

LEBEN

And 584

2 times in text

(Mandeville, B.)

[Ed. i. Bernard de Mandeville]

[Free Thoughts on religion, the
church and national happiness,
franz.]

T. 1. 2.

PENSÉES¹
LIBRES
SUR LA
RELIGION,
L'EGLISE,
ET LE BONHEUR
DE LA NATION:

Traduites de l'Anglois du Docteur B. M.

TOME PREMIER.



A LA HAYE;

Chez VAILLANT Freres, & N. PREVOST.

M. DCC. XXII.

PENSÉES

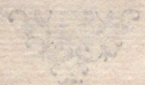
LIBRES

SUR LA



DE LA VIE

DE LA VIE



DE LA VIE

DE LA VIE

DE LA VIE



P R E F A C E.

UNE Coutume déraisonnable attache souvent une Signification odieuse à des Termes, qui ne le méritent point, & qui naturellement ne devroient être susceptibles que d'un Sens avantageux. C'est ainsi, que les Bigots, & les Ennemis de la Vérité, veulent nous insinuer que des Pensées Libres sont toujours des Pensées impies & irréligieuses; tout comme les Petits-Maitres, en parlant d'une Femme d'un bon Naturel, veulent qu'on entende par là une Femme Publique. Vous voyez, Lecteur, que ce Monstre chimérique ne m'a point effraïé: j'ai ôsé donner à mes Réflexions le Titre de Pensées Libres; &, afin que vous n'en soïés pas effraïé non plus, & détourné par là de lire mes Dissertations, je ne vous tiendrai pas long-tems en suspens, & je vais vous déduire en peu de Paroles le Dessein & la Matière de tout cet Ouvrage, que vous trouverez divisé en XII Chapitres

Dans le I, je parle de la Religion en général, du Deïsme & de l'Athéïsme

* 2

Spé-



P R E F A C E.

spéculatifs & pratiques, du Christianisme & de ceux qui sont dignes de porter le Nom de Chrétiens. Je fais voir, que ce qu'on entend d'ordinaire par Foi, & par Croiance, est la Partie la plus facile de la Religion, & que peu de Chrétiens manquent à cet égard; mais que la grande Difficulté, attachée à la Pratique de nos Devoirs, consiste à nous rendre Maîtres de nos Passions, par un Principe d'Amour pour Dieu, & de Respect pour ses Commandemens. Je touche en passant aux Idées absurdes que le Vulgaire a de tous ces Sujets, l'Essence du Péché, & le différent Degré de Péché qu'il y a dans nos Actions irrégulières par rapport à la Divinité. Enfin, je prouve par l'Esprit général de l'Evangile, que des Chrétiens, qui connoissent & qui aiment la véritable Religion, ne sauroient haïr ceux dont les Sentimens different des leurs; & j'en tire des Conséquences, qui tendent à établir dans l'Eglise la Paix & la Concorde.

*Dans le II, j'insiste sur ce que j'ai dit touchant la Facilité de la Foi, & je fais voir que les Hommes les plus criminels mêmes pèchent rarement faute
de*

P R E F A C E.

de croire, & que la plupart de ceux qui portent le Nom de Chrétiens sont mortifiés de leurs Fautes, reconnoissent une Vie à venir, & souhaitent sincèrement d'être vertueux; mais, que trouvant les Difficultez dont la véritable Vertu est environnée presque insurmontables, ils cherchent quelque Equivalent pour appaiser les Troubles de leur Conscience. Je prouve, qu'ils trouvent cet Equivalent dans l'Observation de certains Devoirs d'une Piété extérieure & apparente, qui est absolument étrangere à la Religion intérieure & réelle: je fais voir encore que les Chrétiens sont engagés & affermis dans cette Illusion, par la Fourberie des Prêtres; & que se reposant trop sur l'Efficace de cette Dévotion extérieure, ils apprennent à la fin à bannir de leur Esprit ces Craintes & ces Fraieurs que la véritable Religion fait naître dans une Ame criminelle, & qu'ils parviennent à la fin à étourdir entièrement leur Conscience.

Pour rendre cette importante Vérité plus évidente & plus utile aux Lecteurs, je la fais sentir par trois différens Caracteres de Bigots; & c'est par là que je finis ce Chapitre.

* 3

Le

P R E F A C E.

Le III traite des Rites & des Cérémonies qui regardent le Culte public, & les Différens qui naissent la dessus entre notre Eglise Nationale, & les Non-Conformistes. En m'étendant là-dessus je n'ai pour But que la Paix & la Concorde, & je m'efforce, sinon à reconcilier les Partis, du moins à les desabuser de la mauvaise Opinion que le Clergé de côté & d'autre leur donne de la Conduite & de la Doctrine de leurs Adversaires. Le Lecteur pourra remarquer, que quand je m'adresse à l'un des deux Partis, je paroiss toujours favoriser ses Antagonistes: ce que je n'ai fait, que parce que je l'ai cru le Devoir de tout Homme qui entreprend la Médiation entre deux Ennemis. Je finis ce Chapitre en étalant les Avantages, que les deux Partis tireront de ces Maximes de Paix & de Concorde, s'ils veulent prendre une sérieuse Résolution de s'en servir.

Dans le IV, je parle des Mystères de la Religion en général, & particulièrement de celui de la Trinité. Je fais voir la Différence, qu'il y a entre connoître & croire, & je touche en passant le Dogme de la Divinité du Fils & du St. Esprit.

T a

P R E F A C E.

J'adopte tout ce que notre Eglise enseigne touchant ce Mystere, sans juger pourtant d'une maniere peu charitable de ceux, qui refusent de souscrire à chaque Sillabe de la Confession de Foi de St. Athanase. Je développe la Crédulité extraordinaire des Ignorans, & je tâche de persuader les Hommes de l'Absurdité qu'il y a à vouloir décider en dernier Ressort des Matieres de la Foi, & à forcer les autres à recevoir ces Décisions & des Confessions de Foi dressées par des Gens sujets à l'Erreur.

Enfin, je prouve, que-puisque l'Ecriture Sainte est l'unique Regle de notre Croiance, il doit être permis à tout Homme de consulter cette Regle, & d'y conformer ses Opinions par son propre Jugement. J'appuie ce que j'avance là-dessus, sur l'Autorité de deux Pré-lats, distingués de notre Eglise; & je finis tout ce Chapitre, par une Distinction claire, entre ce qui est contre la Raison, & ce qui est au dessus de la Raison. Je m'en sers, pour faire revenir à eux deux sortes de Gens: premièrement, les Philosophes orgueilleux, qui, enflés de leur Suffisance, ont une



P R E F A C E.

Idée trop bornée de la Toute-Puissance de Dieu, & qui rejettent les Mistères, uniquement par ce qu'ils passent la Sphere de leur Pénétration : en second lieu, les Bigots, Esclaves volontaires des Prêtres, qui ferment leurs yeux aux Lumieres du Sens-commun, & qui s'imaginent stupidement, qu'ils peuvent croire des Contradictions formelles.

Je commence mon V Chapitre par un Discours sur la Volonté de l'Homme, & sur la Nature de sa Liberté. Je traite de la Prédestination, & de l'Objection principale qu'on oppose à ce Dogme. J'explique le Système des deux Principes: je m'étens sur les Disputes où l'on est entré touchant l'Origine du Mal; & je fais quelques Réflexions sur les différentes Réponses, que les Peres ont données aux Manichéens, & sur l'Argument d'Epicure contre la Providence. Je démontre d'un côté, que la Supposition du Libre-Arbitre dans toute son Etendue, telle par exemple qu'est l'Hypothese des Sociniens, ne sauroit satisfaire à la Difficulté en Question; & que de l'autre, tout Calviniste qui ne veut s'appuyer que sur ses Lumieres na-

tu-

P R E F A C E.

turelles éviteroit en vain de rendre Dieu Auteur du Péché. J'infere de là, que l'Affaire du Libre - Arbitre & de la Prédestination enveloppe un des plus grands Mysteres de la Religion Chrétienne, & que par conséquent c'est plutôt un Sujet d'Humilité & de Tolérance, que de Disputes & d'Animosités. Pour fortifier mon Sentiment là dessus, j'allegue St. Paul, qui établit la Prédestination de la maniere la plus claire, & qui exprime la Difficulté principale qu'on oppose à ce Dogme dans les Termes les plus rudes, sans faire le moindre Effort pour y répondre, & sans y chercher d'autre Solution que la Profondeur impénétrable de la Sagesse Divine. J'exhorte les Hommes à l'Imitation de l'Humilité de ce grand Apôtre, & à cesser de disputer sur une Matière également embarrassante pour tous les Partis. Enfin, je leur propose un brillant Modele de Modération, que je prens la liberté de recommander sur tout aux Théologiens.

Dans le VI, j'entre dans les Raisons de la Tendresse & de la Vénération que le Vulgaire a pour les Temples, in-



P R E F A C E.

dépendamment de la Religion. Je fais voir, que comme son Défaut de Lumieres le rend incapable d'une Sainteté réelle, il est forcé de donner tous les Mouvements de Respect, que la Superstition excite en lui, à des Choses qui tombent sous les Sens; & que, par conséquent, les Eglises doivent être le principal Objet de sa Religion matérielle. Je rapporte l'Usage que le Clergé de toutes les Religions a su faire de cette Foiblesse du Peuple. Je parle des différentes Significations du Terme Eglise, & de l'Utilité qu'il y a à les connoître. Je compare ensuite la Maniere miraculeuse, dont la Religion a été répandue par tout du Tems des Apôtres, aux différentes Méthodes dont leurs Successeurs se sont servis, pour parvenir au même But. J'éale l'Héroïsme du Clergé, j'y répans du jour par plusieurs Exemples tirez de l'Histoire, qui prouvent la Bravoure avec laquelle les Gens d'Eglise se sont exposez aux plus grands Hazards, pour l'Avancement de la Grandeur & de l'Autorité temporelle de l'Eglise. Enfin, je démontre, que le Clergé Protestant n'a pas marqué moins de

P R E F A C E.

de Tendresse pour le Pouvoir & pour la Domination, que les Prêtres Romains, dont il s'est séparé principalement à cause du Despotisme qu'ils avoient usurpé.

Je remarque dans le VII, que pour s'acquérir des Richesses, & un Empire temporel, le Clergé a fait usage d'une Politique, qui n'étoit en rien inférieure à son Intrepidité. Je parle de l'Abus impie qu'il a fait de la Doctrine de l'Evangile touchant l'Immortalité de l'Ame, de la Haine qu'il a déclarée contre les Belles-Lettres dans le Dessein de nourrir dans le Peuple l'Ignorance & la Superstition, & de sa Colere contre tous ceux de son Ordre qui ont entrepris de desabuser le Vulgaire. Je donne plusieurs Exemples marqués de la Tendresse & de l'Attachement inviolable de l'Eglise pour les Patrons qui ont protégé & avancé ses Intérêts temporels, & son Indignation contre les Gens les plus vertueux mêmes, qui ôsoient révoquer en doute son Autorité ou découvrir les Défauts des Ecclésiastiques. Je trace ensuite le Caractere qui convient aux Papes, & je fais voir qu'à

P R É F A C E.

qu'à Rome l'Intérêt de la Religion marche toujours après l'Intérêt de l'Eglise. Je fais mention de plusieurs autres Branches de la Fourberie des Prêtres, des Fraudes pieuses, des Calomnies, & des Mensonges palpables, dont les Peres, pour étendre l'Autorité & la Grandeur de l'Eglise, ont fait usage dans leurs Disputes contre les Païens. Et je conclus par un Exemple signalé de Fourberie, dont les Protestans se sont servis dans leurs Disputes contre les Papistes.

Dans le VIII Chapitre, je prens pour Sujet le Schisme & ses Causes. Je rapporte plusieurs Extravagances, non seulement d'Hérétiques anciens, mais encore de ceux qui se sont élevez dans l'Eglise depuis la Réformation. Je dis un mot en passant des Inconvéniens, dont le Christianisme a été délivré par nos Réformateurs, & de la Chasteté prétendue de certains Religieux, que l'Eglise Romaine a eu intérêt d'élever jusqu'au Ciel. Je prouve, que ces Inconvéniens mêmes étoient les principaux Ressorts dont cette Eglise s'est servie, pour triompher de tous les Schismes,

P R E F A C E.

mes, & de toutes les Hérésies, qui ont précédé la Réformation; & que le Clergé Protestant, dès qu'il se vit partagé par le Schisme, a regretté les Prerogatives où il avoit renoncé lui-même, & n'a rien négligé pour s'en dédommager par des Equivalens. Je parle des Non-Conformistes, & des Querelles des différentes Sectes des Protestans les unes avec les autres; de leur Haine pour la Réunion, & pour tous ceux qui ont voulu y travailler; & je prouve, par leur propre Témoignage, le manque de Sincérité qu'il y a en dans leur Conduite réciproque: j'indique un Remede aisé pour prévenir les Schismes, ou du moins les mauvais Effets, qu'il produit d'ordinaire; & je finis par les Calomnies honteuses, dont les Orthodoxes & les Non-Conformistes en Angleterre s'accablent mutuellement.

Je m'efforce de prouver dans le Chapitre IX, que le Schisme aiant pris une fois pied ne sauroit être entièrement détruit, que par le Bannissement, par la Mort, & par la Ruine entière des Schismatiques; & j'en infere la Nécessité de la Tolérance, quoi que dans tous les Pais l'Eglise Dominante soit natu-
**
rellement



P R E F A C E.

rellement portée à la Persécution. Je prouve la vérité de ce Fait, par des Exemples, non seulement tirez de la Conduite des Catholiques-Romains, & sur tout des Patrons de l'Autorité Papale; mais encore de celle des Luthériens, des Calvinistes, & de tous les Ecclésiastiques dont on veut resserrer le Pouvoir. Je fais voir que l'Eglise Nationale ne veut jamais reconnoître de la Sincérité dans les Schismatiques, à quelques Misères qu'ils se soumettent pour l'Amour de leur Doctrine; que ceux qui sont persécutés n'ont pas plutôt le Pouvoir en main, qu'ils traitent les autres précisément comme ils ont été traités eux-mêmes; & que les Argumens, dont les Protestans se servent pour autoriser la Persécution contre les Schismatiques, sont exactement les mêmes, que les Papistes ont employés à l'égard des Réformez, les Orthodoxes de l'Eglise Primitive contre les Hérétiques, & les Idolâtres du Paganisme contre les premiers Chrétiens. J'allègue un Exemple, où un Défenseur de la Foi Païenne, après une violente Persécution, traite les Chrétiens & leur Religion, avec la même Pitié & le même Mépris, que

marque



P R E F A C E.

marque un Zélateur de l'Orthodoxie Anglicane, pour le Fanatique le plus vil. Je montre l'Insuffisance de la Demi-Persecution; & j'étale la Barbarie avec laquelle on a travaillé à la Propagation de la Foi en Amérique & aux Indes, & au Maintien de l'Orthodoxie dans d'autres Païs. Je considere tous ces Faits, comme des Argumens pour la Tolérance; & j'indique des Moïens, pour prévenir les Inconvéniens qu'on craint d'une Tolérance excessive. Je dépeins les Guerres Civiles nées des Disputes de Religion: je tire le Voile sur les Catastrophes, qui se sont répandues de cette Source sur la Patrie; &, par l'Exemple des Calamitez qui ont accablez nos Voisins, je m'efforce de donner au Public de l'Horreur pour les moindres Approches d'un Malheur si funeste.

Je soutiens dans le Chapitre X, que le Ministère de l'Evangile doit avoir le Rang sur toutes les autres Charges; que dans mes Discours précédens je n'ai rien avancé qui tendit à rendre le Clergé odieux aux Laïques; & que les Personnes les plus distinguées dans les autres Professions sont coupables de Fautes aussi grossieres & aussi pernicieuses, que cel-



P R E F A C E.

les dont j'ai ôsé accuser les Gens d'Eglise. Je prouve que tous les Objets ont leur mauvais côté, & qu'il faut distinguer entre le But primitif d'une Profession, & l'Abus qu'en peut faire la Corruption du Cœur humain. Je fais voir, que dans toutes les Conditions de la Vie, les Hommes dirigent presque toutes leurs Affaires à leur propre Intérêt; que dès le Berceau on nous enseigne à avoir sur-tout soin de nous mêmes; que si un Homme usurpe un plus grand Pouvoir sur son Prochain, dans une Profession, que dans une autre, ce n'est que parce qu'il en a plus d'occasion; qu'il n'y a point de Mortel, qui ne s'assujettit tous les autres, s'il lui étoit possible; que dans tous les Emplois, les Hommes en vantent l'Origine glorieuse, quoi qu'il n'en reste plus la moindre trace; & qu'ils agissent par des Principes contraires à ceux de leurs Prédecesseurs. Je démontre d'une manière étendue, qu'après le tems des Apôtres, aussi-tôt que le Ministère de l'Evangile fut devenu une espèce de Métier qu'on apprenoit pour avoir de quoi vivre, on a vu dans le Clergé, & parmi les Laïques, une Doze égale de Faiblesses & de

P R E F A C E.

de bonnes Qualitez, de Vices & de Vertus. Je conclus de là, que les Gens d'Eglise ne doivent pas être plus indépendans du Gouvernement, que les Laïques; & qu'il seroit absurde, & dangereux, de les munir d'aucun Pouvoir de faire du Mal impunément, dans le tems qu'on en prive soigneusement les autres Sujets. Je m'efforce de réfuter ce qu'on objecte d'ordinaire contre cette These, & je prouve que la Maxime de tenir les Ecclesiastiques en bride est très compatible avec la Vénération qu'on doit à leur Ordre, & avec les Commoditez & les Agrémens de la Vie, dont il est juste qu'ils jouissent sur le même pied que les Laïques. J'éclaircis cette Preuve par un Exemple très recommandable de l'Harmonie, qui regne dans un Pais voisin entre le Clergé & le Magistrat. Je parle ensuite de la Prédication, & des différentes Manieres dont elle peut devenir pernicieuse à la Tranquillité publique: j'indique d'utiles Précautions, dont on peut se servir, pour prévenir les Malheurs, dont la Chaire peut être la Source; & je découvre le manque de Sincérité qu'il y a dans les Prétextes & dans les Faux-

** 3

Fuians,

P R E F A C E.

Fuïans, par lesquels des Théologiens séditieux veulent sauver leur Conduite. Je fais voir, que semer la Discorde est un Crime plus odieux dans un Ecclésiastique, que dans tout autre; & je réfute les Raisons qu'on allegue pour exempter un Criminel de cet Ordre de la Rigueur des Loix. J'insiste sur ce que j'ai dit touchant la Compatibilité de tout ce que j'ai avancé touchant les Gens d'Eglise; & je répans du jour sur mon Opinion à cet égard, par un Exemple dont je ne croi pas que personne puisse s'offenser.

Il s'agit, dans l'XI, du Gouvernement en général, & de notre Constitution en particulier. Je soutiens qu'aucun Gouvernement ne sauroit subsister, si on ne lui rend pas une Obedissance passive, & j'entre dans l'Origine de nos Querelles sur cet Article. Je fais une exacte Recherche du Pouvoir Suprême & de la Souveraineté entiere de la Nation, & je prouve, que l'Obedissance passive n'est due qu'aux Loix faites par les trois Etats conjointement; que le Pouvoir Législatif doit renfermer de nécessité le Pouvoir de défendre les Loix, & de punir ceux qui les violent; qu'une grande Portion de la Souveraineté réside virtuelle-

P R E F A C E

tuellement dans le Peuple, & que ses Privilèges ne sont point incompatibles avec les hautes Prérégatives de nos Rois. Je fais sentir combien il est aisé de savoir quand notre Monarque rompt le Contract qu'il a fait avec son Peuple, & je donne des Raisons solides, pourquoi un-tel Contract n'a pas moins de Force de son côté, que du côté de ses Sujets.

J'examine la nature de la Succession à la Couronne, & le Droit Divin de la Roïauté; & je dévoile l'absurdité qu'il y a à soutenir, que Dieu ne nous commande d'obéir qu'à la Monarchie seule, à l'exclusion de toute autre Forme de Gouvernement. Je mets dans tout leur jour deux Objections, l'une, contre la Portion de Souveraineté qui réside dans le Peuple; l'autre, contre la Validité des Loix, par lesquelles on a altéré la Succession. Là-dessus, je réfléchis sur la Différence des Tems présents, & des Siècles reculez, par rapport au Pouvoir & à la Richesse des trois Etats; & de là je tire des Raisons, pour répondre à ces Difficultez. Je prouve, que les Ennemis de l'Etablissement présent n'agissent pas conséquemment dans leurs Plaintes, & que la Restriction



P R E F A C E.

mentale, dont ils se servent en prêtant Serment aux Rois, dément les Principes de Piété, par lesquels ils nous disent qu'il s'attachent aux Droits du Prétendant, dont j'examine la Naissance, qui ne sauroit paroître, tout au plus, que douteuse. Pour le faire comprendre, je depeins les Conjonctures, dans lesquelles il est venu au Monde, & je finis ce Chapitre par le Caractere de Guillaume III, à qui nous sommes redevables de la Succession dans le Sérénissime Maison de Hanovre.

Dans le Chapitre XII & dernier, j'entre dans un Détail des Sources naturelles de Félicité, qui se répandent dans la Grande-Bretagne, & sur-tout dans la partie Méridionale; & je mets au nombre des plus essentielles nos Loix & nos Privilèges. Je recherche les Causes de nos Mécontentemens, & je compare nos Murmures aux Plaintes d'un Hypochondriaque. Je définis la Sagesse. J'exhorte mes Compatriotes à en suivre les Préceptes; je les instruis de l'Esprit des Cours & du Caractere des Gens qui y brillent; & je tâche à bannir des Cœurs la Partialité, qui regne dans nos Jugemens, sur les Ministres,

P R E F A C E.

nistres, & les Politiques. Je déconseille aux Anglois de se fier trop à la Probité de ces Personnes; & de l'autre côté, de donner une mauvaise Interpretation à leur Conduite, quand elle est susceptible d'une bonne. Je fais voir, qu'à plusieurs égards, nos Plaintes sont déraisonnables; que certains Griefs réels ne sont pas à beaucoup près si considérables, que nos Fraïeurs arabilaires nous les représentent; que l'Expédient, dont les Mécontents voudroient se servir pour y remédier est impraticable, sans exposer la moitié de la Nation à une Ruine manifeste; & que la seule Entreprise de placer le Prétendant sur le Trône nous attireroit des Calamitez infiniment plus grandes que celles que nous avons à craindre, si nous nous tenons en Repos. Je parle en passant de l'Acte projeté pour borner le nombre des Pairs, de la Guerre avec l'Espagne, & de la Conservation de Gibraltar; & je dresse un Plan, qui peut servir à nous rendre heureux & tranquilles par rapport aux Affaires de la Religion. J'indique plusieurs sortes de Gens, dont les Murmures ne méritoient pas la moindre attention; & je conclus, en démontrant que

** 5

c'est



P R E F A C E.

c'est notre propre Faute, si nous ne jouissons pas du Repos, & de la Felicité.

Ceux, qui ont de la Lecture, s'apercevront sans peine, que j'ai fait souvent usage des Ecris de Mr. Baile, sans le nommer. C'est ce savant Homme, dont je veux parler p. 128; & les Passages, que je lui ai empruntez sans le citer nommément, sont en grand nombre. Si j'aurois agi de cette maniere, par un Principe de Vanité, & pour m'approprier sa Gloire, j'aurois eu assez de Prudence, pour ne pas faire ici un pareil Aveu. Plusieurs Raisons m'ont porté à ne le point nommer dans le Corps de l'Ouvrage. D'abord, le Dictionnaire de M. Baile ne se trouve guerre parmi nous, que chez des Personnes qui ont des Bibliothèques formelles; &, en le citant, je n'aurois pas procuré la moindre satisfaction à la plupart de mes Lecteurs. Pour ce qui regarde la Vérité des Faits, qui est ce qu'il y a de plus important dans cette Affaire, j'ai cité les mêmes Auteurs qu'il allegue dans son Dictionnaire, au quel si je m'en étois rapporté, le Lecteur n'auroit pas été plus instruit en consultant les Ecrivains qui y sont cités, qu'ils



P R E F A C E.

qu'ils le seront à présent, que je les leur indique moi-même. Je me suis imaginé d'ailleurs, qu'il seroit desagréable, & même ennuyeux, de voir si souvent le même Nom dans mes Remarques, sur-tout pour ceux qui ne connoissent pas la vaste Etendue de l'Ouvrage en question.

Voilà toute l'Apologie que je ferai de ces Discours. J'avoue ingénument, que je me sens incapable de corriger toutes les Fautes que j'y trouve moi-même. Mais, si l'Exécution répondoit à la Bonté du Dessein, j'oserois dire hardiment, qu'il y a peu de Livres au Monde, qui valent celui-ci. Comme il est impossible d'emploier mieux son Travail, que pour le Bien public, il me semble déjà entendre le Lecteur qui s'écrie, Quelle pitié, qu'un Homme capable de former un si excellent Projet n'ait pas de plus grands Talens pour l'exécuter ! Une telle Censure ne me déplaira jamais, & je n'envie pas à certaines Gens leur Génie & leurs Lumières, lorsqu'ils ne s'en servent, que pour calomnier adroitement leurs Adversaires, & pour pallier les mauvaises Actions

P R E F A C E.

riens & les Desseins pernicieux de leur Parti ; en un mot , quand ils les emploient pour être scélérats d'une manière brillante & gracieuse.

C'est la Droiture de mes Intentions , que je veux mettre à l'abri de la Critique , & non pas la Justesse de mon Raisonnement. Si l'Intérêt , ou la vaine Gloire , avoit guidé ma Plume , j'aurois pu prendre un meilleur parti , que celui de me jetter entre deux Ennemis , qui baissent toujours ceux qui veulent les séparer. Je connois parfaitement bien la Destinée ordinaire de la Modération. Elle n'est capable , ni de nous procurer des Amis , ni de nous reconcilier nos Ennemis. Au contraire , elle nous met en butte aux Coups de l'une & de l'autre Faction , qui aiment à se placer aux deux Extrémités opposées.

Les Vérités hardies , que j'ai osé avancer , me donnent lieu de craindre des choses encore bien plus terribles. Bien des Gens s'étonneront de ma Témérité , & se demanderont sans doute les uns aux autres , Qui est cet Homme ? Jouit-il d'une Fortune considérable ? De quelle Profession est-il ? Remplit-il quelque Char-

P R E F A C E.

Charge ? Est-il muni d'un Crédit & d'une Protection puissante ? Espere-t-il de prospérer dans le Monde, & même d'y vivre, pendant quelque tems ? Porte-t-il une Cotte de Mailles à l'épreuve du Pistolet ? Est-il dur ? Croit-il qu'il n'y a plus au Monde, ni Poignard, ni Poison ? *Je sai parfaitement bien, que je me suis exposé à de grands Périls ; mais, ce qui diminue beaucoup mes Craintes, c'est que je n'ai rien à appréhender, que l'injuste Ressentiment de ces Personnes, dont un des principaux Devoirs est d'enseigner aux Hommes à n'avoir point de Ressentiment.*

Quoi qu'il me puisse arriver, je suis sûr que j'ai fait une bonne Action. Un Homme, qui s'efforce de contribuer à la Félicité temporelle de la Société dont il est Membre, sans faire par là aucun Tort réel à qui que ce soit, & sans se détourner du Sentier de la Vertu ; un Homme, qui travaille à trouver les Moïens aisés & agréables de réparer les Brèches que l'Esprit de Faction a faites dans le Bonheur de sa Patrie, d'assurer à chaque Citoyen le Bien dont il jouit, & de lui procurer toute la Satisfaction qu'un honnête

P R E F A C E.

nête Homme peut souhaiter ; un tel Homme fait assurément une Action, qui doit procurer le Contentement le plus doux & le plus pur à sa Conscience.

Quand on s'applique à défendre la Liberté & la Vérité, sans offenser Dieu, sans injurier le Magistrat, & sans manquer de Respect à ses Supérieurs : quand avec Candeur on fait l'Eloge de la véritable Piété, & qu'on y exhorte les Hommes sans Hipocrisie, sans Enthousiasme, sans Calomnie, & sans Adulation ; quand, en affermissant l'Autorité des Souverains, on s'efforce de bannir de la Nation les Animositéz, & la Discorde, & qu'à toutes les Sectes on recommande la Paix, l'Union, & la Charité, on ne risque point de choquer les Regles de la Modestie, en déclarant hardiment qu'on a fait des Actions dignes d'un Homme de Bien. On peut s'attacher à cette Pensée, y réfléchir avec plaisir, & en tirer, sans se flatter par des Idées Romanesques, la solide Satisfaction d'être persuadé, que travailler pour un But si glorieux, & mourir même pour une si bonne Cause, c'est la meilleure maniere d'employer son Temps, & de finir sa Vie.

T A B L E



TABLE

DES

CHAPITRES.

| | |
|--|-----|
| CHAP. I. De la Religion. | 1 |
| CHAP. II. Des Signes extérieurs de la Dévotion. | 24 |
| CHAP. III. Des Rites & des Cé- rémonies. | 53 |
| CHAP. IV. Des Misteres. | 87 |
| CHAP. V. Du Libre - Arbitre & de la Prédestination. | 20 |
| CHAP. VI. De l'Eglise. | 160 |
| CHAP. VII. De la Politique de l'E- glise. | 200 |
| CHAP. VIII. Du Schisme. | 247 |
| CHAP. IX. De la Tolérance & de la Persécution. | 293 |
| CHAP. X. Des Devoirs mutuels du Clergé & des Laïques. | 344 |
| CHAP. XI. Du Gouvernement. | 406 |
| CHAP. XII. Du Bonheur de la Na- tion. | 455 |

Livres

Livres qui se trouvent à Londres chez P. &
I. Vaillant & N. Prevost, & à la Haye
chez Isaac Vaillant & N. Prevost.

COrpus omnium veterum Poetarum Latino-
rum, tam Prophanorum quam Ecclesiasti-
corum; cum eorum, quotquot reperiuntur,
Fragmentis. Folio 2. vol. 1721.

Petri Dan. Huetii, Episcopi Abrincensis,
Commentarius de Rebus ad eum pertinenti-
bus. 12.

La Religion des Mahométans, expliquée par
leurs propres Docteurs, avec des Eclair-
cissemens sur les Opinions qu'on leur a
faussement attribuées: Tirez du Latin de
Mr. Reland, avec des figures nécessaires.
12.

Methode pour apprendre l'Histoire d'Angle-
terre, depuis son Origine jusqu'à la fin du
Regne de la Reine Anne. 12.

Traité de l'Education des Enfans, par Mr.
Crouzas. in 12. 2 volum.

Essais sur la Providence & sur la Possibilité
Philisique de la Resurrection, traduits de
l'Anglois du Dr. B. 12.

Mémoires Litteraires de la Grande Bretagne,
par Michel de la Roche. in 12. 8 volum.

Le Mentor Moderne, ou Discours sur les
Mœurs du Siecle, traduit d'un Ouvrage
Anglois intitulé le Gardien, par Mrs.
Addison, Steele, & autres Auteurs du
Spectateur. in 12. 2. vol. sous Presse.

PEN-

PENSÉES
LIBRES
SUR
LA RELIGION,
L'EGLISE,
ET LE BONHEUR
DE LA NATION.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

CHAPITRE I.

DE LA RELIGION.

LA Religion, dans le Sens le plus étendu, consiste à reconnoître une Puissance éternelle, qui, supérieure à toute autre, gouverne le Monde d'une manière invisible; & à faire des Efforts, pour remplir les Devoirs, qu'on croit que cet-

A

te

te Puissance exige de nous. Cette Définition comprend tout ce que les Païens & les Mahométans entendent par le terme de *Religion*, aussi bien que les Juifs & les Chrétiens. Je ne m'adresserai ici qu'aux derniers, & je ne leur dirai rien, du moins dans ce Chapitre, qui ne soit clair & précis, applicable à toutes les Parties de l'Eglise Universelle, & à la portée de tous les Chrétiens, qui, avec du Sens commun, ont la moindre idée de la Religion qu'ils professent. Mon But unique sera de leur inspirer des Maximes de Paix & de Charité, dont ils ont un si grand besoin; &, pour cet effet, je répandrai du jour sur certaines Vérités, qui passent pour incontestables, quoi que les Docteurs de toutes les différentes Sectes du Christianisme semblent s'accorder à éviter de nous en instruire.

Notre Religion nous demande la Foi & les Bonnes-Oeuvres. Elle veut que nous soyons persuadez des Vérités Mystérieuses, aussi bien que des Vérités Historiques de l'Evangile; & que nous fassions les plus grands Efforts, pour

1-4-11

pour en suivre les Loix, & les Préceptes. Je fais parfaitement que cette Confiance entière, & cette Certitude raisonnée, que les Oracles Sacrez doivent inspirer à un véritable Chrétien, ne sont pas contenues dans l'idée, que le Vulgaire attache au mot de *Foi* ou de *Croyance*. La plupart des gens considèrent ce Devoir, comme s'il dépendoit de notre choix, & comme si nous étions les maîtres de croire ce qu'il nous plaît. Il y a même un bon nombre de personnes, qui s'imaginent croire ce qu'on verroit évidemment qu'ils ne croient pas, si l'on vouloit bien se donner la peine de les examiner avec un peu d'attention : tant il est vrai, que bien des gens prétendent avoir la Foi, sans savoir seulement ce que cette Expression signifie.

Dans le Sens populaire de ce terme, celui qui sans admettre la Révélation croit qu'il y a un Dieu, & que le Monde est gouverné par sa Providence, est un D^éiste : & celui, qui n'ajoute foi ni à l'un ni à l'autre de ces Principes, est un Athée. Les premiers sont en grand nombre : mais, je

4 PENSÉES LIBRES

croi qu'il y en a fort peu des autres ; & , à mon avis , c'est manquer de charité , que d'accuser d'Athéisme qui que ce soit , à moins qu'il n'en fasse profession ouverte. Si nous étions obligés de juger de la Foi des Hommes par leurs Actions , nous serions forcés de croire , qu'il n'y a rien au Monde de plus rare que cette Vertu.

Quiconque reconnoit la Divinité du Vieux & du Nouveau Testament , quelque Sens qu'il donne aux Passages de l'un & de l'autre , doit être considéré comme Chrétien , quand il ne seroit pas bâtifé. Toutes les années , on exécute , pour les Crimes les plus énormes , un grand nombre de gens reconnus pour Chrétiens , quoique pour très mauvais Chrétiens , à qui on a donné par l'Education les Principes du Christianisme ; & qui , au milieu de leur Conduite déréglée , ont fait profession d'admettre la Divinité de l'Ecriture Sainte. Par conséquent , il n'est permis de traiter d'Athées , que ceux qui font voir manifestement qu'ils le font , par leurs Discours , ou par leurs Ecrits. Les

Les Athées peuvent être divisés en Spéculatifs & Pratiques. La Classe des premiers est composée de ces Malheureux, qui, ne connoissant pas les bornes de leur propre Raison, & prétendant mettre tous les Objets au niveau de leurs Lumieres, tombent dans un Scepticisme, dont il leur est impossible de sortir. Ils ont perdu de vue les marques de l'Evidence, & ils donnent aux autres Hommes la plus forte Preuve de la Foiblesse de l'Esprit Humain. Leur nombre, dans tous les Siècles, a été fort peu considérable; &, comme ce sont d'ordinaire des Hommes studieux & paisibles, ils ne sont gueres dangereux à la Société. Pour sentir, que je n'avance pas ici un Paradoxe, on n'a qu'à réfléchir sur les Principes des Actions Humaines: on verra que la plupart du tems elles se reglent, non sur les Opinions de l'Ame, mais sur les Penchans & sur les Passions du Cœur. Par conséquent, un Athée qui se conduit moralement bien, & un Chrétien qui mene une vie scandaleuse, ne doivent pas nous causer plus d'étonnement l'un que l'autre.

Les Athées Pratiques sont certains Scélérats, qui, s'étant livrez inconsciemment à toutes sortes de Crimes & de Débauches, ne peuvent que réfléchir avec horreur sur l'Enormité de leurs Péchés, & sur la Punition sévère, qu'ils ont à attendre de la Justice Divine. Ils se saisissent avec ardeur des Preuves que leur offre l'Athéisme Spéculatif; parce qu'ils y trouvent un Remede efficace, contre leurs Troubles & contre leurs Frayeurs: & ils nient l'Existence d'un Dieu, uniquement par ce qu'il est de leur intérêt qu'il n'existe pas. Comme toute leur vie se passe dans les Plaisirs tumultueux, & qu'en occupant toute les Facultez de leur Esprit à inventer de nouvelles Railleries sur tout ce qu'il y a de plus Sacré, ils s'ôtent le loisir d'un Examen calme & tranquile: ils ne commencent d'ordinaire à réfléchir, qu'à l'approche de la Mort; &, bien souvent, ils expirent déchirez par le plus cruel Desespoir. Ces Hommes détestables, qui se font un plaisir de raffiner sur le Crime, doivent, généralement parlant, leur Malheur à une grande Vi-

va-



vacité d'Esprit, mal dirigée par l'Edu-
cation, & débauchée, pour ainsi dire,
dans la suite, par les moyens faciles,
que la Richesse leur offre, de satisfaire
toutes leurs Passions. On en trouve
toujours beaucoup dans une Nation
opulente; & il arrive rarement, que
cette Impiété ait prise sur des gens
ignorans & mal partagés des Biens de
la Fortune.

Le Monde Chrétien fourmille de
Scélérats; mais, il y a beaucoup moins
d'Athées véritables, qu'on ne s'imagi-
ne. Dans tous les Pais de la Terre,
quelle qu'en puisse être la Religion
dominante, le grand nombre est si fort
maitrisé par de vaines Frayeurs, & par
la Superstition, qu'il n'est pas possible
que l'Athéisme gagne jamais la Masse
générale d'un Peuple. Les idées bi-
zarres, que le Vulgaire se forme du
Diable, des Esprits, des Sorciers, &
de tous les Etres imaginaires, qui in-
fluent sur les Actions humaines, doi-
vent renfermer nécessairement, pour
peu que les gens raisonnent, la notion
d'un Etre suprême, & d'une Cause
première.

Il ne doit pas être fort facile à ceux, que l'Education a rendus Juifs, Mahométans, ou Païens, de vaincre leurs Préjugés, & d'entrer dans le sein de l'Eglise Chrétienne. Il est naturel, s'ils ne sont éclairés par l'Esprit de Dieu, qu'ils trouvent des Difficultez à l'infini, avant que d'être en état d'embrasser sincèrement notre Sainte Religion. Mais un Homme, né de Parens Chrétiens, & instruit de nos Dogmes dès sa première Enfance, ne doit pas trouver pénible d'ajouter foi à tout ce qui nous est enseigné dans l'Evangile, & à tout ce que ses Précepteurs ont trouvé à propos d'y ajouter. Je prens encore ici le mot de *croire* dans sa Signification la plus vague; &, dans ce Sens-là, j'ose assurer qu'il n'y a pas grand'chose à reprocher au Corps de la Nation du côté de la Foi: ce n'est pas là notre grand Foible. On n'a qu'à consulter là-dessus nos Ecclésiastiques, qui ont le soin d'exhorter à la Pénitence les Scélérats qu'on mène au Gibet: on verra que leurs Plaintes ne roulent gueres sur cet Article.

Rien n'est plus facile que de croire.

Il

Il se peut même que des gens, qui ajoutent à une Foi sincère un Zèle ardent pour la Religion qu'ils professent, contractent l'habitude d'agir d'une manière directement opposée à leur Croissance, & qu'ils mènent une Vie très déréglée. Il n'est point naturel de soupçonner de manque de Sincérité ceux qui souffrent avec une espèce de satisfaction pour leur Foi. Il est raisonnable de les croire véritablement persuadés des Opinions, qui leur attirent la Cruauté de leurs Persécuteurs. Cependant, on a vu dans tous les âges des Exemples de personnes, qui, ayant quitté pour l'amour de la Religion, leur Patrie, leur Bien, leurs Emplois, leurs Amis, leurs Paréns; n'avoient pas la force de vaincre leur Penchant pour les Plaisirs sensuels.

L'Empereur Jovien, qui succéda à Julien l'Apostat, étoit Chrétien; & les Preuves qu'il donna de son Zèle pour la Religion, avant que de parvenir au Trône, sont incontestables. Quand Julien ordonna aux Officiers de ses Troupes d'embrasser le Paganisme, ou de quitter leurs Emplois, il préféra

(*) Socrat. noblement sa Religion à sa Charge (*).

Libr. III. Après la mort de ce Persécuteur raffiné,

Cap. il ne voulut point accepter l'Empire,

XXII. avant que d'avoir déclaré qu'il étoit

Chrétien, & qu'il ne vouloit point

commander à des Idolâtres. Il ne l'ac-

cepta, qu'après que les Soldats lui eu-

rent protesté, qu'ils adhéroient à la

(†) *Ibidem.* Religion de J. Christ (†). Jovien, né-

anmoins, étoit voluptueux au suprême

dégré, & dévoué de la maniere la plus

honteuse au Vin, & aux Femmes (‡).

(‡) *Am-* Quelle apparence de Contradiction!

mian. D'un côté, il préfère sa Foi à l'Empi-

Marcellin. re Romain; & de l'autre, il néglige

Libr. assez les Préceptes de l'Evangile, pour

XXV. se plonger brutalement dans un Abîme

de Volupté, & de Luxure.

La plus grande Difficulté du Chris-

tianisme consiste à vivre conformément

aux Loix de notre Divin Sauveur, à

régner sur nos Passions, & à mettre

nos Desirs favoris dans de justes bor-

nes. Ce devroit être là notre plus sé-

rieuse Occupation; & malheureusement

ce n'est pas l'objet de nos plus grands

Efforts. Pour certaines Vertus encore

plus

plus héroïques, à peine songe-t-on à se les acquérir. Qui est celui, qui aime ses Ennemis, ou qui fasse du bien à ceux qui le haïssent? Parlons d'autres Devoirs plus communs, & plus aisés dans la pratique. A peine le Peuple en a-t-il une idée. Tous les Crimes odieux qu'il connoisse sont le Meutre, le Vol, l'Adultere, & la Licence de travailler, de jouër, & de chanter, un jour de Dimanche. Celui, qui n'est pas coupable de ces Desordres, & qui pousse ses Efforts jusqu'à s'abstenir de Juremens, d'Ivresse, & de Fornication, passe pour vertueux; & c'est une espece de Béat, s'il assiste régulièrement au Service Divin. N'importe qu'il soit peu charitable, envieux de la Prospérité de son Prochain, médisant, orgueilleux, vindicatif, & qu'il n'y ait pas dans son Ame un seul grain, pour ainsi dire, de Piété réelle. Cependant, tous ceux qui savent lire n'ont qu'à examiner nos Livres Sacrez, pour y découvrir, à l'aide du seul Sens-commun, sans Erudition & sans le secours de Commentateurs, que tous les Devoirs de la Religion, indépendamment de

tou-

toute considération humaine , doivent être remplis par un Principe d'Amour pour Dieu ; & que , par conséquent , si nous voulons juger de la bonté de nos Actions , nous devons tâcher de pénétrer dans les Motifs qui nous font agir. Ils trouveront cette Idée de la Piété, non pas dans un petit nombre de Passages, mais dans le But & dans l'Esprit général de tout l'Evangile.

Une Demoiselle a le nom de vertueuse , quand , modeste dans ses Discours , & dans toute sa Conduite, elle fait conserver son Honneur & sa Réputation dans toute leur pureté ; quoique sa Sagesse soit attaquée , par les Hommes les plus propres à en triompher , & par les Penchans les plus forts de son Cœur. Il est certain , pour tant , que cette Sagesse peut parfaitement bien n'être pas une Vertu Chrétienne : une Païenne en peut faire autant ; & , si l'on ne rejette pas absolument la Foi Historique, on est forcé de croire que l'ancienne Rome a donné des Exemples plus nombreux , & plus éclatans, de cette Fermeté du Beau-Sexe, qu'aucun autre Païs , depuis la naissance du Christianisme. La

La Crainte de donner hors de saison des preuves de Fécondité , & de s'attirer le Mépris des Honnêtes-Gens , est bien souvent une Barriere assez forte, pour retenir dans le Devoir les Filles les plus portées à l'Amour par leur Tempérament ; & elle produit quelquefois cet effet sur celles, qui, sans cet obstacle, seroient assez emportées dans leurs Desirs, pour prévenir les Vœux des Hommes.

Il arrive même que des Femmes d'un certain Rang , à qui l'Education & l'Usage du Beau-Monde ont raffiné l'Esprit & les Sentimens , s'attachent à la conservation de leur Honneur , sans y être portées par un Motif religieux ; quoique le manteau du Mariage les garantisse des Craintes dont je viens de parler. Il suffit , qu'elles considèrent leur Honneur comme leur plus riche Trésor , & comme une Qualité , qui , dans l'opinion de tous ceux qui valent la peine qu'on recherche leur Estime, surpasse la Beauté , l'Esprit , la Naissance , & la Richesse. Il suffit, qu'elles soient fortement persuadées , que celles, qui sont reconnues pour avoir per-

perdu ce Joïau inestimable , sont souverainement méprisées de tout le Monde, & de ceux-là même qui le leur ont arraché.

La Sageſſe de ces Femmes mérite qu'on en faſſe cas; mais, il y a pourtant une grande différence entre éviter une Action honteuſe, par un Motif d'Orgeuil, ou de Prudence; & furmonter un Penchant vicieux, par un Principe d'Amour pour la Divinité.

Quand une Femme empoisonne ſon Mari, & qu'en même tems elle reſuſe de ſe prostituer à ſes Amans, il eſt très difficile de pénétrer juſqu'au Motif d'une Conduite ſi extraordinaire; mais, il eſt très aisé de comprendre, que la Crainte de Dieu n'eſt pas la Source de ſa Continence. Si elle avoit été ſuſceptible de la moindre Piété, elle ſe ſeroit bien gardée de commettre un Parricide ſi exécration.

On n'a jamais paſſé pour médiſant, en faiſant des Réflexions générales ſur la Foibleſſe de l'Homme, & en développant les mauvaiſes Diſpoſitions du Cœur humain; mais, on donne dans une Médiſance déteſtable, dès qu'on a
la

la Malignité de fournir aux Hommes une Occasion de former des Jugemens peu charitables les uns des autres. Les Maximes, que je viens détablir, sont du premier Caractere: mon But est d'engager les Hommes à pénétrer dans leur propre Conscience, & de leur fournir les Moyens de se connoître eux-mêmes, en fouillant sans complaisance dans les replis de leur Cœur, pour en tirer les véritables Motifs de leurs Actions.

Supposons un Jeune-Homme, qui dans la fleur de son âge & de sa force, saison où les Passions sont les plus indociles & les plus fougueuses, s'abstient absolument de tout Commerce illicite avec les Femmes. S'il veut connoître le vrai Principe de sa Continence, il n'a qu'à s'examiner avec la dernière sévérité. Trouve-t-il qu'il fait des Efforts sur son Tempérament, & qu'il mortifie sa Chair, pour éviter le Péché & pour ne point offenser Dieu? Il peut être convaincu que sa Sagesse a sa source dans la Piété. Mais, s'il fuit les Femmes de mauvaise vie, par ce qu'il est trop avare, pour s'engager dans

dans les Dépenses excessives, qui sont attachées à la Débauche, ou par ce qu'il craint certaines Maladies, & la perte de sa Réputation, il se flatteroit extrêmement, en mettant sa Retenue sur le compte de son Dévouement pour la Religion. Ce n'est pas là ce qui s'appelle maîtriser ses Passions : c'est en rejeter une, pour se livrer à une ou à plusieurs autres, qui ont plus de force sur le Cœur. Ce qu'un tel Homme perd du côté des Plaisirs, que pourroit lui procurer la Volupté, il le regagne avec usure par la Complaisance qu'il a pour son Orgueil, & pour son Avarice, & par la Satisfaction continuelle qu'il tire de la Conservation de sa Santé.

Un Avare, qui se voit honoré d'une Charge de Magistrature, est obligé à certaines Dépenses, du moins pendant l'Année qui doit borner l'Exercice de cette Dignité. Il fait, que s'il néglige de briller dans cet Emploi honorable, il sera l'Objet de la Raillerie & du Mépris de tous ses Concitoyens; & il fait un Effort sur la Passion favorite, pour éviter de se donner un Ridicule, dont il lui seroit impossible de se défai-

re

re jamais. Devient-il par là plus généreux? Acquiert-il le Caractere d'Honnête-Homme? Point du tout. Il ne fait que sacrifier un peu d'Avarice à beaucoup d'Orgueil.

Il y a des Cas, où le Bonheur temporel de toute une Société d'Hommes procede de certains Principes, qui causent le Malheur éternel de plusieurs Membres principaux de cette Société. Tous les jours on voit des Personnes, réveillées de leur Paresse naturelle, s'attacher avec ardeur à des Travaux utiles pour la Nation, qui seroient demeurées toujours dans une honteuse Létargie, si un détestable Sentiment d'Envie ne leur avoit donné de la Force & de la Vigueur. C'est d'ailleurs une Vérité généralement reconnue, que l'Avarice & l'Orgueil sont les principales Causes de l'Industrie, du Commerce, & de la Richesse de tout un Peuple. On ne sauroit nier, cependant, que ces Vices, contre lesquels l'Evangile s'efforce tant d'armer notre Raison, ne contiennent les Semences de presque toutes les Injustices, & de tous les Desordres, qui se commettent dans le Monde.

B Lc

Le Mensonge, la Médisance, & la Vengeance, passent pour des Peccadilles parmi nous, tant que ces Vices ne produisent pas des Effets extrêmement mauvais. Il est certain, néanmoins, qu'il n'y a rien, ni dans la Raison, ni dans la Révélation, qui puisse nous persuader, qu'ils soient moins odieux aux yeux de la Divinité, que l'Adultere, & le Meurtre.

Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'un Homme, qui raconte quelque Particularité de sa Vie, avoue cavalièrement, que dans de certaines Circonstances il a été obligé de se tirer d'affaire par un Mensonge? Cependant, s'il y a dans l'Ecriture Sainte une Maxime de Morale évidemment établie, c'est celle qui défend le Mensonge comme un Pêché mortel.

Quelle Contradiction ne voit-on pas régner dans nos Idées, sans que nous nous en appercevions nous mêmes! D'un côté, on avoue hardiment que l'on a menti, & l'on convient qu'il n'y a point d'Homme au Monde, dont le Caractere soit absolument à l'abri de ce Vice: de l'autre, un Démenti

ti passe pour un Affront si cruel, que quiconque le souffre avec patience passe pour un Poltron, & pour un Faquin, qu'on ne sauroit fréquenter sans infamie.

La Médifance, & certaines Raileries, dont on accable les Absens, ne sont parmi nous qu'un innocent Badinage. Dans le Beau-Monde, on ne les considère que comme un Moïen de briller, & de divertir les Honnêtes-Gens; &, dans cette vue, on en fait usage tous les jours dans les meilleures Compagnies, sans causer par-là le moindre Scandale. Elles passent dans l'Esprit de la Masse générale du Peuple pour un Amusement si peu criminel, qu'on parle d'ordinaire du Thé, & du Discours médifant, comme de deux Compagnons inséparables.

Lorsqu'un Homme déclare ouvertement, qu'il n'attend qu'une Occasion favorable pour se vanger de ceux, dont il prétend avoir reçu quelque Affront, nous n'en avons pas moins bonne opinion de lui, pourvu que nous soïons fortement persuadés, que l'Offense qu'il a reçue, est considérable. Mais,

B 2

à quel

à quel point ne serions-nous pas choqués de ses Sentimens , s'il protestoit , qu'il hazarderoit avec plaisir son Salut éternel , pour avoir la satisfaction de se vanger ? Il n'y a pas , néanmoins , la moindre Différence essencielle entre ces deux Propositions : le Sens de la seconde est évidemment renfermé dans la première.

Le grand But de tous les Gouvernemens , par rapport à l'Administration de la Justice , est d'assurer la Tranquillité publique , & les Droits de chaque Particulier , & d'empêcher qu'il ne se commette rien qui soit contraire à l'Intérêt d'une Nation. C'est conformément à ce But , que dans presque tous les cas les Punitions , que les Loix infligent aux Criminels , sont proportionnées au Préjudice que les Crimes causent à quelque Membre de la Société , ou bien à la Société entière. Mais , cette Maxime de Politique n'a point lieu devant le Tribunal de la Justice Divine. Si nous ajoutons foi à l'Evangile , nous sommes forcés de croire , que le Crime le moins nuisible aux Hommes , commis de propos délibéré ,
nous

nous attire la Damnation éternelle , à moins que nous ne prévenions ce Malheur par un Répentir vif & sincere.

Si nous voulions considérer indépendamment de toute Circonstance le Péché du premier Homme , il nous paroitroit à peine digne de la plus légère Punition. Cependant , combien les Conséquences n'en ont-elles pas été terribles , & pour lui , & pour toute sa Postérité ! En effet , rien ne paroît plus innocent que de manger de quelque Fruit ; cette Action ne faisoit pas le moindre tort à aucune des Créatures : mais , l'Enormité du Crime avoit sa source dans la Défense formelle , que le Maître absolu de tous les Etres créez avoit faite à Adam de toucher à cet Arbre.

Le Péché , par conséquent , en tant que Péché , ne consiste point dans les mauvais Effets qu'une Action produit à l'égard de la Société ; mais , dans un Mépris insolent pour les Ordres du Ciel , & dans une espece d'Affront qu'on fait à la Divinité.

On ne fauroit qu'inférer de là , que le grand Devoir du véritable Christia-

nisme consiste dans un Sacrifice entier du Cœur aux Loix de Dieu , & dans les Efforts perpétuels qu'on est obligé de faire, pour réduire son Naturel , & pour soumettre ses Penchans les plus indociles, aux Ordres du Maître & du Juge de l'Univers.

Tout ce que je viens de dire ne tend qu'à faire comprendre à mon Lecteur , que sans ce Principe intérieur de Religion, il n'y a point de Culte extérieur, point de Dévotion apparente , point d'Acte de Charité , qui puisse contribuer en rien à notre Salut éternel.

Par conséquent, la Religion véritable ne peut jamais nous fournir une Source légitime d'Animosité , & de Haine, contre ceux qui nous paroissent Hérétiques, quand ils seroient Mahométans, ou Païens: par ce que Jesus-Christ nous défend expressément la Malice ; la Haine , & l'Envie ; & qu'il nous exhorte par tout à l'Humilité, à la Charité, & à la Paix. Une Désobéissance formelle aux Ordres de Jesus Christ est absolument incompatible avec le véritable Esprit de la Religion Chrétienne.

Si

Si nous voulons bien nous examiner avec attention, nous ne verrons que trop, que la Masse générale de ceux, qui s'arrogent le Nom de Chrétien, n'est gueres dirigée dans sa Conduite, par cette Religion intérieure dont j'ai parlé. Guidés par ce véritable Esprit de l'Evangile, nous aurions plus de Charité les uns pour les autres.

Il est donc évident, que ce n'est pas la Religion réelle, la Religion enseignée par notre Sauveur, qui est la Cause de tous les Desordres, qui regnent parmi les Chrétiens de la Grande-Bretagne. Les Théologiens, de quelque Secte qu'ils puissent être, qui tâchent d'insinuer le contraire, & qui en tordant le Sens de la Parole de Dieu, en font une Source de Querelle & d'Animosité, ne doivent passer que pour de mauvais Docteurs, & pour des Séducteurs du Peuple.



CHAPITRE II.

DES MARQUES EXTERIEURES
DE DEVOTION.

IL est certain que les Hommes en général sont plus méchans qu'ils ne voudroient le paroître ; mais , il n'est pas moins certain , que si nous savions tout ce qui se passe dans leur Ame , nous les trouverions beaucoup meilleurs qu'on ne les croit , en jugeant de leur Caractere par leurs Actions. Je sai qu'ils sont coupables d'une Négligence presque générale de leurs Devoirs , qui sont combattus par leurs Passions ; mais , je suis persuadé , que cette Négligence ne procede pas d'ordinaire , comme on se l' imagine , d'un manque de Foi , d'un Mépris pour la Religion , ou d'une Résolution formelle de choquer la Vertu. Ils ne sont éloignés de leurs Devoirs , que par la grande Difficulté qu'ils trouvent à domter leur Tempérament , & à maitriser leurs Inclinations favorites. Il y a peu de Gens au Monde , qui ne soient convaincus , qu'ils offensent tous
les

les jours la Divinité, par des Actions qui lui déplaisent; & qui n'en sentent une véritable Douleur, dès qu'ils ont le loisir de réfléchir sérieusement sur leur Conduite.

Excepté un petit nombre de Libertins achevez, il n'y a point de Chrétien, qui ne soit sincere en avouant, qu'il a de grandes Obligations à Dieu, non seulement pour lui avoir donné le Mouvement & l'Etre, mais encore pour tout ce qui lui est arrivé d'agréable & d'heureux pendant tout le cours de sa vie. Plusieurs Personnes, quoi que d'ailleurs elles vivent dans le Desordre, en ont le Cœur réellement pénétré de Reconnoissance, dès qu'elles ont l'Esprit assez calme pour tourner leurs Réflexions de ce côté-là; & même, elles feroient charmées de trouver des Moïens commodes & faciles de donner à la Divinité quelques Preuves de leur Gratitude: mais, comme elles n'en trouvent point qui ne dérangent le Système de leurs Passions, & de leurs Plaisirs, elles se contentent d'espérer, qu'ils rencontreront un jour une Occasion plus favorable de s'acquitter de ce Devoir.

B 5

Tous

Tous les Hommes presque croient véritablement qu'ils doivent une exacte Obéissance aux Loix de la Divinité, & craignent de tems en tems qu'ils ne soient sévèrement punis, pour les avoir négligées; mais, ils se trouvent une Santé robuste, ils ne voient l'Eternité que dans un grand éloignement, & ils se flattent de se repentir avant la Mort. D'ailleurs, ils sont ingénieux à se tromper, par les assurances que leur donne l'Evangile, que la Miséricorde de Dieu est aussi infinie que sa Justice: & cet Attribut divin, qui devrait être pour eux une Source d'Amour pour l'Etre suprême, devient dans leur Cœur un Motif de Négligence pour ses Ordres sacrez.

Une autre Preuve, qui démontre incontestablement, que ceux, qui portent le Nom de Chrétiens, sont persuadez généralement de la Vérité de l'Evangile, & ne sont pas coupables d'un Mépris formel pour la Vertu, c'est que les Devoirs les plus austeres de la Religion Chrétienne leur paroissent tellement raisonnables, qu'ils ont de l'Horreur pour les Ministres qui osent prêcher

cher au Peuple une Morale relâchée. A peine pourroit-on déterrer dans toute la Ville, un Ivrogne, un Débauché, une Fille publique, qui, supposé qu'ils assistent quelquefois au Service Divin, ne fussent prêts à jeter des pierres à un Prédicateur, qui recommanderoit en Chaire leurs Vices favoris, & qui feroit l'Eloge de leur Conduite, comme agréable à la Divinité. Les Pécheurs les plus déterminez ont leurs Saillies de Dévotion : plusieurs d'entre eux sont scandalisés d'une Raillerie prophane, & ne sauroient entendre sans horreur, qu'on répand du Ridicule sur tout ce qui leur paroît digne d'un Respect religieux. Je dis plus : ils seroient charmez d'appaîser la Justice Divine à quelque prix que ce fût, pourvû qu'il n'en coutât rien à leur Passion dominante.

Il est donc évident, que les Chrétiens en général ne pechent pas, par un Principe d'Incrédulité, ou dans le Desein prémédité de desobéir aux Loix de l'Evangile. Ils ne donnent dans le Crime, que parce qu'ils sont incapables de forcer leur Naturel, & de vaincre leurs Desirs : ou plutôt, parce qu'ils n'ont

n'ont pas assez de Fermeté, pour continuer long-tems les Efforts nécessaires, pour achever ce grand Ouvrage; & qu'ils ne se mettent pas dans la Disposition requise, pour s'attirer les secours de la Grace.

Lorsque d'un côté ces Difficultez leur persuadent, que la Pratique des Devoirs essentiels de la Religion leur est impossible; & que de l'autre côté, leur Foi leur met devant les yeux les Dangers qu'ils courent de se précipiter dans un Malheur éternel; ils s'efforcent de trouver quelque équivalent, propre à les délivrer des Craintes & des Troubles qui les agitent: semblables à des Ecoliers, qui feroient tout pour éviter la Verge, excepté d'étudier leur Leçon. C'est là l'Origine de toute la Bigoterie, & de toute la Superstition, de l'Eglise Romaine. De là ces Pénitences ridicules, les Prières pour les Morts, les Indulgences pour les Vivans, le Pouvoir de tirer les Ames du Purgatoire, & toutes les autres Chimeres, que l'Ignorance & la Crédulité ont reçues avidement de l'Avarice & de la Fourberie du Clergé; qui, en dé-

débarassant pour un Prix modique les Consciences trompées de Troubles & de Frayeurs, joue le Rolle d'un Sous-Maitre fripon, qui se laisse corrompre pour conniver aux Fautes & à la Paresse des Ecoliers.

Ceux du Clergé, qui ont été les plus habiles, & qui ont creusé le plus avant dans la nature du Cœur humain, ont le moins travaillé à nous inspirer une Religion intérieure & à nous faire connoître nos Devoirs essentiels; mais, ils ont remué Ciel & Terre, pour donner de l'étendue à notre Foi, & pour nous porter à l'étalage d'une Dévotion extérieure. Ils ont fait accroire au Peuple, que toutes ses Négligences, & tous ses Péchés, avoient leur Sources dans un manque de Foi; quoi que sa plus grande Faute fût d'ordinaire de croire trop. De plus, tout ce qu'ils ont exigé des Gens, comme des Preuves de cette Foi tant recommandée, a toujours consisté dans certains Actes de Dévotion extérieure; & ils ont toujours su proportionner adroitement la Sévérité de la Discipline Ecclésiastique aux Lumieres & à l'Humeur de leurs

Dé-

Dévots. Un Débauché de profession, par exemple, payera de trois *Pater*, ou d'une demi douzaine d'*Ave Maria*, un Péché qu'un Bigot ne sauroit racheter que d'une cinquantaine de Coups de Discipline bien appliqués. Les Jésuites, qui sont les plus habiles du Clergé Romain, sont les Casuïstes les plus doux & les plus traitables; & c'est par cette raison, que les Confesseurs des Princes, & des Personnes les plus qualifiées, qui ne sont pas Gens à s'accommoder de Pénitences trop rudes, sont presque tous de la vénérable Compagnie de Jesus.

Par tout ce que je viens de dire, j'ai taché de découvrir l'Origine du peu de Cas que la Masse générale des Chrétiens a presque toujours fait de la Réforme du Cœur, & la Source de leur Attachement excessif pour les Actes d'une Dévotion extérieure. Il me reste à faire voir, que ce même Préjugé commode regne encore parmi nous, & même parmi ceux d'entre nous, qui prétendent être les plus grands Ennemis de la Superstition. Pour le faire voir d'une manière évidente, je ne parlerai

lerai que d'un seul Acte de Piété extérieure, qui est le plus ordinaire parmi nous.

L'Evangile ordonne aux Chrétiens de s'assembler pour assister au Service Divin; &, par conséquent, c'est pour nous un Devoir indispensable d'aller à l'Eglise. Mais, quand même on s'en acquitteroit par un Motif de Piété & de Religion, il seroit ridicule de s'imaginer, qu'on efface par là la Négligence dont on est coupable par rapport à d'autres Devoirs également essentiels. Beaucoup moins doit-on s'en flatter, lorsqu'on n'est conduit à l'Eglise que par Habitude, ou par quelque Desein criminel.

Il y a un grand nombre de Gens oisifs de l'un & de l'autre Sexe, dont l'unique Occupation est de chercher les Moyens de perdre leur tems. Quelques uns de cette Race fainéante se font un Passe-tems réglé d'assister aux Prières Publiques le matin & le soir. Ils pourroient choisir un Amusement plus criminel; j'en conviens: mais, ils auroient grand tort de se faire un mérite de cette Assiduité; puisqu'ils sont

COR-

convaincus, que s'ils restoient chez eux; ils seroient fort embarrasés de leur figure, & plongés dans l'Ennui le plus fatigant.

Aller à l'Eglise est en soi-même une Action indifférente; & elle ne devient bonne, ou mauvaise, que par le Motif qui nous y conduit, & par l'Usage que nous faisons, de ce qu'on nous y enseigne. Rien n'est plus louable que d'être assidu au Service Divin, dans l'intention de réformer sa Vie, & de faire des Progrès dans les Vertus Chrétiennes; mais, celui qui fréquente nos saintes Assemblées tous les jours, pendant tous le cours de sa vie, sans en profiter, & sans bannir de son Ame l'Habitude de pécher, n'est pas un meilleur Chrétien, qu'un Libertin qui ne s'y rend jamais.

Une foule de Jeunes-Gens de l'un & de l'autre Sexe est vue constamment à l'Eglise; mais, elle ne s'y assemble, que pour étaler la Magnificence de ses Habits, & pour donner de la nourriture à son Orgueil. Les plus criminels de cette Troupe y sont conduits par l'espérance d'exciter des Passions honteuses

fes dans l'Ame des Spectateurs ; & les moins coupables n'y vont que pour voir, & pour être vus. Il n'y a point d'Endroit dans toute la Ville, qui ait de plus grands Charmes pour les Personnes portées par leur Tempéramment à la Vanité, & à l'Amour impur ; parce qu'il n'y en a point où elles puissent paroître plus à leur avantage, & briller plus commodément, & à meilleur marché. En voulez-vous une Preuve convaincante ? Attendez, qu'un man- que de parole du Tailleur ou de la Couturiere, ou bien quelque autre Ac- cident, les mette hors d'état de se montrer à l'Eglise dans un Ajustement dont leur Orgueil soit suffisamment flaté ; & vous verrez, qu'elles aimeront mieux rester quinze jours de suite chez elles, que de venir prier Dieu dans un Habit, qui ne soit pas avoué de la Mode.

Il arrive même que la Populace la plus grossièrement vicieuse est attirée à l'Eglise, par le Zèle peu Chrétien, & par la Licence effrenée, de certains Théologiens fougueux. Ces Gens-là sont les Satellites de la Fureur de cer- tains

ains Boute-feux Ecclesiastiques, qui sont à la tête de chaque Parti : cette vile Canaille accourt en foule, dès que les Cloches donnent le signal d'un Discours séditieux. Faut-il s'en étonner ? N'est-ce pas un Plaisir des plus vifs, & des plus satisfaisans, pour cette Race méprisable, d'entendre un Déclamateur furieux vomir les Invectives les plus fortes contre des Gens d'Honneur, & les précipiter en Enfer par les Foudres que son Eloquence brutale lance sur eux du haut de la Chaire ? Je ne vois pas pour moi, que le Peuple forcé ne puisse se divertir si bien à un Combat de Taureaux, où il est quelquefois en danger lui-même, qu'à des Sermons séditieux, qui ne menacent que la tête des Objets de sa Haine. Pourquoi l'Eglise, où l'on est à l'abri des injures de l'Air, ne lui plairoit-elle pas d'avantage, que l'Enclos où les Animaux se déchirent pour amuser la Cruauté des Hommes ? Ce Plaisir est de la même nature, que celui qu'on prend aux Discours dont je viens de parler ; mais, on n'en jouit qu'au risque d'être mouillé jusqu'aux os par la Pluie, ou étouffé par la Poussière. Je

Je croi qu'on ne fait pas le moindre tort à ces Malheureux, en déclarant, qu'il n'y a pas le moindre mérite dans leur Assiduité au Service Divin. Il est très remarquable, cependant, que quand ils se sentent transportez par le Geste & par la Voix d'un Prédicateur, qui les anime d'une Haine mortelle contre ceux qui ne sont pas de leur Opinion, ils sont dans une Ignorance si stupide de la Situation de leur propre Cœur, qu'ils croient s'acquiescer comme il faut d'un Devoir important de la Religion, dans le tems qu'ils la sacrifient toute entiere à leur abominable Malignité.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois me servir de toutes les Preuves qui démontrent, que ceux qui s'adonnent trop aux Formalitez d'une Dévotion extérieure, supposent un Mérite excessif à des Choses, qui, considérées en elles mêmes, n'en ont aucun. Je ne dirai donc rien ici de l'Observation scrupuleuse du Sabbat, des Aumônes, & de certains autres Devoirs, qui ont relation à mon Sujet: j'aime mieux m'occuper dans le reste de ce Chapitre à tracer deux ou trois Caractères, qui

pourront servir à répandre du jour sur les Véritez , que j'ai avancées. Pour les Rites du Culte Religieux , qui , défendus par les uns avec trop d'Obstination , & rejettez par les autres avec une Délicatesse excessive , sont devenus la Cause principale de nos Querelles , j'en parlerai d'une manière étendue dans un Chapitre à part.

Damon étoit à l'âge de dix-neuf ans Apprentif chez un Artisan distingué, quand une Fille du voisinage , belle comme un Ange , & passablement riche , étant devenue amoureuse de lui , voulut bien l'épouser. Son Maître , qui l'aimoit pour sa Diligence , son Industrie , & la Régularité de sa Conduite , voulut bien se relacher en sa faveur sur les Droits qui attachent les Apprentifs à leurs Maîtres pendant un certain nombre d'années ; & Damon n'avoit pas encore vingt ans , quand il se vit établi , & bien achalandé. Trois années après son Mariage , son Epouse mourut de Consomption , sans lui laisser aucun Enfant. Après six mois d'intervalle , il épousa en secondes noces une Campagnarde robuste , qui avoit à
pei-

peine quinze ans, & qui lui apportoit un Bien assez considérable.

Elle fut stérile jusqu'à sa vingt-troisième année; mais, depuis, elle lui a donné un Enfant tous les ans, & même quelquefois deux. Elle est enceinte à l'heure qu'il est, quoi qu'il n'y ait que sept mois qu'elle est accouchée. La petite vérole a été fort fatale à leurs Enfans, & de vingt qu'ils en ont eu, il ne leur en reste que neuf, six Fils, & trois Filles. Damon, qui se voit à l'âge de cinquante & un ans, a été toujours diligent, appliqué, excellent Pere de Famille, & ses Affaires sont en parfaitement bon état. Jamais on ne le vit ivre, jamais il ne revient chez lui à une heure indue, ses Voisins l'estiment & le chérissent, il passe par tout pour un Homme d'un très bon Caractere. C'est un Observateur scrupuleux des Cérémonies de l'Eglise Dominante: il ne travaille jamais les jours de Fête; &, pour un Empire, il ne mangeroit pas de la Viande un Vendredi. Tout le Carême passé, il s'est abstenu de Vin & de Viande, & il a encore observé un Jeune plus rigoureux pendant la Semaine Sainte.

C 3

Da-

Damon n'avoit jamais encore reçu la moindre Atteinte dans sa Réputation , quand le Dimanche de Pâques, lorsqu'il étoit allé à l'Eglise avec toute sa Famille habillée de neuf, l'impertinente Curiosité d'une Servante malicieuse, qui étoit restée à la Maison, fit une Découverte très desavantageuse pour lui. En changeant d'Habits, il avoit coutume d'être fort exact à tirer de ceux qu'il quittoit, son Argent, son Porte-Lettres, ses Tablettes, & tout ce dont il pouvoit avoir besoin. Il croïoit avoir pris les mêmes soins en mettant son Habit neuf. Effectivement, il avoit fouillé dans toutes les poches du vieux; mais, par malheur, il avoit oublié la poche gauche de sa Veste, où il n'étoit pas accoutumé de mettre quelque chose d'importance; & il ne s'étoit point souvenu, qu'il y avoit fourré deux Lettres, qu'il étoit de son intérêt de ne pas mêler avec ses autres Papiers. L'une étoit un Billet d'un Païsan de la Province de Surrey, qui élevoit deux Batards de Damon; & l'autre étoit le Griffonage de sa Maitresse, qui étoit sur le point d'accoucher. El-

les

les furent trouvées par la Cuisinière, dans le tems qu'elle arrangeoit les Hardes de son Maître.

Elle eut assez de malice pour les montrer à la Femme de Damon, qui, infiniment plus discrète qu'elle, s'étant contentée d'en lire quelques lignes, les replia, & les remit dans la poche dont elles avoient été tirées. Le lendemain, elle lui donna son congé d'une maniere douce & honnête; &, outre ce qui lui étoit dû de ses gages, elle lui fit présent de trois Guinées, pour l'obliger à ne point divulguer ce Secret. Cette vertueuse Epouse a poussé la Douceur, jusqu'à n'en jamais ouvrir la bouche à son Mari, & elle ne lui a pas donné la moindre marque de sa juste Indignation. Malheureusement, l'impertinente Cuisinière, n'a pas été maîtresse de sa Langue; &, de Confidente en Confidente, ce Secret a fait bien du chemin, sans être pourtant entièrement divulgué.

Il n'y a pas long-tems, qu'un Ecclésiastique très vertueux, Ami intime de Damon, & qui a eu toujours une très grande Estime pour lui, vint lui

parler de cette Affaire. Il s'y prit avec toute la Précaution, & toute la Politesse imaginable. Damon convint de tout; &, pour prévenir les Censures de cet Honnête-Homme, il lui tint le Discours que voici :

Je vous remercie, Monsieur, de l'intérêt que vous prenez dans ce qui concerne ma Conduite, & je voudrois pouvoir profiter de vos sages Remontrances; mais, la Fragilité de la Chair est si grande en moi, que jusqu'ici il m'a été impossible d'en venir à bout. Je puis vous assurer, pourtant, que jamais je ne me suis livré à des Plaisirs illégitimes, que lorsque ma Femme étoit en couche, ou bien quand d'autres raisons m'empêchoient d'en approcher: & je vous proteste, qu'il n'y a point de Mari au Monde, qui ait pour sa Femme une plus véritable Estime, & une plus forte Tendresse. Je me suis examiné sur cet Article, avec toute la Sévérité possible; & je suis persuadé, que s'il y a du Péché, Dieu me le pardonnera certainement. Brisons-là dessus, je vous en prie; &, au nom de notre Amitié, ne m'en parlez pas d'avantage.

Damon est un Homme de bon Sens,

&c

& on l'a vu Arbitre judicieux & équitable dans cinquante occasions, où il s'agissoit de décider des Querelles de ses Voisins. N'est-il pas étrange, qu'une Passion violente domine avec assez de tyrannie la Raison d'un Homme, pour l'aveugler sur les choses les plus évidentes ? Je ne sai pas d'où Damon peut tirer la Certitude, où il est, de son Salut ; mais, je sai parfaitement bien, que ce n'est pas de l'Evangile, & qu'à examiner sa Conduite par cette Regle, son Cœur est destitué de tout Christianisme réel & véritable.

On court très souvent risque de se tromper, en voulant juger des Penchans des Hommes par leurs Actions. Il se peut qu'un Prince ne soit pas d'un Naturel avaricieux & sanguinaire, quoi qu'il remplisse de vastes Provinces des Desordres, & des Désolations, que la Guerre traine après elle. Son Ambition l'aveugle : elle absorbe toutes ses Passions, & toutes les Facultez de son Ame ; & il n'a ni le pouvoir ni le tems de réfléchir sur la nature des Moïens, qu'il emploie pour satisfaire sa Passion dominante.

Des Personnes privées peuvent être engagées dans le Crime d'une manière exactement semblable , & commettre à regret des Péchés, où le torrent de leur Penchant favori les porte en quelque sorte en dépit d'elles.

Emilie avoit dans sa première jeunesse beaucoup d'Esprit & de Beauté , mais assez d'Orgueil , pour l'emporter sur ses Charmes, & sur ses Lumieres. Qui ne la connoissoit pas à fond l'auroit prise pour une Personne accomplie , tant elle savoit bien , par une Attention continuelle sur elle-même , cacher sa principale Faiblesse. Elle avoit de l'éloignement pour le Commerce des Femmes, sans marquer le moindre Attachement pour les Hommes. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans , elle a passé pour un Modèle de Modestie , & de toutes sortes de Vertus. Dans ce tems-là son Père , qui avoit la réputation d'être un riche Négociant, mourut insolvable , & laissa Emilie dans la plus triste Situation. Sa Vertu ne survécut pas long-tems à cette Perte. Deux mois après , elle s'abandonna à la Volupté d'un Israelite , & gagna cinq cens li-

livres sterling à ce marché. Elle s'en défit peu à peu, & se livra bien-tôt aux Embrassemens d'un autre, en rabattant quelque chose du prix. Elle eut six Galans de suite, en moins de cinq semaines; &, six mois après la Mort de son Pere, elle tenoit déjà un rang considérable parmi les Femmes publiques de la Ville.

Comme elle étoit parfaitement bien élevée, qu'elle avoit horreur de tout ce qui sentoit la Crapule & la Brutalité, & qu'elle n'étoit coupable d'aucun Vice, excepté la Prostitution, elle tira un Revenu considérable de sa Beauté, sans s'exposer au Commerce dangereux des Petits-Maitres, & des Libertins de profession. Elle évitoit avec soin toutes folles Dépenses, hormis celles qui étoient nécessaires pour rehausser l'éclat de ses Charms par l'Ajustement; & elle amassa des Sommes considérables.

Par la maniere distinguée, dont elle faisoit le Métier, elle s'attiroit la Haine de toutes les Femmes de sa Profession; mais, elle la leur rendoit avec usure. A l'âge de trente-trois ans, elle eut une longue Maladie, qui déranger

rangea beaucoup ses Attraits , & diminua par conséquent le nombre de ses Chalands. Elle s'en aperçut sans peine , & se résolut prudemment à quitter le Négoce avec un Profit tout clair de cinq mille Livres sterling. Avec cet Argent , elle se retira dans la Province ; & , aiant changé de Nom , elle s'établit à plus de trente lieues de la Capitale. Là , elle passa sur sa Conduite passée le Vernis du Mariage , en épousant un vieux Chevalier , qui n'avoit point de Bien , & qui lui a dépensé presque la moitié de ce qu'elle avoit gagné par son Commerce.

Ce Gentilhomme mourut il y a deux ans , & sa Veuve en a présentement plus de cinquante. Elle est modeste dans ses Habits , & grave dans tout son Air. Elle a quitté son Ménage , & s'est mise en Pension dans une Famille Bourgeoise , avec une Fille de Chambre , & un petit Laquais. C'est la Dévotion même : elle ne néglige aucune Priere publique , pas un seul Sermon ; & , depuis quelques années , elle ne lit que des Livres de Théologie. Elle est très versée dans
l'Hif-

L'Histoire Ecclesiastique; mais, elle se plait sur tout à la Controverse. C'est son Fort. Elle conduit une Dispute avec tant d'Art, que dans toute la Province il n'y a personne, qui puisse lui tenir tête.

Depuis qu'elle a quitté son Métier, elle ne s'est rendu coupable d'aucun Acte d'Incontinence; mais, comme elle n'a rien à se reprocher de ce côté-là, elle n'en pardonne pas l'ombre dans une autre Femme. Elle est éloquente, & il ne se passe pas un jour, qu'elle ne débite mille Mensonges parfaitement bien liés touchant sa Naissance, & les Vertus dont elle brilloit dans sa Jeunesse. Elle n'a jamais eu d'Enfans; & ainsi, elle est parfaitement détachée de la Société humaine, qu'elle hait parfaitement. Elle a sur tout une prodigieuse Aversion pour les Personnes de son Sexe, & principalement pour celles qui ont du Mérite. Pendant les dix-sept ans, qu'elle a passé en Province, elle a su rompre vingt Mariages, qui selon toutes les apparences auroient été heureux; & ruiné cinquante Réputations, qui ne l'avoient pas mérité. Cependant,

dant , elle est si circonspecte , aussi bien que subtile , dans ses malignes Insinuations , & elle ménage sa Calomnie avec tant d'Adresse , qu'on n'a jamais pu en donner des Preuves évidentes.

Emilie est également fameuse pour ses Lumieres , & pour sa Piété. Le Curé de sa Paroisse l'élève jusqu'aux Nues ; mais , il la craint dans le fond de l'Ame. Chacun l'admire , & la révere ; & c'est la Femme de tout le Païs , qu'on respecte le plus. Il y a six mois qu'elle fit son Testament , où elle destina tout ce qu'elle possède à rebâtir la Façade d'une petite Maison de Charité , qui jouit d'un très petit Revenu , & qui n'est qu'à un grand quart de lieue de l'Endroit où cette Béate demeure. Sa Statue doit être vis à vis du Portique avec une Inscription, Ouvrage de son propre Génie. Depuis qu'elle a formé ce pieux Projet , elle rend des Visites fréquentes aux Pauvres logés dans cet Hopital , & leur fait toutes les Aumônes qu'elle peut épargner sur son Revenu. En récompense , ces bonnes gens la prennent pour une Sainte , & font résonner tout le Païs de ses Eloges. Ce

Ce qu'Emilie pense sur son propre Chapitre vaut bien la peine d'être su. Elle est persuadée que sa Prostitution a été l'effet de la Nécessité, & non d'un Penchant vicieux. Il n'y a rien de criminel, par conséquent. Pour les Desordres, qu'elle cause par ses Calomnies, elle a la bonté de les mettre sur le compte de son Aversion pour le Vice. Quand elle réfléchit sur le tems qu'elle passe à l'Eglise, ou dans ses Lectures pieuses, & sur le Testament qu'elle a fait, elle est pleinement convaincue de sa Sainteté, & elle se trouve la Conscience entièrement nette. N'est-ce pas une chose surprenante, qu'avec cette Subtilité d'Esprit, qu'elle a portée à un si haut degré, Emilie n'ait jamais soupçonné, qu'elle est une très indigne Créature; & qu'elle ne sache pas encore à l'heure qu'il est, que la Vanité & l'Envie sont ses Vices favoris?

L'Hypocrisie, comme chacun fait, consiste dans un bel Extérieur, qu'on revet, pour cacher des Déformitez intérieures, dans le dessein prémédité de tromper les Hommes; mais, que di-
rons-

rons-nous d'un Homme , qui est aussi vertueux , qu'il sauroit l'être sans l'assistance de la Grace ; & qui n'est vicieux que lorsque son Devoir est combattu par sa Passion dominante ? Il paroît , à tous ceux qui n'ont pas pénétré dans le fond de son Caractere , integre & pieux , quoi que son Cœur soit absolument corrompu par ce seul Vice , qui le domine en dépit de ses Craintes , & de ses Souhairs. Mériterait-il le Nom d'Hipocrite ? Il y auroit de l'injustice à lui donner ce Titre. Il n'a pas le Dessenin criminel de tromper son Prochain , par une Sainteté affectée. Il est mille fois plus la Dupe de son Extérieur , qu'il n'en impose par-là à ceux qui ont une médiocre connoissance du Cœur humain. Cette Vérité paroitra mieux dans son véritable jour par l'Exemple que voici.

Argirophile est un riche Avare , qui n'a de véritable Estime , que pour l'Argent. Il est modeste dans ses Habits , frugal dans sa maniere de se nourrir : il invective contre le Luxe , contre la Volupté , & contre les autres Vices à la mode : il ne connoit point de Vertu

Vertu plus recommandable, qu'une Diligence industrieuse; & il a une Haine mortelle contre les Mandians. Il fait bien que l'Usure & les Extorsions font de grands Vices dans un Chrétien, & il ne nie point, qu'il n'en ait été quelquefois coupable; mais, il espere que Dieu le lui pardonnera, & il souhaite de pouvoir détacher son Cœur absolument de ce Monde méprisable. Jamais il ne boit de Vin, ou de quelque autre Liqueur forte; & l'Hermite le plus austere ne mortifie pas sa Chair avec une plus grande Rigueur, que le malheureux Argirophile. Cependant, il est d'une Humeur facheuse à l'égard de sa Femme. C'est un Pere dur & farouche, un Voisin litigieux, un Fourbe dans son Négoce. Il n'a pas au Monde un seul Ami. D'un autre côté, il est attaché aux Principes de sa Secte: il traite le Service Anglican de Papisme complet. Un surplis lui inspire de l'Horreur: c'est l'Ajustement de la grande Paillarde. Il pâlit au son d'un Orgue, & le Catholique le plus dévot ne marque pas une plus grande Superstition à observer les jours de Fête.

D

re,



te, que lui à les négliger. En récompense, il est Observateur rigoureux du Sabbat : il ne manque jamais d'écouter ce jour-là deux longs Sermons; & il pousse le scrupule jusqu'à ne point manger avant souper. Il ne permer pas le moindre Divertissement, quelque innocent qu'il puisse être, ni à lui-même, ni à aucune Personne de sa Famille. Tout le tems qui lui reste, au sortir de l'Eglise, est employé à lire quelques Chapitres de l'Ecriture Sainte, ou de quelque Livre de Dévotion. Quand il en est las, il se contente de se tenir en repos, & d'avoir un Air triste & abatu, sans dire une seule parole, jusqu'à ce qu'il commence à bâiller, & à faire tout le prélude du sommeil. Après souper, il chante un Pseaume, fait une longue Priere, & se couche ensuite l'Homme du Monde le plus satisfait de lui-même. Cette Satisfaction le jette quelquefois dans une état de Joie, que le Malheureux prend pour une Marque certaine de la Faveur céleste, dont Dieu récompense sa Piété & sa Conduite exemplaire.

Il se met dans l'Esprit, que cette Ob-

Observation exacte du Sabbat , fait bon pour toutes ses mauvaises Actions. Il craint plus les Flammes de l'Enfer qu'Homme au Monde ; mais , quoi qu'il emploie toute la semaine à tromper son Prochain , autant qu'il le peut sans s'exposer à la rigueur des Loix , il se flatte que la Dévotion extérieure , dont il fait parade le Dimanche , jointe à l'Abstinence de tout ce que sa Lézine lui refuse , oblige le Ciel à lui donner la quittance de tous ses Péchés.

Il y a quelque tems , qu'après avoir passé le Dimanche selon sa coutume , il reçut la Visite d'un pauvre Artisan , qui lui demanda dix Livres sterling , qu'il lui devoit depuis plusieurs mois. La Femme du pauvre Homme étoit sur le point d'accoucher , & il lui étoit impossible de trouver la moindre Somme d'Argent autre part. Argirophile lui répondit d'une manière fort tranquille , qu'il ne pouvoit jamais prendre son tems plus mal , puisqu'il n'avoit pas la moitié de cette Somme en caisse , & qu'il seroit obligé d'emprunter de l'Argent lui-même , pour faire un Fournissement à la Banque , dont tous les

Directeurs étoient des fripons. Le pauvre Artisan insiste, prie, conjure, proteste qu'il ne s'est jamais vu dans une pareille Nécessité; mais, il parle à un sourd. Argirophile, qui n'a de compassion que pour sa Bourse, & qui fait que l'Artisan est trop intéressé à avoir sa pratique, pour ôser le defobliger, le renvoie impitoyablement pour une quinzaine de jours; & deux heures après, il donne à un jeune Débauché cinq cens Livres au dernier cinq.

On ne l'a jamais entendu jurer; mais, il lui est arrivé souvent de louer de faux Témoins, & de corrompre un Avocat, pour ruiner par ce moïen, une Veuve, & des Orphelins. Sa Conscience ne peut que lui reprocher ces Crimes; mais, il dit que ce sont des Effets de la Fragilité humaine, & qu'il n'y a point d'Homme sans Pêché. Il continue toujours à joïr le même Rolle, d'enchaîner la Dévotion avec les Pêchés les plus odieux; & il l'a jouï pendant plus de quarante ans. Il passe néanmoins auprès du Public pour un Homme fort religieux; & les

les Démarches, que lui fait faire son infame Avarice, sont attribuées la plupart du tems à la Sévérité de sa Morale.

CHAPITRE III.

DES RITES, ET DES CÉRÉMONIES DU CULTE DIVIN.

J'AI suffisamment prouvé dans les deux Chapitres précédens, que le plus grand Obstacle qui rende nos Cœurs inaccessibles à la Vertu Chrétienne, c'est la Difficulté de dompter nos Passions. Une autre raison pour-quoi la Masse générale des Hommes est si peu susceptible d'une Religion intérieure, c'est que le Vulgaire, & les Gens incapables de Réflexion, n'y trouvent rien, qui ait quelque relation avec leurs Idées grossieres & matérielles. Tout est spirituel dans cette Religion, & elle n'a rien, qui puisse faire la moindre impression sur les Sens.

Dans le tems de Notre Sauveur & de

de ses Disciples , les Miracles , qui étoient opérez tous les jours à l'étonnement de tous ceux qui en étoient les Témoins , étoient capables de réveiller l'attention de la Négligence & de la Stupidité mêmes ; mais , après que ces Prodiges eurent cessé , les Influences du St. Esprit qui s'étoient manifestées si évidemment aussi bien dans les Actions , que dans la Doctrine des Apôtres , & qui avoient mis la Divinité de leur Mission hors de conteste , ne parurent pas à beaucoup près avec autant d'éclat dans leurs Successeurs. Privé d'un Secours si puissant , l'Evangile n'opéra plus de cette maniere irrésistible sur les Esprits des Gens grossiers & ignorans ; & ce Zèle , qui avoit porté les Hommes par Bandes entières , à devenir Profélites de la Doctrine de Jésus Christ , commença déjà à se refroidir au commencement du second Siecle.

Avant Constantin le Grand , les Chrétiens se voïoient environnez par tout l'Empire du brillant Spectacle , & des Cérémonies pompeuses , du Paganisme triomphant. Rien n'étoit plus
pro

propre à s'attirer les yeux du Vulgaire, que l'Art & la Richesse qui éclatoient dans les Idoles & dans les Temples des Païens, les Plaisirs voluptueux qui assaisontoient leurs Fêtes, la Solennité de leurs Sacrifices, & la Magnificence grave de leurs Processions. Si l'on y ajoute la Beauté & la Pureté des Habits Pontificaux, l'Air vénérable des Prêtres, leur Subordination, leur Variété, & tout ce qu'il y avoit d'imposant dans le Service Divin, on comprendra facilement, que l'Idolatrie Païenne doit avoir fait de grandes Impressions sur les Esprits foibles, & sur une Populace ignorante, qui voïoient cette Religion soutenue par la Majesté des Rois & des Empereurs.

Les Prêtres Païens se contentèrent d'abord de tourner la Religion Chrétienne en ridicule, & de la traverser par le Pouvoir séculier. Quand dans la suite ils virent, que malgré la Cruauté des Persécutions, elle gaignoit du terrain, & qu'elle pénétoit jusqu'aux Sénateurs, & aux Personnes du premier Rang, ils commencèrent à trembler pour leurs Temples, & à tirer du

secours du Raisonnement, dont jusques là ils n'avoient pas daigné se servir. Mais, incapables eux-mêmes de défendre leur Théologie bisarre, ils engagèrent les Philosophes & les Orateurs à plaider pour elle, comme pour la Cause commune de l'Empire.

C'est alors, que le Christianisme fut attaqué dans les formes, que ses Dogmes furent censurez, & qu'il fut combattu par ces Argumens Populaires, dont ensuite l'Eglise Romaine s'est servie contre les Protestans, & que l'Eglise Anglicane n'a pas oubliés dans ses Disputes contre les Non-Conformistes: Argumens, qui sont réfutez à présent par les Adversaires de la Religion Dominante, de la même maniere dont ils ont été repoussez par les Défenseurs de l'Eglise Primitive.

Comme plusieurs Savans avoient embrassé le Christianisme, & qu'ils étoient infiniment supérieurs pour la Bonté de la Cause, les Païens se virent par tout vaincus; mais, leurs Défaites perpétuelles n'étoient pas capables de finir cette Guerre, qui dura très long tems; Dans ces Circonstances, où les Prêtres

Par

Païens remuoient Ciel & Terre, pour protéger leur Culte, à l'aide du Gouvernement, qui étoit de leur côté, le Clergé Chrétien, animé d'un Saint Zèle, n'avoit garde de souffrir que les Progrès du Christianisme fussent retardez, faute de tirer secours de tout ce qui étoit capable de rendre la Religion agréable à la Multitude. On crut que la Foi & la Piété pouvoient être relevées par des Objets extérieurs de Dévotion, & qu'il étoit utile d'introduire dans le Culte certaines Cérémonies décentes, & certaines Décorations propres à frapper les Sens. Les Auteurs de ces Nouveautez favoient bien, qu'elles n'étoient pas fondées sur les Préceptes de l'Evangile; mais, ils se croïoient obligés d'ajouter, en faveur du Peuple, à la force du Raisonnement, l'Eclat de la Pompe; de la même maniere, que les Païens, qui auparavant n'avoient opposé au Christianisme que la Splendeur de leur Culte, commençoient à soutenir par le Raisonnement l'Eclat séducteur de leurs Cérémonies.

Sur cette foible Baze d'un petit
D 5 nom-

nombre de Rites & d'Embellissemens, qui n'étoient pas contraires à l'Esprit de l'Evangile, l'Avarice & l'Orgueil du Clergé, dès qu'il vit son Autorité s'étendre, & les Empereurs mêmes dans son Parti, a su fonder toute la vaste & superbe Machine de la Superstition Catholique-Romaine. Au reste, il n'est pas facile de déterminer précisément le tems, où les Chrétiens ont commencé à s'éloigner de la Simplicité primitive de leur Culte; mais, il est très probable, qu'ils ne l'ont pas conservée long-tems. On fait du moins, par les Ecrits de Prudence, que dans le quatrième Siecle, il y avoit déjà des Images dans plusieurs Eglises.

Tout ce qui a une Apparence extérieure de Piété, dit un très Savant Homme, tout ce qui peut être observé sans aucun Principe de Vertu réelle, a toujours été respecté par les Nations ignorantes, qui, au contraire, ont toujours négligé tout ce qui ne pouvoit pas être pratiqué sans une Piété intérieure.

La vérité de cette Maxime a été si bien comprise par les Ecclesiastiques de la plupart des Païs, & les Chrétiens
en

en ont su tirer des Avantages si considérables, que les Prêtres de l'Eglise Romaine ont du moins égalé le Luxe & la Pompe religieuse de leurs Prédecesseurs les Païens, & qu'ils les ont laissés bien loin derrière eux, par rapport à une Ostentation insolente de Sainteté, de Grandeur, & de Pouvoir.

Après la Destruction de l'Empire d'Orient, le Clergé Romain s'est arrogé pendant long-tems, de la maniere la plus hautaine, un Despotisme orgueilleux sur les Consciences des Souverains & des Peuples de tout le Monde Chrétien. Cette Tirannie dureroit peut être encore, si les Vices honteux & excessifs de ces Ecclésiastiques, & leurs Guerres Civiles, n'avoient pas ouvert les yeux aux plus Honnêtes-Gens, qui, secouant ce Joug infame, ont introduit, à l'aide de quelques Princes, ce qu'on appelle la Réformation. Elle gagna dans peu de tems des Roïaumes entiers, dont la Grande Bretagne fut le principal: elle s'établit dans plusieurs Principautez de l'Allemagne, dans la Suisse, & dans les Pais-Bas; & tous ces Pais considérables

bles brisèrent presque en même tems les Chaines, dont ils avoient été accablés par des Pontifes arrogans.

Le grand Dessein des Réformateurs, où du moins le Motif principal dont ils prétendoient être animez, étoit de bannir des Eglises tous les Objets d'Idolatrie, d'abolir toutes les Cérémonies superstitieuses, & de détruire toutes les Erréurs grossières, qui s'étoient glissées dans le Christianisme. Le Projet fut exécuté dans chacun de ces Etats avec plus ou moins d'ardeur, à proportion du degré de Zèle qui enflammoit les Guides & les Conducteurs des Peuples détrompez.

Je ne veux pas réfléchir ici, sur tout ce qui se passa alors hors du Roïaume, ni sur notre Rechûte causée par la Reine Marie: je prie seulement mes Compatriotes d'examiner ce qui frappe leurs yeux, & de considérer avec moi sans partialité les Rites & les Cérémonies, qui ne sont pas d'Institution Divine, & que le Clergé Anglican, soutenu du Gouvernement, a pourtant retenus dans le Culte établi par nos Loix fondamentales.

Je

Je demande pardon au Lecteur , de l'avoir conduit à ce Sujet par un si grand Détour ; mais, je crois qu'il m'a été impossible de faire autrement, si je voulois mettre dans leur véritable jour l'Origine innocente des Cérémonies, leur Accroissement prodigieux, la prudente Réforme que nous en avons faite, & la Maniere dont nous les avons changées, pour les conserver dans notre Culte avec Bienféance. On verra dans le moment, quel Usage je prétens faire des Faits, que je viens de ramasser ; & que je n'ai d'autre Vue, que de contribuer à la Concorde de la Nation, & à la Tranquilité publique.

Je voudrois d'un côté faire voir aux Non-Conformistes, que le Motif d'introduire dans la Religion certains Rites, & certaines Cérémonies, peut être louable & pieux, & que le But de la Réformation n'a pas été de bannir de l'Eglise l'Ordre, & la Bienféance ; mais, l'Idolatrie, la Superstition, & tout ce qui a été inventé par un Clergé avare & ambitieux, pour apauvrir les Hommes, & pour les tenir en Esclavage. De là, je voudrois tirer
une

une occasion favorable de leur faire remarquer, que les Rites & les Cérémonies de l'Eglise Anglicane ne sauroient être rejettez sous prétexte, qu'ils mènent à de semblables Inconvéniens. S'ils me demandent pourquoi dans d'autres Païs Protestans, on a rejetté ces mêmes Rites, je leur donnerai une Réponse, que j'ai déjà insinuée dans un Article précédent.

Le Zèle & la Violence, dont on a attaqué l'Eglise Romaine dans tous les Païs qui sont à l'heure qu'il est Protestans, ont été presque entièrement proportionnez au Tempéramment des différens Réformateurs; & il est certain, que plusieurs d'entre eux, quoi que d'ailleurs Gens de Mérite, & pleins d'Erudition, ont été trop entraînez par leurs Passions, & qu'un grand nombre de leurs Démarches avoient moins le Caractere du Saint Esprit, que d'une Ame inquiète & vindicative.

Dans ce tems-là, on a abusé généralement de la méthode usitée de redresser une tige courbée; on s'y est pris avec trop d'Emportement; & l'on a fait

fait avec une espece de Fureur ce qui demandoit le Ménagement le plus sage, & le plus délicat. Le Zèle des premiers Protestans a été assez aveugle, pour les priver, non seulement de la Charité, mais encore du Bon-Sens. Pour le prouver, je ne parcourerai pas un grand nombre de Faits: je ne m'attacheraï qu'à une seule Particularité, qui prouve à mon avis suffisamment le Zèle déréglé des Réformateurs.

Jesus Christ est mort suspendu à une Croix. Les Juifs & les Infidelles des premiers Ages en ont voulu faire Honte à ses Disciples, qui, de leur côté, s'en glorifioient; & jamais Chrétien n'a rougi de la Mort ignominieuse de son Sauveur & de son Maître. Peu à peu la Croix devint la Baniere du Christianisme; mais, par malheur, des Prêtres fourbes furent tirer bien tôt un mauvais Usage de la Vénération, qu'on avoit pour la Croix, comme d'un Monument des Soufrances de Notre Seigneur, qui sont la Baze de nos Espérances, & la Source de toutes nos Consolations. Ils s'en servirent pour guérir les Maladies, pour exorciser, & pour

pour faire toutes sortes de Miracles. A l'abri de cette Imposture, tout fut couvert du Signe de la Croix : il falloit que les Meubles & les Habits fussent ornez de cette Figure par la main du Peintre, du Sculpteur, ou du Brodeur. Plusieurs Ecclesiastiques prétendirent avoir des Morceaux de la Croix véritable, sur laquelle Notre Seigneur a souffert ; & ils en vendirent assez, pour en construire six Vaisseaux de Guerre du premier rang. Le Clergé adoroit la Croix, par tout où il la trouvoit ; il obligeoit le Peuple d'en faire autant ; & il en fit à la fin le grand Ressort de la Superstition, & de l'Idolatrie.

C'étoit abuser, d'une maniere impertinente & criminelle, d'une chose innocente par elle meme. Mais, cette Conduite, est-elle une juste Cause de l'Horreur que les Réformateurs ont inspiré à leurs Disciples contre le Signe de la Croix ? C'est dans cette Extrémité opposée, qu'ont donné tous les Protestans de la Suisse, & des Provinces-Unies, où le Signe de la Croix ne se trouve dans aucune Famille qui fait profession de la Religion Dominante, Si,

Si, dans ces Pais-là, vous voiez la Figure de la Croix dans quelque Maison vous pouvez vous persuader, que les Gens qui l'habitent sont Catholiques Romains, sans courir grand risque de vous tromper. Il y a certainement de la Folie là dedans; & il y en avoit infiniment d'avantage dans le Zèle des Réformateurs, qui les portoit à rompre & à détruire tous les Crucifixs, & tout ce qui ressembloit seulement à l'Instrument de la Mort de Notre Sauveur. Ne seroit-ce pas une bizarre maniere de rendre Hommage à la Mémoire d'un Prince vertueux, que de mettre en pieces sa Statue, son Portrait, & tout ce qui est capable de nous faire réfléchir sur les Bienfaits, dont il auroit comblé le Genre-Humain?

On me dira peut être, que l'Aversion de plusieurs Protestans contre la Croix procede de l'Horreur qu'ils ont pour l'Usage criminel qu'en ont fait les Papistes. Je répons, qu'ils devroient songer que cette Idolatrie a été une des plus fortes Raisons, qui les ont obligés de se séparer de cette Communion superstitieuse; & que, depuis

E

ce

ce tems-là, les Erreurs de l'Eglise Romaine les doivent aussi peu intéresser que celles des Juifs & des Païens. On ne prétend pas que ces Protestans fassent de la Croix un Objet de leur Culte; on ne veut pas même qu'ils fassent le Signe de la Croix: on veut seulement qu'ils n'aient pas cette Figure en Exécration. Je ne trouve rien à redire à des Gens, qui haïssent l'Oignon, sans pouvoir en alléguer la moindre cause; mais, je prendrois pour un Fou achevé celui qui le détesteroit uniquement parce que les Egyptiens de l'Antiquité l'honoroient d'un Culte Religieux. Un Homme d'une Famille un peu distinguée, qui a des Armes qui prouvent la Noblesse de ses Ancêtres, ne manque pas de les faire briller sur son Carosse: toute sa Vaiselle en est ornée; & il ne voudroit pas voir sur sa Table une Cuillier d'Argent qui fût privée de ce Monument de la Vertu de ses Peres. Faut-il que ce même Homme, par une Bisarrerie honteuse, haïsse l'Image d'un Christ crucifié, qu'il en éloigne les yeux, & qu'il tremble à la vue de ce qui est
une

une Emblème de sa Rédemption?

Il seroit utile de faire la même Réflexion sur une grande partie de la Liturgie, & des Communes Prieres. Il faudroit considérer, que dans toutes les Factions, de quelque nature qu'elles puissent être, chacune d'elles, de peur d'approcher trop des Opinions de ses Ennemis, se précipite dans l'Extrémité contraire, en consultant plutôt ses Passions, que son Bon-Sens. Les Papistes ont des Cérémonies sans nombre, dont une grande partie est réellement criminelle & scandaleuse; ce qui a porté le Zèle inconsidéré de la plupart des Protestans à leur mettre dans l'Esprit, que pour faire une Réformation entière & complete, il ne falloit retenir aucun partie de tout le Culte extérieur de leurs Adversaires, quoi qu'il n'y eut rien de dangereux & de nuisible.

On a vu quelque chose de semblable dans l'Etablissement du Christianisme même, & plusieurs Savans distingués sont d'opinion, que les premiers Chrétiens ont transporté le Sabbat du Samedi au Dimanche, plutôt par Antipa-

thié pour les Juifs, & par le Desir de s'éloigner d'eux, autant qu'il seroit possible, que par les Motifs auxquels on attribue d'ordinaire un Changement si hardi.

J'ose prier encore nos Presbitériens de considérer, qu'ils sont plus rigides Ennemis du Papisme, que les Calvinistes, qui sont hors du Roïaume. Les Protestans Hollandois, quoi qu'ils aient fait main basse sur le Missel & sur la Liturgie de l'Eglise Romaine, n'ont pas la moindre Aversion pour certains Formulaires: ils en ont, qui sont appropriés aux Cérémonies du Batême, & du Mariage; & les Ministres de l'Eglise Nationale ne se servent pas seulement avant leurs Sermons de Prières composées par ordre du Gouvernement, mais ils sont encore obligés de finir toujours par l'Oraison Dominicale celles qu'ils font par méditation.

Ils me permettront encore de leur mettre devant les yeux, que tous les Protestans de delà la Mer admettent l'Usage des Parains, & des Maraines: témoin le Roi Guillaume, qui eut pour Parains les Etats Généraux, & d'au-

d'autres Colleges Souverains de cette République *. Ces mêmes Presbité-
 riens se servent encore de la Musique *autres Pa-*
 instrumentale, dans le Service Divin. *rains fu-*
 Il y a des Orgues, dans presque tou- *rent les*
 tes les Eglises Réformées des sept Pro- *Etats de*
 vinces, excepté dans les Villages, qui *Hollande,*
 ne sont pas assez riches pour en avoir, *ceux de*
 & pour paier un Organiste; & celle *Zélande,*
 de l'Eglise Neuve à Amsterdam passe, *& les Ma-*
 au jugement des Connoisseurs, pour la *gistrats de*
 plus parfaite qu'il y ait dans l'Uni- *Delft, de*
 vers. *Haerlem,*
& d'Amsterdam.

Je serois charmé que nos Presbité-
 riens voulussent bien considérer avec
 attention ce que je viens de dire en
 aussi peu de mots qu'il m'a été possi-
 ble, & qu'ils eussent l'équité de s'en
 servir pour résoudre eux mêmes les
 Difficultez, qui les empêchent de se
 conformer aux Rites de l'Eglise An-
 glicane.

Pour convaincre encore d'avantage
 un Presbitérien de la Futilité de ses
 Scrupules, je voudrois bien lui deman-
 der, pourquoi l'on voit dans leurs
 Conventicules des Habits aussi magni-
 fiques, & aussi asservis à la Mode,
 que

que dans aucune de nos Eglises ? S'il allegue en sa faveur la Coutume générale de ses Concitoïens, je lui demande encore, à quoi sert donc la Singularité affectée, qu'on remarque dans l'Habille-ment de leur Clergé ? Si les Laïques d'un Peuple, malgré la Différence de leurs Sentimens sur des Matieres de Religion, portent des Habits taillés de la même maniere, par quelle raison faut-il que le Clergé Non-Conformiste ait une Mode à part, & qu'il ne suive pas celle des Ecclésiastiques de la Religion Dominante ?

Peut-être me dira-t-il, qu'il desapprouve toute Différence entre l'Habille-ment du Clergé & des Laïques ; mais, d'où vient donc, que les Ministres Presbitériens ne portent que du noir, sans jamais paroître dans un Habit d'Ecarlate ? Il m'alléguera sans doute la Bienféance, & il sera forcé de se mettre à l'abri de la Coutume du Pais, à laquelle pourtant il refuse de se soumettre à d'autres égards.

Qu'il me dise encore, pourquoi dans le tems qu'il affecte une si grande Vénération pour la Simplicité de l'E-
glise

glise Primitive, il se donne les airs de tourner en ridicule les Quakers, qui représentent infiniment mieux la Modestie des Tems Apostoliques, qu'aucune autre Secte Chrétienne? Je ne leur en fais pas un Mérite; & je crains bien, qu'ils ne confondent l'Affectation avec la Piété. Ils sont une Figure considérable parmi les Non-Conformistes; & je me sers de cette Occasion, pour leur dire un mot en particulier sur leur Aversion pour les Cérémonies.

Je leur conseillerois de n'avoir pas meilleure Opinion d'eux mêmes, que des autres Gens, avant que d'avoir bien examiné, s'ils le méritent; & de considérer, que d'être plus pur dans le Culte n'est gueres important, quand la même Pureté supérieure n'est pas dans le Cœur. Ils devroient songer encore, que cette Simplicité & cette Humilité apparente, qui les distingue des autres Sectes, ne sont pas de fort difficile Pratique, quand on en a acquis l'Habitude par l'Education. Ils auroient tort de s'en croire plus Gens-de-Bien, pendant que dans leur Ménage ils dé-

pensent autant qu'aucun Membre de l'Eglise Anglicane, qui est dans la même situation par rapport à la Fortune. Plusieurs de ces Messieurs mangent & boivent aussi délicatement, que quique ce soit. Ils sont curieux dans leurs Meubles, magnifiques dans leurs Bâtimens, & splendides dans leurs Festins, jusqu'à l'Extravagance.

Je veux leur accorder même, qu'un Quaker est d'ordinaire plus rigide Observateur de sa Parole qu'un autre, & qu'il veille avec plus d'attention sur ses Actions extérieures; mais, je n'en conclus pas que dans le fonds il soit meilleur Chrétien, qu'un Homme moins circonspect. Il attache plus d'Honneur à la Sincérité, & à la Modestie extérieure, qu'un autre; & par conséquent, il fait un Sacrifice à sa Vanité, & non pas à la Vertu. Parmi les Gens les plus relâchés même, il y a certains Articles, à l'égard desquels on ne sauroit manquer de Parole, sans se rendre infame. Plus un Homme a d'Orgueil, & plus il est exact dans ces sortes de Devoirs; & si la Mode attachoit de la Gloire à n'être pas frileux,

feux, un Homme extrêmement vain s'empêcheroit d'approcher du feu aussi long-tems, qu'il lui seroit possible, pendant qu'il se croiroit observé.

L'espece d'Egalité de Rang, qu'il y a entre eux, ne doit pas être mise sur le compte de leur Humilité. Elle ne fauroit être désagréable aux plus riches de cette Secte, à moins qu'ils ne démentent leurs propres Principes. Un Homme, qui refuse de paier le moindre Respect aux Magistrats, n'en peut pas exiger naturellement de son Cocher, ou de son Laquais. Je demanderois volontiers à un Homme sensé & integre, comme il y en a beaucoup parmi eux, comment ils peut prétendre avoir renoncé à la Pompe, & à la Vanité du Monde, en se fondant uniquement sur la Simplicité de son Habit, & sur un Chapeau qui reste sur sa tête dans le tems qu'il salue les Honnêtes-Gens? Ces deux Singularitez, ajoutées à la Coutume de tutoyer tout le Monde, ne sont-elles pas évidemment les seules Marques qui distinguent un bon nombre de Quakers de leurs Compatriotes? Quelle Manie de s'imaginer

E 5 que

que le Péché qu'il y a dans l'Attachement excessif qu'on a pour tous les Plaisirs réels de la Vie puisse être effacé par le chétif Sacrifice d'une aune d'Etoffe, & d'une douzaine de Boutons, qu'ils épargnent dans la façon de chaque Habit, dans le tems que leurs Femmes & leurs Filles mettent dans les leurs trois fois plus d'Etoffe qu'il n'y en falloit il y a une vingtaine d'années?

Voilà les Réflexions, que j'ai trouvé à propos de fournir aux Non-Conformistes à l'égard de nos Cérémonies. Je parlerai sur cet Article avec la même Candeur à ceux de l'Eglise Nationale.

Il faut avouër, que toutes les Cérémonies qui sont en Usage parmi les Chrétiens, les plus décentes même, & les moins sujettes à la Censure, sont d'Invention Humaine; & qu'il n'y en a pas une seule, que fondé sur des Raisons solides on puisse appeller Evangelique.

Comme notre Eglise est fort éloignée de s'arroger l'Infaillibilité, elle ne devrait pas être, ce me semble, si décisive sur ses Rites, ni en défendre la

la moindre partie avec une Fermeté si outrée. En m'adressant aux Non-
Conformistes, j'ai été aussi favorable à la Cause de l'Eglise Nationale, qu'il m'a été possible; mais, je ne saurois nier pourtant, que nous n'aïons plusieurs Cérémonies, dont nous pourrions fort bien nous passer. Ma Sincérité m'oblige même à avouer ingénument, que nous en avons retenu quelques-unes, que le Clergé Romain a emprunté du Paganisme. La maniere, dont le Cardinal Baronius excuse cette Conduite de son Eglise ne me satisfait gueres. Il convient que la Fête de la Chandeleur est d'une Origine entièrement Païenne, & voici ce qu'il ajoute à cet Aveu. *La même chose est arrivée à plusieurs autres égards: un bon nombre de Superstitions Païennes ont été introduites dans l'Eglise d'une maniere louable, puisqu'elles sont épurées & sanctifiées par l'Usage qu'en font les Chrétiens.*

Certains Protestans ont grand tort, à mon Avis, de se servir de semblables Palliatifs, pour justifier la Conservation de ces sortes de Rites dans notre Culte. *Adopter les Usages du Paganis-*

ganisme, c'est employer les Dépouilles de l'Egypte, pour orner le Tabernacle; c'est suivre l'Exemple de Salomon, qui emprunta d'un Roi Idolâtre les Matériaux, & les Architectes, dont il avoit besoin, pour bâtir le Temple du vrai Dieu; c'est imiter David, qui ne se fit pas un Scrupule de placer sur sa propre Tête la Couronne qu'il avoit arrachée de celle de l'Idole Melchom.

Je foudraierois fort, que nous ne prissions par ces sortes de Fleurs de Rhétorique pour de bonnes Preuves. Je croi même, que si nous voulions bien renoncer à la Coutume de nous tourner vers l'Orient en faisant notre Confession de Foi, & de baisser la Tête en passant par devant l'Autel, nous ne ferions pas une Perte fort considérable.

Des Gens sensés d'entre nous m'avoueront bien encore, que de faire la Révérence au Nom de Jesus, & non à celui de Christ, a son origine dans une Explication très puérile du Texte, qui a donné lieu à cette Coutume. Aussi, ceux qui prennent à la Lettre ce Passage s'appercevroient facilement, s'ils

s'ils le vouloient, qu'il n'y a gueres que les Femmes qui s'acquittent de ce prétendu Devoir. Je ne ferois pas d'avis non plus de plaider fort & ferme en faveur des Prix réglez, qu'un Prêtre peut exiger, outre son Revenu ordinaire, pour les Batêmes, les Mariages, & les Enterremens. Il est assez naturel, que ceux, qui n'y sont pas accoutumez, trouvent là dedans un Air de Papisme, & que de fort Honnêtes-Gens croient y découvrir quelques restes de la Fourberie du Clergé Romain.

Nous ne ferions pas mal encore de considérer, qu'à l'égard de certaines choses, qui ne sont pas superstitieuses en elles-mêmes, on peut se rendre coupable de Superstition, en les estimant trop, & en leur rendant une Vénération Sacrée, qui va au delà de leur juste valeur. Si un Homme m'avoüoit, que rien n'anime plus sa Dévotion, qu'une bonne Musique, je conniverois à sa Foiblesse, & je lui conseillerois de préférer le Service de la Cathédrale à tout autre; mais, je trouverois fort mauvais, qu'il s'emportât contre son Prochain, parce qu'il est choqué de
de

de la vue d'un Chantre , qu'il connoit pour un Libertin , qui , loüant sa Voix au plus offrant , entonne tantôt des Hymnes & tantôt des Chançons obscenes , & qui sert tour à tour l'Eglise de Dieu & la Comédie.

Je trouve quelque chose de fort décent dans cette Robbe de Toile blanche , dont un Prêtre est revêtu pendant le Service Divin : il me paroît naturel de la considérer comme une Emblème capable de rappeler à l'Esprit de celui qui la porte la Pureté qui doit régner dans son Ame. Sous cette idée , cet Habillemeut peut édifier le Peuple , & il me paroît que la vue d'un Surplis doit faire cet effet sur tous les Gens-de-Bien.

En récompense , je ne voudrois pas qu'on jugeât peu charitablement d'un Homme , qui , voiant les Ornemens d'un Doien & de son Chapitre , & toute cette variété de Bonnets & d'Habits qui distinguent les Ecclesiastiques , dans certaines Solennitez , n'y trouveroit pas une plus grande Sainteté , que dans les larges Culottes des Suisses de la Garde , dans les Robbes des Juges , & dans

dans l'Hermine des Pairs du Royaume. Quant à moi, je lui pardonnerois sans peine de considérer tout cet Attirail de notre Clergé, sur le même pied que les Marques de Distinction, indifférentes en elles-mêmes, qu'une vieille Coutume attache à certaines Dignitez.

Un autre Avis, que je voudrois donner à ceux de l'Eglise Anglicane, c'est d'apprendre à distinguer entre la Coutume & le Bon-Sens, d'examiner à fond la Force de l'Education, & de se souvenir du Proverbe, qui dit qu'un *Vase neuf conserve long-tems l'Odeur dont il a été d'abord imbu.* Ce n'est pas d'hier que les Gens, qu'ils attaquent avec tant d'acharnement, ont adopté des Opinions différentes des nôtres. De la même maniere que notre Animosité contre eux est le Fruit des Disputes où nos Ancêtres ont été engagés contre eux, les Non-Conformistes ont appris dès le Berceau à regarder avec Horreur plusieurs de nos Rites qui sont réellement indifférens. Ils sont parvenus à les mépriser, par les mêmes routes par lesquelles nous sommes parvenus à les estimer trop; & si nous trouvons
de

de la Difficulté à vaincre les Préjugés de l'Enfance, nous avons tort de l'exiger des autres comme une Tâche aisée.

Je n'ajouterai à ce que je viens de dire, qu'un seul Avis, que je crois très utile à ceux de l'Eglise Anglicane. Si nous sommes sûrs que les Non-Conformistes sont dans l'Erreur, faisons voir que nous sommes plus sages & plus raisonnables qu'eux. Si c'est par Obstination, qu'ils continuent à séparer leur Culte du nôtre, faisons tous nos Efforts pour ne pas donner dans le même Vice, & cessons de les aigrir davantage par des Disputes continues. Nous convenons que l'Erreur est une suite de la Foiblesse humaine, & nous savons, que la Foiblesse est digne de Tolérance. Traitons les donc avec Douceur, & avec Humanité. Evitons du moins trois Choses, qui sont très indignes d'un Chrétien, & dont nous pouvons nous corriger sans qu'il nous en doive coûter de grands Efforts. Ne leur donnons jamais des Sobriquets, ni de Noms odieux: ne leur attribuons point des Sentimens qu'ils des-

desavouent ; & ne mettons pas sur le compte de qui que ce soit d'entre eux des Actions , dont il n'est pas coupable personnellement.

Plus on considère avec attention la différence réelle , qu'il y a entre un Presbiterien , & un Anglican , plus il paroît facile de guérir le Mal , pourvu que ceux qui entreprendroient cette Cure voulussent bien laisser là leur Corrosifs , & ne pas faire tout leur possible pour tenir la Blessure ouverte. Qu'on me permette d'éclaircir cette Vérité par un Exemple.

Un Anglican reçoit la sainte Cène à genoux : un Presbiterien assis. Supposons qu'un Motif de Curiosité les portât à aller voir la maniere dont on administre la Communion parmi leurs Adversaires. Je suis bien persuadé , qu'ils en feroient très choqués l'un & l'autre. *Voiez ces Malheureux !* diroit l'Anglican. *Non seulement ils sont dans une Posture indolente, & peu respectueuse ; mais , je vois clairement , qu'ils se font un Devoir religieux d'affronter la Majesté Divine , & de profaner tout ce qu'il y a de plus saint.* Sans cela , comment

F

se

se résoudroient-ils à prendre la sainte Cène, & à communier avec le Seigneur, d'un Air si indécent, & si scandaleusement familier. Voilà le Stile d'un Homme accoutumé aux Rites de notre Eglise.

Pour le Presbitérien, dès qu'il verra tous les Communians à genoux, il crierà à l'Idolatrie. Ces Gens, dira-t-il, croient la Transsubstantiation; car, il est certain, qu'il n'adoreroient pas une simple Créature. C'est un Papisme complet; & je suis sûr qu'ils adressent au Pain le même Culte, que les Catholiques-Romains adressent à l'Hostie.

Voilà les Jugemens précipitez de l'un & de l'autre, & l'on comprend sans peine, que tant qu'ils y perseverent, leur Reconciliation est absolument impossible. Mais, jusqu'à quel point ne verroient-ils pas changer l'Etat de la Question, si chacun d'eux vouloit bien écouter d'une maniere attentive & tranquille la Justification de son Adversaire.

L'Evangile, dira le Presbitérien, est l'unique Regle que nous suivons dans notre Culte, & je n'y trouve nulle part, qu'à

qu'à l'Institution de la sainte Cène, Jésus Christ, ou ses Disciples, se tinssent dans une Posture différente de celle où l'on se mettoit à table dans ce tems-là. Pour imiter cette première Communion aussi exactement qu'il m'est possible, je communie assis, parce que cette Posture est aussi usitée à table dans ma Patrie, que l'étoit autrefois chez certains Peuples, celle d'être à demi couché sur de petits Lits. Voilà les Raisons du Presbytérien. Peut-on les trouver mal-fondées, sans une grande Partialité? Voïons celles de l'Anglican.

J'ai autant d'Horreur que vous, dira-t-il au Presbytérien, contre l'Opinion de la Présence réelle : mais, quand je songe, que la Participation à la Cène du Seigneur est la plus sainte & la plus respectable de toutes les Cérémonies Chrétiennes, je me sens d'abord rempli de la pensée de ma propre Indignité, & de la Sainteté de Dieu ; & ces Réflexions m'engagent à recevoir la Communion dans la Posture, qui exprime le mieux les Sentimens d'un Cœur qui s'humilie devant la Majesté Divine.

Il faut avouer, qu'un Homme au-

F 2

roit



roit des Idées bien bisarres de Dieu ; en s'imaginant que , quoi qu'ils parlent sincèrement l'un & l'autre , & qu'ils communient avec une Piété égale , la Divinité pourroit être irritée contre eux , à cause de l'Attitude qu'ils affectent en recevant le Sacrement de l'Eucharistie.

Pour calmer toutes les Animosités qui ont leur source dans des Disputes de Religion , & dans certains Préjugés , que les Docteurs de chaque Parti tâchent de fortifier dans l'Esprit de leurs Auditeurs , on peut se servir de deux Moïens très efficaces. Le premier , c'est d'écouter avec patience ce que nos Adversaires ont à alléguer en leur faveur : le second , d'examiner nos Opinions , & notre Conduite , avec la même sévérité , dont nous épiluchons celles de nos Antagonistes.

Par là , on rectifieroit ses Idées , on apprendroit à se pardonner les uns aux autres les Effets ordinaires de l'Education & de l'Habitude , & à se guérir d'une Tendresse outrée pour ses propres Opinions. Cette Méthode enseigneroit aux Non-Conformistes à distin-

guer

guer entre les choses indifférentes, & celles qui sont directement opposées à l'Evangile, & à comprendre, que certains Rites d'Invention humaine peuvent avoir leur Utilité Politique, & être avantageux à la Société, sans détruire l'Esprit de la Religion.

Imbu de cette Maxime, un Presbiterien, qui ne se fait pas un scrupule de régaler ses Amis aux Anniversaires des Princes qui lui paroissent avoir été utiles à sa Patrie, & qui célèbre avec plaisir le Jour de Naissance de la Reine Elisabeth, & du Roi Guillaume, ne se facheroit plus contre son Voisin, de ce qu'il se fait un Devoir de regarder comme un Jour de Fête l'Anniversaire de la Naissance de notre Sauveur.

Un Quaker ne se feroit plus un Honneur d'ouvrir sa Boutique avec ostentation, dans le tems que la plupart de ses Concitoïens tiennent les leurs exactement fermées : & il s'accoutumeroit à distinguer l'Esprit de Dieu, d'avec l'Esprit de Contradiction.

Un Anglican rigide apprendroit ,
F 3 en

en comparant la doze de sa Vertu intérieure , avec le Zèle étendu qui l'anime contre le Péché de ceux qu'il appelle Schismatiques , à pénétrer jusqu'à la véritable Cause de son Animosité : il renonceroit à l'Esprit de Persécution ; & il ne confondroit plus l'Amour-propre avec la Charité , le Zèle de Parti avec le Zèle Religieux.

Je finirai ce Chapitre , en représentant , & aux Anglicans , & aux Presbitériens , que de se former des Scrupules , là où il n'y en a point , & de marquer une Tendresse inquiète pour des choses qui sont indifférentes en elles-mêmes , c'est se rendre coupable de Bigotterie , & de Superstition ; qu'on est Hipocrite , quand on a dans le Cœur un Motif différent de celui qui sert de Prétexte à nos Actions ; & que , pour être parfaitement équitable , il est bon de se mettre dans l'Esprit , que ces Vices ne constituent pas davantage le Caractere d'une des Sectes , que celui de l'autre.

CHA-

CHAPITRE IV.

DES MISTERES.

J'AI dit au commencement de mon premier Chapitre, que pour être Chrétien par rapport à la Foi, il faut croire les Véritez Mistérieuses de l'Evangile, aussi bien que les Véritez Historiques. Si, en abusant de cette Proposition générale, on vouloit obliger chaque Personne d'expliquer de la même maniere tous les Passages de l'Ecriture Sainte, il n'y auroit point de Secte, qui ne refusât le Nom de Chrétien à tous ceux qui feroient difficulté de souscrire à chaque Article de sa Confession de Foi; & elles feroient toutes également fondées en droit de se traiter les unes les autres sur le même pied. Si nous autres Protestans excluons de l'Eglise Chrétienne ceux, qui different avec nous sur l'Explication d'un Mistere, les Catholiques-Romains doivent croire de nécessité qu'ils sont autorisés à plus forte raison à nous exclure de la Société des Chrétiens;

tiens; nous, qui nions tout net ce qui passe parmi eux pour un Mystère adorable.

C'est pour cette Raison, que j'ai avancé dans le même Chapitre, qu'il faut appeller Chrétiens tous ceux qui font profession d'admettre la Divinité du Vieux & du Nouveau Testament, quelques Sens qu'ils puissent donner aux Paroles contenues dans ces Livres Sacrez.

Un Point très essentiel, sur lequel les Protestans & les Catholiques sont parfaitement d'accord, c'est que les Mysteres sont au dessus de la Raison; & il y a même des Théologiens (1), qui soutiennent que les Mysteres, qui ne sont pas admis par les Sociniens, sont directement contraires aux Principes du Raisonnement. Il est bien difficile pourtant de comprendre qu'une Proposition contradictoire puisse être l'Objet de notre Croïance. Pour être en état de décider là dessus, il sera utile d'examiner attentivement la Différence qu'il y a entre la Connoissance, & la Foi.

Nous connoissons tous les Objets, dont

(1) Nicole, de la
Perpétui-
té de la
Foi,
pag. 118,
119, d'E.
dit de
1666.

dont les Images passent par nos Sens jusqu'à notre Entendement, aussi bien que tout ce que notre Raison se démontre à elle-même, par un Examen attentif & exact.

C'est ainsi que, quand je vois devant moi un Homme qui me parle, je sai que cet Homme est précisément dans la place où ma vue le découvre; & c'est de la même maniere, que si je sai faire usage de ma Raison, je puis connoître, par ma propre Existence celle d'une Cause première, & me démontrer à moi-même, qu'il y a un Dieu.

Voilà ce qui s'appelle Connoissance; mais, lorsque nous jugeons qu'une chose est fausse ou véritable, non par un Principe de Raisonnement qui est au dedans de nous, mais par une Autorité qui de dehors fait impression sur notre Esprit, nous appellons ce Jugement Foi ou Croïance. Cette Foi peut avoir un grand nombre de Degrés, & nous croïons avec plus ou moins de force, à proportion de l'Opinion grande ou petite, que nous avons de l'Autorité qui est la Cause de notre Foi.

F 5

L'ex-

L'Expérience nous apprend que la Foi reçoit des Influences très efficaces de nos Craintes , de nos Souhairs , & de nos Penchans ; & qu'elle varie selon les différens degrés de Capacité de ceux qui croient. Les Ignorans peuvent avoir une haute Idée d'une Autorité, qui paroît méprisable à un Homme d'un grand Sens ; & il n'est pas impossible que des Gens éclairés ne trouvent des Raisons de croire, qui échappent à la Pénétration de ceux qui ne savent pas réfléchir. On remarque très souvent que , lorsque certaines gens sont portez à croire , par de minces Probabilités , & par de simples Conjectures , c'est la Situation où ils se trouvent , qui prête toute la Force à l'Autorité sur laquelle ils fondent leur Foi.

Ce que je viens de dire pourroit bien passer pour un peu trop Philosophique auprès de ceux , qui ne sont pas accoutumés à des Idées abstraites ; mais tous ceux , qui sont capables de remarquer du moins ce qui se passe dans leur propre Esprit , peuvent comprendre sans peine la différence qu'il

y

y a entre *connoître* & *croire*. Il peuvent s'appercevoir facilement, que dans la première de ces Situations de l'Esprit, il y a une Certitude supérieure à la plus forte Persuasion qui puisse accompagner la seconde ; par ce que, pour connoître, nous ne nous en fions qu'à nous mêmes, & que pour croire, il faut que nous nous en rapportions au Témoignage d'autrui.

Il est très vrai, que quelquefois nos Sens peuvent nous faire Illusion, & que notre Raisonnement nous peut engager dans l'Erreur. C'est-là, j'en conviens, une Réflexion des plus mortifiantes. Cependant, il est toujours incontestable, que notre plus forte Conviction ne sauroit avoir sa Source que dans les Sens, & dans la Raison. Si nous commençons une fois à révoquer en doute ce dont nous sommes assurés par cette Voie, il nous est impossible d'être certains de quoi que ce soit, sans en excepter la Révélation. Le moïen de nous y soumettre, si nous nous défions de nos Sens par lesquels nous la recevons, & de la Raison qui seule nous peut convaincre de la

la Divinité des Livres Sacrez.

Dans l'Idée que nous sommes capables de nous former de l'Etre suprême, les premiers Attributs, qui nous frappent, sont une Puissance & une Sagesse, dont le degré de Perfection est infiniment au delà de tout ce que nous en saurions concevoir. Si nous continuons à vouloir contempler la Nature de la Cause première, nous découvrirons bientôt que son Unité est aussi nécessaire que son Existence. Mais, dès que nous admettons la Religion révélée, & sur tout le Nouveau Testament, nous y trouvons certaines choses, qui, si elles ne choquent pas la Raison naturelle, la passent du moins. Telle est la Divinité de Jésus Christ & celle du Saint Esprit. Certaines Gens peuvent chicaner & donner la torture aux Expressions de l'Evangile, pour en accommoder le Sens à leur Système. Pour moi, je crois qu'il est évident, que quiconque a lu le Nouveau Testament, & soutient qu'il n'y a point de Passages qui contiennent clairement ces deux Propositions, doit être fort aveugle, ou excessivement obstiné.

Voi-

Voici un terrible Embarras pour l'Esprit humain. Faut-il rejeter une partie de l'Evangile, ou bien faut-il donner un Démenti aux Idées les plus claires que nous avons de l'Unité de Dieu, aussi bien qu'à d'autres Passages les plus formels du même Evangile & du Vieux Testament? Pour éviter l'un & l'autre de ces Inconvéniens également odieux, il est de la Prudence de traiter cet Article avec toute la Défiance possible de nos Lumieres, & de fixer notre Attention uniquement sur la Véracité essentielle à la Nature Divine & sur son impénétrable Sageffe.

Dès que nous nous mettrons fortement dans l'Esprit, qu'il est impossible à Dieu de nous tromper, ou de se contredire, nous considérerons ce Dogme comme une Vérité Mistérieuse, qu'il n'a pas plu à la Divinité de nous révéler d'une maniere plus intelligible.

Plus nous ferons d'Efforts pour applanir cette Difficulté, plus nous la trouverons embarrassante; & ce Mistere effraiera infiniment moins notre Raison, proposé dans les Termes simples, qui l'expriment dans nos Livres Sa-

etcz,

crez , qu'accompagné de cette foule de prétendus Eclaircissemens dont l'acablent les Commentateurs de Thomas d'Aquin. Qu'on se dispute & qu'on se querelle sur ce Point jusqu'au Jour du Jugement, tout ce qu'on y gagnera, c'est de se donner à soi-même un Ridicule inévitable. Il n'est pas possible que tous les Hommes soient de même Sentiment sur une Chose inexplicable par sa propre Nature : & il est surprenant , que des Gens s'enfent & bons Logiciens , qui ont écrit sur ce Point pendant tant de Siècles , aient pu se mettre dans l'Esprit , qu'on pouvoit faire une Matière de Controverse d'un Sujet dont aucun Langage du Monde ne sauroit donner la moindre Idée. Si Dieu a trouvé bon d'éclairer assez la Raïson d'un Homme , pour lui faire mieux comprendre ce Mystère qu'aucun autre , qu'il en rende grâces à la Bonté Divine avec Humilité ; mais , qu'il ne domine pas d'une manière hautaine sur la Conscience de son Prochain , qui ne prétend pas avoir reçu d'en haut la même Grâce.

On a beau vouloir interpréter l'Ecriture

criture Sainte pour nous, & nous imposer impérieusement des Confessions de Foi. Tout Homme sensé est persuadé intérieurement, qu'il ne dépend pas de son choix, de croire, ou de ne pas croire. Notre Eglise ne prétend point à l'Infaillibilité; &, par conséquent, pour ne pas tomber en Contradiction avec elle même, elle doit accorder à chacun de ses Membres la Liberté de rappeler de nouveau à l'Examen ce qui a été examiné par ses Ancêtres, en vertu de ce même Droit. Rien n'est plus déraisonnable que de décider en Matière de Foi. Ce qui paroît difficile & obscur à mon Entendement ne deviendra pas facile & clair, à force de vous entendre répéter que vous le comprenez à merveille. Je ne refuse pas votre secours, pour débrouiller mes Idées; mais, lors que je vous aurai écouté avec toute la Docilité possible, il faut pourtant que je juge de vos Eclaircissemens en dernier ressort, pour me persuader à moi-même, qu'ils sont suffisans, ou qu'ils ne le sont pas.

Il y a des Passages innombrables, dit le

(2) Dans son Traité de la Liberté de Prophétiser, imprimé dans le Recueil de ses Discours Moraux & Politiques. le pieux & savant Evêque Taylor (2) ; en parlant de l'Ecriture Sainte, qui contiennent sans doute de très grands Mysteres ; mais, ils sont tellement cachés dans d'épais Nuages, tellement obscurcis par des Ombres, si couverts d'Expressions impénétrables, si enveloppez dans les Allégories & dans les Ornaments de la Rhétorique, si profonds par rapport à la Matière, & si embarrassans à l'égard de la Manière de les énoncer, qu'ils semblent nous être donnez, pour essayer notre Pénétration, & pour nous fournir occasions d'exercer la Charité & la Tolérance, plutôt que pour être les Objets de notre Foi, & pour remplir nos Confessions.

Le Dogme de la Trinité n'étoit pas encore établi avant le fameux Concile de Nicée, qui fut occasionné, comme chacun sait, par les Disputes d'Alexandre, & d'Arius, l'un Evêque, l'autre Prêtre, d'Alexandrie. Les Peres des trois premiers Siecles avoient des Idées fort imparfaites de ce Mystere, & leurs Opinions là dessus varioient extrêmement, autant qu'on en peut juger par les Expressions embrouillées & intelligibles pour la plupart dont ils se servoient,

voient, pour en dire leurs Sentimens. Constantin le Grand lui-même, quelque bien instruit qu'il fût dans la Religion Chrétienne qu'il avoit embrassée, ne comprenoit qu'à peine l'Etat de la Question, avant ce célèbre Concile; comme il paroît par la longue Lettre qu'il écrivit aux différens Partis, & dans laquelle il les blâme également l'un & l'autre.

Quoi que chacun de ces Partis prodiguât à ses Adversaires le Titre odieux d'Hérétiques, & fit tous ses Efforts, pour faire voir que l'Opinion de ses Antagonistes tendoit à la Destruction du Christianisme, l'Empereur ne donna point dans ces Appréhensions chimériques. Selon ce Prince, la Dispute avoit commencé de la manière suivante (3). Alexandre, aiant de- (3) *Ente- sebe, dans la Vie de Constantin, Chap. LXIV.* demandé à chacun des Prêtres de son Diocèse, ce qu'il pensoit sur un certain Passage, ou plutôt sur une certaine Question frivole, Arius répondit in- *Socrates, Libr. I, Capit. VII.* considérément, & découvrit des Sentimens, qu'il n'auroit pas dû avoir, ou que du moins il auroit bien fait de ne pas rendre publics; ce qui fut cause

G

de



de son Excommunication , & de la Division du Peuple.

Là dessus, l'Empereur exhorte ceux, qu'il honore de sa Lettre, à se pardonner mutuellement, & à profiter du Sentiment où il étoit, qu'il auroit mieux valu ne pas embarrasser l'Esprit des Ecclesiastiques de cette Question; & que ceux, à qui on l'avoit proposée, auroient bien fait de garder le silence sur une Matiere également incompréhensible à tout le monde, & uniquement propre à répandre le Desordre parmi les Chrétiens. Il dit encore, qu'il ne comprend pas pourquoi ils causoient de si grands Troubles & se divisoient d'une maniere si scandaleuse, sur un Point de peu d'importance, touchant l'essenciel duquel ils se trouveroient tous de la même Opinion, s'ils vouloient bien s'entendre les uns les autres.

Je ne dis pas ceci, ajoute-t-il, pour vous obliger de penser tous de la même maniere sur cette Question frivole, ou tout comme il vous plaira de l'appeller. Je croi qu'on peut, sans deshonorer le Christianisme, & sans rompre les Liens de
Fra-

Fraternité, être dans différens Sentimens sur des Matieres. si peu considerables. Les Hommes n'ont pas tous la même Volonté, & chacun de nous a son Tempérament particulier, & des Penchans naturels, qui le distinguent des autres.

Il est probable que ce Prince se mit dans l'Esprit quelque tems après, que cette matiere étoit plus importante, qu'il n'avoit d'abord pensé. Cependant, la Conduite qu'il tint à l'égard de cette Dispute se démentit plus d'une fois, & ne marque pas une Faveur constante pour le Parti Orthodoxe. Quand la Doctrine d'Arius eut été condamnée, il le relégua & il fit brûler tous ses Ouvrages (4). Il le rappella dans la suite, & l'invita à se rendre à la Cour aux dépens de l'Empereur (5). D'ailleurs, il eut fort peu d'égards pour St. Athanase, qui étoit un des plus zélés Antagonistes d'Arius; car, quand cet Evêque, excommunié par ses Ennemis pour des Raïsons d'une autre nature, avoit été envoie en exil, & que les Habitans d'Alexandrie ne cessoient de solliciter son Rappel auprès de l'Empereur (6), il

(4) Eusebe, dans la Vie de

(5) Sozomen. Libr. I, Cap. XXV.

(6) Sozomen. Libr. II, Cap. XXXI.

leur reprocha dans une Lettre leur Légèreté & leur Folie : il leur ordonne de se tenir en repos ; & il déclare , qu'il ne vouloit pas rappeler Saint Athanase, qu'il traite d'Homme sédi-

(7) Eusebe, dans la Vie de Constantin. tieux (7). Il répondit encore à l'Hermitte Antoine, qu'il lui étoit impossible de mépriser le Jugement du Concile de Tir ; qu'il savoit bien qu'il pou-

voit y avoir des Gens passionnez parmi les Evêques ; mais , qu'il n'étoit pas probable que tant de Prélats savans, & vertueux se fussent accordez à n'agir que par passion ; & qu'il étoit persuadé qu'Athanase devoit être un Homme

(8) Eusebe, dans la Vie de Constantin. inquiet, orgueilleux, & insolent (8). L'Hérésie d'Arius ne mourut point avec son Auteur. Les Empereurs Con-

(9) Trébellius Pollio, dans la Vie de Gallienus. stantius & Valens la protégèrent (9) ; & , quoi que certaines Gens, par Zèle pour l'Orthodoxie, aient soutenu que les Ariens n'ont jamais fait un Corps considérable dans le Monde (10) ,

(10) Ju rieu, le vrai Siffême de l'Eglise, pag. 49. il est certain que l'Arianisme a subsisté avec éclat pendant trois cens ans , qu'il a été la Religion dominante pendant deux Siecles, qu'il a été sur le Trône de l'Orient & de l'Occident , & qu'il



a régné dans l'Italie, dans la France, dans la Pannonie, & dans l'Afrique (11).

Plusieurs Ecrivains ont parlé, avec l'Unité de assez de Mépris, des Peres qui com- l'Eglise, posèrent le Concile de Nicée (12), prin- ^{contre} cipalement Sabinus Macédonien, Evê- ^{Furieu.} que d'Héraclée Ville de Thrace, qui ^{(12) So-} les traite d'Ignorans, & d'Idiots, dans ^{crat. Libr.} ^{VIII.}

sa Collection des Conciles (13). En ^{(13) Ja-} récompense, Eusebe, Evêque de Césa- ^{nua coe-} rée, qui avoit assisté à cette fameuse ^{lorum re-} Assemblée, a extrêmement élevé la ^{serata,} Sagesse, & la Capacité, de ceux qui la ^{imprimé} composoient (14); & plusieurs Sa- ^{à Amster-} ^{dam,} ^{en} vans du dernier Siecle ont plaidé fort ^{1692,} & ferme en leur faveur. Mais, je ^{pag. 87.}

laisse là tout ce qu'on peut avoir dit ^{(14) Eu-} pour ou contre eux. Il est toujours ^{sebe, dans} certain, que des Animositéz, & des Constan- ^{la Vie de} ^{tin.} Haines particulieres (15), ont tout ^{(15) So-} autant influé sur leurs Sufrages, qu'une ^{zomen.} Piété réelle, & un Amour sincere pour ^{Libr. I,} la Vérité. ^{Capit.}

Lorsque plusieurs de ces Evêques se ^{XVII.} rassemblèrent à Jérusalem, après le Concile de Nicée, pour une autre Af- faire embarrassante, le même Constan- tin,

tin, qui aimoit le Clergé jusqu'à la Bigotterie, leur écrivit une Lettre, dans laquelle il se plaint, *de ce que, dans un tems où les Barbares commençoient à parvenir à la Connoissance du vrai Dieu, les Chrétiens, qui vouloient passer pour être les Dépositaires des Mysteres de la Religion, ne travailloient qu'à entretenir parmi eux les Troubles & les Discordes, & sembloient être animés à la Destruction du Genre-Humain* (16).

(16) Eu-
sebe, dans
la Vie de
Constantin.

Les Disputes sur le Mystere de la Trinité, qui ont été commencées par deux Ecclésiastiques, ont déjà causé en différens tems la ruine de plusieurs millions de Laïques; & il y a de l'apparence, qu'elles produiront encore un bon nombre d'autres tristes Effets, si le Magistrat n'y interpose pas son Autorité, & s'il n'empêche pas le Clergé de les ranimer de nouveau. Quel Bonheur pour le Christianisme, si les Ecclésiastiques avoient été tous du Sentiment de Sozomene! Il dit, *qu'il n'ose pas rapporter la Confession de Foi du Concile de Nicée, parce que plusieurs de ses Savans & pieux Amis lui avoient conseillé de supprimer ces Particularitez,*
que

que les Prêtres & les Initiés devoient garder pour eux ; & que , conformément à ce Conseil , il avoit caché ce qu'il croioit dangereux de répandre dans le Public (17.)

(17) So-
zomen.
Libr. I,
Cap. xx.

Le grand Danger qu'il y a dans les Querelles des Gens d'Eglise , c'est qu'ils ne sauroient les finir par une Bataille décisive, qui forçât le Parti vaincu à se tenir en repos. Comme ils sont en même tems Juges & Parties , ils ne peuvent jamais se persuader qu'ils ont du dessous ; & il faut qu'un des Partis soit entièrement ruiné, pour que la Dispute finisse. D'ailleurs , quand le Parti, qui n'a pas de son côté le grand Nombre ou le Bras Séculier , veut bien plier un peu , les autres n'en sont pas satisfaits : ils s'obstinent à l'abatre entièrement. Sans cette roideur outrée , il auroit été facile d'étouffer l'Arianisme , pour ainsi dire , dans le Berceau. Quand ces Sectaires firent voir qu'ils étoient tout prêts à se soumettre à la Confession de Foi, qu'on leur avoit proposée , les Evêques Orthodoxes craignirent , qu'ils ne donnassent un Sens Hérétique aux Termes de

(18) Le
Clerc,
dans la
Vie d'Eu-
sebe.

cette Confession, & ils y ajoutèrent des Articles, qui en limitoient d'avantage la Signification (18). Les Ariens s'offrirent encore à y souscrire. Les Orthodoxes ne s'en contentèrent pas. Ils inventèrent des Expressions encore plus dures, jusqu'à ce qu'enfin, d'un Mystere incompréhensible, ils eussent fait une Contradiction manifeste.

Ce que je dis là paroitra peut-être outré; mais, du moins les plus grands Ennemis des Anti-Trinitaires se font une Gloire de soutenir la même chose. Ecoutons ce que le fameux Monsieur Nicole dit du Dogme de la Trinité.

(19) Ni-
cole, de
la Perpé-
tuité de
la Foi,
pag 18
2^e Edit.
de 1666

Ce Mystere, dit-il (19), confond la Raison, & la révolte. S'il y a au monde des Difficultez, indissolubles, ce sont celles qui suivent de ce Dogme, qui établit, que trois Personnes réellement distinctes n'ont qu'une même & unique Essence; & que cette Essence étant la même chose en chaque Personne, que les Relations qui les distinguent, elle peut se communiquer, sans que les Relations qui les distinguent se communiquent. Si la Raison humaine s'écoute elle-même, elle ne trouvera en soi qu'un Soulèvement général contre

ces



ces Vêritéz, inconcevables. Si elle prétend se servir de ses Lumieres pour les pénétrer, elles ne lui fourniront que des Armes pour les combattre. Il faut, pour les croire, qu'elle s'aveugle elle-même, qu'elle fasse taire tous ses Raisonnemens & toutes ses Vues, pour s'abaisser & pour s'annéantir sous le poids de l'Autorité Divine.

Il est aussi difficile de prescrire des Regles pour diriger notre Foi pour les Misteres, que de les éclaircir, & de les rendre intelligibles. Pour ce qui regarde notre Devoir de croire la Trinité, je voudrois qu'on examinât là dessus l'Ecriture Sainte, & qu'on tirât des Passages, qui en parlent, le Sens qui nous paroîtroit le plus naturel, sans disputer aux autres Hommes la même Liberté. Je dirai la même chose de la plupart des autres Misteres, quand je devrois m'attirer les Censures de nos Ecclesiastiques zélés, qui ne manqueroient pas de me traiter de Latitudinaire, & qui me donneront peut-être des Noms encore plus odieux.

Ces Messieurs tombent de tems en tems en Contradiction avec eux-mêmes. Il n'étoit pas possible aux Protestans de

se séparer de l'Eglise Romaine avec la moindre ombre de raison, à moins qu'ils ne niaissent l'Infaillibilité de cette Eglise. Cependant, ils sont d'ordinaire si mortifiés de ne jouir pas de cette Infaillibilité eux-mêmes, qu'à peine y a-t-il une Secte parmi eux, dont les Zélateurs ne se mettent pas en colere contre ceux qui ne veulent pas se soumettre à leurs Décisions.

Les Gens modérez de notre Eglise n'ont pas un Attachement si superstitieux pour leurs Interprétations de l'Ecriture Sainte. Ils sont persuadez, qu'il est déraisonnable d'exiger des autres, sous peine d'Excommunication, qu'ils comprennent le Sens & le But véritables des Passages qui sont incompréhensibles, ou du moins susceptibles de différentes Significations (20). Il seroit bon, dit l'Evêque Taylor (21), que notre Foi fût proportionnée à l'Evidence, & notre Zèle à notre Foi. Le Lecteur me permettra bien de lui mettre devant les yeux le Sentiment de ce Prélat sur la Liberté qu'a chaque Particulier de juger par ses propres Lumieres, sur ce Sujet, & sur toutes les

au-

(20) Tay-
lor, de la
Liberté
de Pro-
phétiser.

(21) Là
même.

autres Matieres controversées.

Les Gens les plus éclairés, dit-il (22), ^{(22) Taylor, de la Li-} & qui par conséquent peuvent se flatter avec le plus de raison de trouver le véritable Sens des Passages difficiles de l'Ecriture Sainte, ne sauroient manquer de se défier de leurs Lumières, quand ils font réflexion sur les Difficultés suivantes. Le nombre des diverses Leçons, qu'on trouve dans les différens Manuscrits, va jusqu'à l'infini. La Ponctuation, les marques d'une Parenthèse, un Lettre, un Accent, peuvent altérer le Sens d'un Passage. Les Textes, qui sont susceptibles de différens Sens Littéraux, peuvent encore en avoir de Spirituels, de Mistérieux, & d'Allégoriques. Il y a dans les Livres Sacrez, une quantité prodigieuse de Tropes, de Métonimies, d'Hiperboles, de Termes propres & impropres, dont l'Explication dépend de certaines Circonstances, & de certains Faits, qu'il nous est impossible de connoître à présent, & qui par conséquent ne sauroient nous conduire au Sens que nous cherchons. Il y a plusieurs Misteres, qui, de quelque maniere qu'ils soient exprimés, échappent à notre Pénétration, & dont

pag. 453.
d'Edit.
de 1657.



& dont notre Esprit foible & borné
 ne sauroit donner que des Explica-
 tions obscures, & imparfaites. Les
 Moïens ordinaires, dont on se sert
 pour interpréter l'Ecriture Sainte, l'E-
 xamen des Originaux, la Collation
 des Passages paralleles, l'Egalité des
 Raisons, & l'Analogie de la Foi,
 peuvent être souvent incertains, & ca-
 pables de nous engager dans l'Erreur.
 Tous ces Obstacles, & un grand nom-
 bre d'autres, sont autant de Sources
 d'Incertitude, qui doivent nous donner
 de la Défiance de nous mêmes, quand
 nous avons fait tous les Efforts possibles
 pour applanir les Misteres hérissés de
 tant de Difficultez. Un Homme sage,
 par conséquent, qui a une Idée de tous
 ces Obstacles presque insurmontables, ne
 peut pas facilement se soumettre à l'é-
 gard de ces Matieres au Jugement des
 autres, & il seroit bon qu'on laissât à
 chacun la Liberté de juger sur ces Su-
 jets lui même: Liberté, qu'on n'a au-
 cun droit de lui ôter, à moins qu'on ne
 se connoisse en état de le garantir de
 l'Erreur, par le moïen d'une Infailli-
 bilité absolue.

Lo

Le même Evêque, après avoir dit que dans les Disputes, bien loin d'alléguer la Tradition, les Conciles, les Peres, comme des Argumens, qui ne font pas du ressort de la Raison, ou qui lui sont contraires, il ne faut les considérer que comme des Preuves propres à satisfaire la Raison, continue ainsi (23) : Ces *Argumens ne sauroient* (23) *Taylor, de la Liberté de Prophétiser, pag. 507.* entrer dans une Dispute, qu'en se soumettant à la Raison; & l'Entendement doit en juger du mieux qu'il lui est possible. L'Ecriture Sainte, la Tradition, les Conciles, & les Peres, sont les Témoins dans ces sortes de Plaidoiries; mais, la Raison en est le Juge. Il s'agit de nous persuader nous mêmes, & nous devons prendre garde que nous soions persuadés raisonnablement: & nous agirions d'une manière très déraisonnable, si nous nous rendions à une moindre Evidance, au mépris d'une Evidance plus grande & plus forte. Chaque Individu humain est en Droit d'en connoître, s'il se croit capable de raisonner; & s'il ne le croit point, rien au monde ne l'oblige de décider, & de faire un Objet de sa Foi, d'une Proposition qu'il n'est pas en état d'examiner.

Ces

Ces sortes de Maximes & de Réflexions, quelque desagréables qu'elles soient à l'Humeur farouche des Zélateurs, contiennent un vrai Préservatif contre le Schisme, & contre la Persécution. D'un côté, elles appaisent les Troubles & les Scrupules des Consciences timorées; & de l'autre, elles sont propres à inspirer de la Charité, & de la Tolérance, à ceux qui sont assez les suffisans, pour ne pas pouvoir souffrir d'autres Opinions que les leurs.

Elles peuvent encore, en arrachant les Hommes à leurs vaines Spéculations, & à leurs Chicanes infructueuses, leur inspirer la Concorde, & la Véritable Religion. C'est l'Union, & la Pratique de la Vertu, dont nous avons le plus grand besoin: ce sont elles qui manquent au Bonheur général de la Nation, qui n'est pas défectueux, faute d'une Foi assez éten-

(24)Tay- due (24). Le grand Nombre, dans notre
lor, Pais, aussi bien que dans tous les
de la autres, est porté suffisamment à suivre
Liberté avec docilité la Direction de ses Gui-
de Pro- phétiser, des Spirituels.

pag. 7,
8, 17.

Rien au monde ne heurte plus di-
recte-

rectement de front la Raison Humaine, que le Dogme de la Présence réelle. Cependant, on ne voit point que parmi les Catholiques-Romains, qui croient la Transubstantiation, & parmi les Luthériens, qui admettent la Consubstantiation, le Peuple reçoive la Confession de Foi avec plus de dégoût, que parmi ceux, qui donnent un Sens figuré aux Paroles, sur lesquelles on établit ce prétendu Mistere.

Il n'y a point de Vérité, plus claire, & plus convaincante, que celle-ci; *deux & deux font quatre*: cependant, si l'on enseignoit aux Hommes, dès la première Enfance, comme un Mistere de la Religion, que dans certaines circonstances *deux & deux font sept*; & si on les obligeoit de le croire sous peine de la Damnation éternelle, je suis sûr, que du moins de dix Hommes il y en auroit huit qui admettroient ce Paradoxe ridicule. Si, d'ailleurs, ils avoient vu d'autres Gens maltraités, pour n'y avoir pas voulu ajouter foi, ils l'enseigneroient, dès qu'ils seroient parvenus à l'âge viril, à leurs Enfans; & je suis persuadé, qu'ils

au-

auroient de l'Indignation, & même de la Haine, pour ceux qui ôseroient révoquer en doute un Dogme si impertinent. Je suppose ici que ce Dogme leur ait été inculqué avec toute l'application possible, par leurs Parens, par leurs Nourrices, par leurs Pédagogues, & par tous ceux, qui ont eu la moindre influence sur leur Education. On auroit peut-être, de la peine à croire que tous ces Moïens soient capables de produire un Effet si bizarre; mais, la plupart des Gens n'ont pas une idée de la force du Préjugé, & ils ne savent pas qu'ils sont incapables eux-mêmes de songer seulement à examiner les Opinions, que l'Habitude a enracinées dans leurs Ames.

Pour appuier ce que je viens de dire par l'Autorité d'un de nos plus grands Théologiens, je citerai ici une partie de ce que l'Archevêque Tillotson dit touchant les Misteres, à l'occasion du

(25) Til- Dogme de la Présence réelle (25).
lotson, Supposons ces tems, dit-il, où l'Ignoran-
dans sa Régle de ce universelle, avec sa Fille la Supersti-
la Foi, tion, régnoit d'une maniere despotique
pag. 719 sur l'Esprit de tous les Hommes, & où
es suiv. la

la multitude avoit un Penchant extraordinaire à croire les choses les plus absurdes, & admettoit les Contradictions les plus manifestes, sous l'idée de *Misteres*; persuadée par le Clergé, que plus une chose étoit opposée à la Raison, & plus il y avoit de mérite à en faire un *Objet de sa Foi*. Supposons, que nous aïons le malheur de vivre dans un *Siecle* si barbare, & qu'un ou plusieurs *Ecclesiastiques* du premier Rang, ou par *Malice*, ou par une *Ignorance superstitieuse*, établissent le *Dogme* de la *Présence réelle*, sur une *Interprétation absurde* des *Paroles* dont se sert *Notre Seigneur* en consacrant le *Pain*: Faut-il douter que ce *Dogme* ne se répandit au long, & au large, comme un *Incendie*? Les mêmes *Circonstances* produiroient naturellement le même *Effet*; sur tout si ce *Paradoxe* étoit débité d'une manière grave, & imposante, par des *Gens* qui eussent l'*Art* de s'attirer la *Vénération* du *Public*. Il s'agiroit seulement de dire au *Peuple*, que les *Contradictions* ne doivent pas donner le moindre *Scrupule* en *Matiere de Foi*; que plus une chose est impossible, plus elle est pro-

H

pre

pre à être crue; qu'il n'y a pas le moindre Mérite, à admettre des choses probables; mais, qu'il y a un Héroïsme Chrétien à croire ce qui paroît le plus absurde à la Raison Humaine, & qu'un Moien sûr de s'attirer la Faveur de Dieu, c'est de faire un Objet de sa Foi, des Propositions les plus déraisonnables, des Contradictions les plus manifestes. En vain objecteroit-on, contre une Innovation pareille, la Croiance des Siecles passez: tout cela passeroit en faveur d'une nouvelle Bravoure de Foi, & en admettant par une Contradiction nouvelle, que quoi que ce Dogme soit nouveau, il est pourtant ancien; & que tout opposé qu'il est à la Doctrine de nos Ancêtres, il s'y accorde pourtant à merveille.

Un Lecteur judicieux & impartial ne s'imaginera pas, j'espere, que mon But est de rendre la Foi méprisable, & de diminuer le Respect qui est dû aux véritables Misteres de la Religion. Je puis protester en Conscience, que ce que j'ai dit sur ce Sujet de mon propre fond, & ce que j'ai cité d'autres Auteurs, ne tend qu'à l'Etablissement

ment de la Paix & de la Tranquilité publique. Mon unique Intention n'a été que de faire voir, que rien n'est plus compatible avec notre Piété envers Dieu, & avec notre Charité envers les Hommes, que la Tolérance mutuelle. Je prie mes Lecteurs d'y réfléchir sérieusement.

Je m'adresse d'abord aux Orthodoxes, qui savent s'accommoder de notre Confession de Foi, sans y trouver à redire une seule Expression; & je les conjure de ne pas exiger avec rigueur une Exactitude si parfaite de tous ceux qui font profession d'adhérer à la Doctrine de l'Eglise Anglicane. Quand certains Membres de notre Communion, d'une Humeur paisible & tranquille, gardent par devers eux les Difficultez qu'ils trouvent dans quelques Articles de notre Confession de Foi, il me semble qu'il est déraisonnable de les forcer à souscrire à tous les Formulaires qu'il plait à nos Docteurs de composer pour régler les Sentimens des Laïques. L'Exercice d'une pareille Autorité est d'ordinaire accompagné de quelque Passion humaine, & trainé

après lui des Haines personnelles. Il arrive quelquefois qu'un Homme croit en substance les mêmes Dogmes que nous, & qu'il n'a quelque Scrupule que par rapport à une seule Phrase d'une Confession de Foi toute entiere. Si nous considérons que l'Article, dont il s'agit, a été dressé par des Gens, qui n'étoient pas divinement inspirez, & que peut être ils ne se sont servis de cette Phrase, que pour chagriner quelques uns de leurs Antagonistes, qui la désapprouvoient, est-il Chrétien de forcer l'Homme dont je parle, de sortir de son Cabinet, pour souscrire à cette Expression qui lui paroît rude & choquante? Y a-t-il de la Charité à ne le laisser point en repos là dessus, jusqu'à ce qu'en refusant d'agir contre sa Conscience, il ait donné aux Zélateurs occasion de le traiter d'Hérétique, & de l'exposer à la Haine publique, comme un Ennemi de Dieu & de la Religion? Quel détestable surcroît d'Inhumanité n'y auroit-il pas dans une pareille Conduite, si elle avoit pour Motif un Dessein prémédité de le priver de l'Estime des Chrétiens,

in-

incapables de juger du Sujet de la Dispute, & de lui ôter par là les moyens de gagner sa vie ?

La même Charité, qui me porte à conseiller aux Orthodoxes rigides d'éviter l'Examen trop exact des Consciences, m'engage à exhorter les Admirateurs outrez de l'Entendement humain, à ne mettre pas une si grande confiance dans leurs Lumieres. Quelque utile que la Philosophie puisse être à la Société humaine, & à diriger les Affaires de la Vie Civile, elle peut être un mauvais Guide pour l'Eternité, & elle feroit bien de ne pas vouloir régenter dans la Théologie. Celui, qui refuse de se rendre à toute Preuve inférieure à une Démonstration Géométrique, ne sauroit jamais être Chrétien. Il n'y a point jusqu'ici un seul Système, par le moien duquel les Sociniens eux mêmes puissent sauver toutes les Difficultez qui se trouvent dans l'Evangile, quoi qu'abandonné à leurs propres Interprétations; & il n'est pas possible d'avoir du Bon-Sens, sans avouer, qu'il y a par tout des Véritez incompréhensibles.

H 3

Je

Je finirai ce Chapitre, en faisant voir par deux Exemples très naturels la Différence qu'il y a entre les Objets qui passent la Sphere de notre Pénétration, & ceux, qui sont contraires aux Principes du Raisonnement, & dont la Contradiction saute aux yeux.

Si on me parloit d'un Homme, qui pût voir au travers d'une Planche de Chêne de deux pouces d'épaisseur, & par tout solide & entiere, je ne le croirois pas, quand le Fait me seroit attesté par dix mille Témoins irrécusables; mais, si Dieu me révéloit d'une maniere claire, qu'il eût créé un tel Homme, je le croirois très certainement; & j'en serois plus sûr, si la chose étoit possible, que je le suis à cette heure de l'Existence d'un Païs appelé le Japon. Je me moquerois de Gens, qui viendroient me parler de Pores formez en ligne directe, & de tout ce qui selon les idées des Phisiciens rend un Corps transparent: je ne daignerois pas seulement prêter la moindre attention aux Regles de l'Optique, par lesquelles on voudroit me prouver l'Impossibilité du Fait dont
il

il s'agit. Pour le croire, au mépris de tous les Argumens qu'on pouroit emploïer contre ma Foi, je n'aurois qu'à réfléchir fortement, sur la Foiblesse & la petite Portée de l'Esprit humain, dont les Gens les plus habiles découvrent en eux mêmes mille & mille Exemples convaincans. Dans un Cas de cette Nature, je ne me trouverois pas seulement de la Présomption, mais encore la plus haute Insolence, si j'opposois les Lumieres de tous les Philosophes du Monde à l'Idée claire & distincte que j'ai de la Toute-Puissance Divine.

Au lieu de répondre aux Philosophes orgueilleux, & aux fiers Géomètres, qui voudroient me détourner de ma Croïance, je leur mettrois devant les yeux l'Immensité, & l'Ordre des Choses créées, l'Union étroite entre le Corps & l'Ame, & mille autres Prodiges de la Nature, que nous rencontrons à chaque pas: je leur ferois toucher au doigt & à l'œil les Bornes de leurs Connoissances réelles; & je leur demanderois s'ils ont une idée du Pouvoir étendu de celui qui a fait le Ciel & la Terre?

H 4

Il

Il n'en est pas ainsi des Contradictions formelles. Quand un Homme, qui a une Idée de cette Vérité, *deux & deux font quatre*, déclare qu'il croit que dans une certaine occasion *deux & deux peuvent faire sept*; s'il parle sincèrement, il est évident, qu'il ne sait pas ce qu'il dit, ou du moins qu'il ne connoit pas la Signification du Terme *croire*. Quoi qu'un Homme puisse croire ce qu'il ne comprend en aucune manière, il ne laisse pas d'être impossible, qu'il croie le contraire de ce qu'il fait clairement être véritable.

CHAPITRE V.

DU LIBRE-ARBITRE, ET DE LA PRÉDESTINATION.

CE qu'on appelle Volonté est proprement le dernier Résultat d'une Délibération longue ou courte, lequel précède immédiatement l'Exécution de ce que l'on veut, ou du moins un Effort pour l'exécuter. Je dis que c'est un Résultat qui précède l'Exécution; car, quand la Volonté a été déterminée

née long-tems avant qu'on l'exécute , c'est seulement une Résolution , qui , avant que d'être mise en œuvre , requiert toujours un second Acte de vouloir , & quelquefois plusieurs.

C'est ainsi qu'un Homme , qui , après une Débauche , a mal à la tête , dit très sincèrement , qu'il veut vivre à l'avenir d'une manière plus sobre. Mais , on feroit mieux d'exprimer ces sortes d'Actes de notre Ame par le mot de Souhaits , que par celui de Volontez , dont la Signification enveloppe l'Acte d'exécuter , ou du moins l'Effort que l'on fait pour y réussir. C'est cette Volonté proprement dite , qui ne fau- roit jamais être libre ; car , dès qu'elle est formée , elle est fixe , déterminée , & occupée à l'Exécution ; & , avant qu'elle soit formée , elle n'est pas Vo- lonté encore.

La raison pourquoi tout le Monde croit avoir une Volonté libre , c'est que nous appercevons en nous mêmes une Faculté de nous déterminer vers tel ou tel Objet , que nous ne sentons pas traversée par quelque Pouvoir exté- rieur ; mais , quand nous réfléchissons

H 5

sur

sur ce qui se passe au dedans de nous ; nous voyons avec la dernière évidence, qu'en nous déterminant, du moins sur des choses importantes, nous sommes forcés, de quelque manière que nous fassions, de prendre le Parti, qui s'accorde le mieux à nos Inclinations présentes, quoi qu'il soit directement contraire à ce que nous reconnoissons pour notre véritable Intérêt. Si l'on veut entrer sérieusement dans cet Examen, on concevra que notre Volonté n'est pas aussi libre qu'on se l'imagine d'ordinaire.

Tout Homme est le Maître absolu de faire tous les Souhais imaginables ; mais, il n'en est pas ainsi de la Volonté formelle. Si elle étoit aussi arbitraire que de simples Vœux, il y auroit beaucoup plus de Vertu dans le Monde, & infiniment moins de ce qu'on appelle Misères & Désastres. A peine y a-t-il au Monde un Débauché si abîmé dans le Vice, qui ne souhaite souvent, du moins pour l'amour de sa Santé & de sa Fortune, qu'il fût en son Pouvoir de mener une Vie plus sage & plus régulière. Ce qui l'en-

em-

empêche, ce sont ses Penchans & ses Passions, qui influent sur sa Volonté, qui la séduisent, & qui lui causent à peu près les mêmes Désavantages, que s'il étoit soumis à une Nécessité absolue de pêcher.

La manière, dont souvent les véritables Motifs de notre Volonté agissent sur nous, sans être découverts par nous mêmes, doit être attribuée à la Succession rapide de nos Pensées, & à la Variété des Déterminations de notre Volonté. On remarque quelquefois, qu'une Partie du Corps de quelqu'un est occupée à mettre en exécution une première Volonté, pendant qu'un autre Partie du même Corps obéit aux ordres d'une Volonté postérieure; mais, lorsque nous agissons lentement, & par Réflexion, les Motifs de chaque Acte de Volonté peuvent être développés sans peine, par tous ceux qui ont la Capacité & le Courage d'y pénétrer.

Supposons deux Hommes, dont l'un est avare, mais d'un Esprit docile & ennemi de la Dispute; l'autre prodigue, mais décisif & charmé de
faire

faire triompher ses Opinions de celle des autres. Qu'on leur donne à chacun un Vase de Cristal de quelque Valeur , à condition que s'ils le cassent ils le paieront ; qu'on leur conteste avec chaleur le Libre-Arbitre & le Pouvoir qu'ils s'arrogent de briser ces Verres , ou de les garder dans la main. Qu'arrivera-t-il ? Le premier n'aura garde de laisser tomber le Vase. Vous aurez beau l'en défier mille & mille fois. Il se contentera de dire , qu'il est sûr qu'il peut le casser , s'il le trouve à propos ; mais , qu'il n'est pas assez sot, pour perdre une bonne Somme d'Argent , & pour se donner un Ridicule par dessus le marché. Il y a à parier dix contre un , que l'autre jettera le Vase à terre , sans balancer ; & , s'il ôse parler sincèrement , il vous dira , qu'il sacrifie avec plaisir l'Argent qu'il lui en coûte , pour vous convaincre de votre Extravagance , & de l'Impertinence de votre Sentiment.

Je ne doute point que l'un & l'autre ne soient fortement persuadez , & par conséquent ne puissent jurer en bonne Conscience , qu'ils viennent d'agir par un

un Principe de Liberté , quoi qu'il me paroisse évident à moi , qu'ils ont été dirigés tous deux par une Passion dominante, qui les a forcés à suivre sa fougue impétueuse. Je sçai bien qu'il étoit possible à l'Avare de casser le Verre , aussi bien qu'au Prodigue ; mais, alors son Amour pour l'Argent auroit dû être plus foible, ou son Envie de triompher plus forte, que je ne l'ai supposé dans son Caractere.

Cet Exemple doit nous faire réfléchir avec attention sur la Nécessité qu'il y a, de nous mettre continuellement en garde avec toute la Vigilance possible contre ces Passions, qui nous maitrisent d'une maniere si subtile, & dont souvent le Torrent nous entraîne, sans que nous découvrions le Principe qui nous fait agir. La Solidité de la Morale, que je tire de ma petite Fiction, dédommagera le Lecteur, j'espère, de la bassesse de cet Exemple, que des Gens délicats pourroient trouver indigne de la Gravité de la Matiere que je traite dans ce Chapitre.

Le Terme de Prédestination est si bien entendu par les Théologiens de toutes

toutes les Sectes, qu'il est inutile de le définir ; & ce Dogme est établi dans l'Evangile d'une manière si claire, que pour douter qu'il nous soit révélé il faut ne savoir pas lire. Que ce Dogme est hérissé d'un grand nombre de Difficultez, dont la Raison humaine ne sauroit se débarrasser, c'est encore une Vérité aussi mortifiante qu'incontestable. Les Termes clairs & formels dans lesquels St. Paul nous enseigne la Prédestination, & les Conséquences terribles qu'on peut tirer de ce Point de Doctrine, par la Méthode de raisonner la plus juste & la plus évidente, ont donné lieu à des Hérésies & à des Schismes innombrables, dont chacun a répandu dans le Christianisme mille Defordres funestes. Mais, au lieu d'entrer à cet égard dans un grand Détail, je ne considérerai que la principale Objection qu'on fait contre ce Dogme, en soutenant qu'il fait Dieu Auteur du Pêché.

Il est certain, que tant qu'on ne veut suivre, que les Lumieres de la Raison, rien ne sauroit être plus incompatible avec l'Idée que nous avons de

de la Justice & de la Bonté de Dieu , que de penser qu'une Créature doive être punie pour des Péchés , qu'elle étoit prédestinée à commettre , par un Décret formé de toute Eternité. C'est la Dureté de cette Opinion , qui a produit le Système du Libre-Arbitre ; mais , je ferai mes Efforts pour démontrer d'un côté , que les Défenseurs de la Liberté humaine , sans en excepter les Sociniens , n'ont pas réussi à se débarrasser de la Difficulté , qui concerne l'Origine du Mal Moral ; & de l'autre , que les Solutions , & les Raisonnemens , que les Prédestinadiens ont prétendu tirer des Lumières naturelles , n'ont pas satisfait aux Objections de leurs Antagonistes. Il suivra de là , que la Dispute roule sur un Mystère réel de notre Religion ; ce qui suffit pour persuader à tout Homme raisonnable , que ce Point de Doctrine doit être plutôt pour nous un Motif de Résignation à la Volonté révélée de Dieu , qu'une Source d'Animosité & de Querelles fatales à l'Eglise Chrétienne.

Il seroit presque impossible de former

mer la moindre Pensée nouvelle sur une Matière qu'on voit traitée à fond dans mille & mille Livres de Controverse, où d'habiles Gens n'ont rien oublié de ce qui pouvoit être favorable à leur Cause. Mon Dessen est de les laisser tous-là, & de ne me servir que d'un seul Auteur célèbre, qui, muni d'un Savoir étendu & d'une rare Pénétration, a traité ce Sujet embarrassant avec plus de Modération & d'Impartialité qu'aucun autre. Je lui emprunterai un bon nombre de Passages, & j'emploierai souvent ses propres Paroles, sans y rien ajouter de considérable de mon propre fond.

Il semble d'abord que l'Hypothèse du Libre-Arbitre applanit absolument toutes les Difficultez; mais, à l'examiner de près, elle ne fait qu'éloigner le Mal, au lieu de l'ôter. Il est inutile de parcourir les différens degrés, qui ont été assignés à la Liberté humaine dans les Systèmes qui ont été faits sur cette Matière par les *Pélagiens*, les *Sémi-Pélagiens*, les *Origénistes*, les *Molinistes*, les *Synergistes*, les *Arminiens*, & plusieurs autres.

Ceux

Ceux, qui donnent le plus d'étendue au Libre-Arbitre, si on les serre de près, & si on les poursuit de Conséquence en Conséquence, doivent s'envelopper nécessairement dans les mêmes Difficultez qui leur donnent tant d'Horreur pour le Dogme de la Prédestination. On n'a qu'à leur proposer simplement cette Question, *Quelle est la Cause du Mal Moral?* Après mille Disputes, mille Echappatoires, mille Faux-fuians, les Propositions suivantes restent toujours inébranlables : *Dieu est éternel; Dieu est un Etre infiniment bon; le Mal Moral n'a point existé avant la Naissance du Monde; Dieu a créé le Monde; Il faut donc que la Création soit l'Origine du Mal Moral.*

Cette Difficulté, à laquelle l'Esprit humain ne sauroit satisfaire, dès qu'il admet le Système de la Création, a produit dans le second Siecle les Marcionites, & dans le troisieme les Manichéens. Ces Hérétiques rejettoient le Vieux Testament; & parmi d'autres Sentimens impies, ils soutenoient qu'il y avoit deux Principes coëternels : l'un, l'Origine de tout Bien;

I

l'au-

l'autre, la Source de tout Mal. Le bon Principe, disoient-ils, n'auroit rien produit, qui ne fût semblable à lui, s'il en avoit été le Maître : mais, le mauvais Principe, aiant une Puissance égale, & étant aussi porté à créer le Mal que l'autre l'étoit à répandre par tout le Bien, il fallut que le bon Principe cédât à la Nécessité; & c'est ainsi que le Monde, composé de Bien & de Mal, fut produit par un Accord des deux Principes, après de grands Débats & de longues Contestations.

Quelque opposée que soit cette Opinion à la Religion Révélée, & aux Idées les plus nettes que nous avons de l'Unité de Dieu, dès qu'une fois on admet cette monstrueuse Hypothese, il est certain qu'elle explique mieux que toute autre tous les Phénomènes de nos Actions, & qu'elle résoud une infinité de Difficultez dont les Orthodoxes ne se tireront jamais par les Lumières naturelles.

Rien n'étoit plus aisé aux Peres de l'Eglise, que de ruiner de fond en comble ces Hérétiques, quand les premiers étoient les Agresseurs, & qu'ils
at-

attaquoient les Absurditez dont ce Système étoit environné de toutes parts. Il n'en étoit pas ainsi, quand les Manichéens faisoient la Guerre offensive. Il étoit très difficile de leur faire tête; & les Peres n'en auroient pas triomphé avec si peu de peine, si leurs Ennemis avoient été assez habiles pour les pousser comme il faut: &, si Cerdon, Marcion, Appelle, & Manes, avoient été d'aussi savans & d'aussi subtils Disputeurs, qu'on en a vu dans le dernier Siecle parmi les Jésuites & les Jansénistes, ils n'auroient pas été si facilement réduits au silence.

Quand ces Hérétiques demandoient aux Orthodoxes, quelle étoit l'Origine du Mal, voici comme ces derniers leur répondoient d'ordinaire. Dieu a créé l'Homme dans un Etat heureux: mais l'Homme, ne suivant pas les Lumieres de sa Conscience, qui lui avoient été données pour le guider dans le Chemin de la Vertu, il devint criminel; & mérita par là qu'un Etre souverainement juste, aussi bien que souverainement bon, lui fit sentir les Effets de sa Vengeance: ainsi, Dieu

I 2

n'est

n'est pas l'Auteur du Mal Moral; mais, du Mal Phisique, qui est la Punition du Mal Moral.

Cette Réponse, ou toute autre, qui rejettoit la Cause du Péché sur le Libre-Arbitre de la Créature, paroïssoit sans Replique aux Manichéens, & leur fermoit la Bouche. Mais, s'ils avoient demandé comment il étoit possible, que le premier Homme, doué d'une Volonté libre, & parfaitement éclairé sur ses véritables Intérêts, se fût déterminé vers le Mal, ils auroient jetté leurs Antagonistes dans le plus terrible Embarras. La Raison nous enseigne clairement, qu'une Créature raisonnable, qui est l'Ouvrage d'un Dieu infiniment bon & infiniment saint, ne doit pas seulement être créée sans aucune mauvaise Disposition actuelle, mais encore sans la moindre Inclination, sans le moindre Penchant, au Mal Moral; puisqu'un tel Penchant seroit une Imperfection réelle, qui ne sauroit avoir pour sa Cause un Principe infini en Bonté.

Rien n'est plus aisé à réfuter, que la Solution qu'Origene donna aux
Mar-

Marcionites; savoir, qu'une Créature intelligente, qui ne fût pas douée d'un Libre-Arbitre, seroit aussi immuable & aussi immortelle, que Dieu lui-même. Ils n'avoient qu'à demander à ce Pere, si les Bienheureux dans le Ciel sont égaux à Dieu par rapport aux Attributs de l'Immutabilité, & de l'Immortalité? Sa Réponse ne pouvoit qu'être négative; &, par conséquent, il n'est pas vrai qu'une Créature devient égale à la Divinité, dès qu'elle est privée du Libre-Arbitre, & qu'elle est déterminée à faire le Bien.

Le même Sophisme paroît clairement dans la Réponse que donne St. Basile à la même Objection. *Dieu ne veut pas, dit-il, que nous l'aimions par contrainte: nous mêmes, nous ne sommes pas contents de nos Esclaves, quand il faut les enchaîner pour les forcer à nous servir; & nous ne leur tenons compte des Services qu'ils nous rendent, que lorsqu'ils se déterminent à nous obéir par leur propre choix.* Qu'est-ce que St. Basile leur auroit répondu, s'ils lui avoient dit, que Dieu est parfaitement aimé & servi par les Bienheureux, quoi qu'ils ne

jouissent pas du Libre - Arbitre , & qu'ils soient privez du fatal Privilege de pouvoir commettre des Péchés ? Est-il juste que pour cette raison nous les comparions à des Esclaves ? Quel Jugement ce Pere pouvoit-il faire touchant les Fielles de l'Eglise militante , qui , par le secours de la Grace , aiment leur Créateur , & sont constans dans la Pratique des Vertus Chrétiennes ? Quoi ! l'Esprit de Dieu réduit-il à une Condition semblable à celle des Esclaves , ceux qu'il éclaire & qu'il guide ? Il est donc évident , que sans violer la Liberté de l'Homme , Dieu pouvoit le déterminer infailliblement vers le Bien ; & , par conséquent , la Cause du Mal Moral ne consiste pas dans l'Impossibilité , où étoit Dieu de prévenir ce Mal sans détruire la Liberté de la Créature intelligente.

D'autres Défenseurs du Libre-Arbitre ont soutenu , que Dieu n'avoit permis le Péché , que pour manifester les Merveilles de sa Sagesse , qui éclate d'avantage parmi les Desordres , que la Méchanceté des Hommes cause tous les jours dans le Monde , qu'elle n'au-
roit

roit fait dans un Etat d'Innocence continuelle. Malheureusement, cette Solution est directement opposée à l'Idée claire & distincte, que nous avons de la Bonté & de la Justice Divine. Elle rend Dieu semblable à un Pere de Famille, qui verroit avec plaisir que ses Enfans se cassassent les Jambes, uniquement pour avoir la Satisfaction d'étaler aux yeux de toute une Ville son Habilité à remettre les Os.

On a voulu justifier par plusieurs autres Raisons la Permission du Péché; mais, les meilleures, si elles n'ont recours à la Foiblesse de la Raison humaine & à l'Incompréhensibilité des Misteres, sont réfutées par d'autres plus spécieuses & plus conformes aux Idées que nous avons des Attributs Divins.

La Difficulté reste donc dans son entier, non seulement dans la Religion Révélée, mais encore dans la Religion Naturelle; & les Peres de l'Eglise n'ont pas été moins embarrassés sur cet Article, par les Objections des Païens, que par celles des Hérétiques qui sortoient du sein de l'Eglise.

Certains Païens ont proposé des Difficultez très considérables contre la Providence. Entre autres, Epicure fait contre elle une Objection d'une terrible Force. Dieu, dit-il, à la Volonté d'empêcher le Mal, sans en avoir le Pouvoir: où, il en a le Pouvoir, sans en avoir la Volonté: ou, il n'en a, ni le Pouvoir, ni la Volonté: ou bien, il en a le Pouvoir & la Volonté, tout ensemble. S'il en a la Volonté, sans en avoir le Pouvoir, c'est un Etre impuissant; ce qui est impossible. S'il en a le Pouvoir, sans en avoir la Volonté, il est envieux des Hommes; ce qui n'est pas moins absurde. S'il n'en a, ni le Pouvoir, ni la Volonté, il est en même tems envieux & impuissant. Mais, s'il en a le Pouvoir & la Volonté tout ensemble, comme il faut le soutenir de nécessité, comment est-il possible que le Mal se soit répandu parmi les Hommes? Il est vrai que dans cet Argument il ne s'agit que du Mal Phisique; mais, si on l'appliquoit au Mal Moral, l'Objection ne perdrait rien de sa Force.

Voici comme Lactance y répond, dans le Sens dont elle est proposée par
ce

ce Philosophe Païen. Dieu, dit-il (1), (1) Lactance, de la Colere de Dieu.
 a le Pouvoir d'ôter le Mal du Monde; mais, il n'en a pas la Volonté, sans qu'on puisse le taxer, pour cela, d'Envie. La Raison pourquoi Dieu n'empêche pas le Mal de se répandre dans le Monde, c'est parce que ce Mal nous donne de la Sagesse, & que cette Sagesse nous procure plus de Bien & plus de Plaisir, que ce Mal ne nous cause de Douleurs & de Troubles. C'est par le moien de cette Sagesse, que nous connoissons Dieu, & que nous parvenons à l'Immortalité bienheureuse, qui est le souverain Bien. Ce n'est que par la Connoissance du Mal, que nous pouvons atteindre à la Science salutaire de ce qui est bon. Epicure, ni ceux qui suivent ses Opinions, ne voient pas que si le Mal étoit ôté d'entre les Hommes, la Sagesse auroit le même sort, & qu'il ne nous resteroit pas le moindre vestige de la Vertu, dont l'essence consiste à souffrir, & à surmonter ce qu'il y a de facheux & de cruel dans le Mal. Ainsi, la Tranquillité, que nous gagnerions à être privés du Mal dans le court espace de cette Vie, nous priveroit du plus grand & du plus réel



réel de tous les Biens , qui , dans la Vie éternelle , sera la Récompense de nos Douleurs & de nos Travaux.

Cette Réponse de Lactance n'est pas seulement d'une Foiblesse pitoïable ; mais, elle est encore pleine d'Erreurs , & peut être d'Hérésies. Elle suppose que Dieu est obligé de produire le Mal, parce que c'est le Moïen de nous procurer la Sagesse , la Vertu , & la Connoissance du Bien ; & , par là , elle renverse le Sentiment de tous les Théologiens sur le Bonheur du Paradis , & sur l'Etat d'Innocence , où se sont trouvez les premiers Hommes. Ne nous disent-ils pas unanimement qu'Adam & Eve gutoient dans cette heureuse Situation , sans aucun mélange de Trouble & de Douleur , tous les Plaisirs que leur pouvoit fournir le délicieux Jardin d'Eden , où le Créateur les avoit placés ? Tous les Chrétiens n'avouent-ils pas , que si les premiers Hommes n'avoient pas péché , toute leur Postérité auroit jouï d'une Félicité parfaite ; & qu'elle n'auroit été exposée au moindre Péril , à la moindre Incommodité , ni de la part des Elémens,

ni

ni de la part des Animaux ? C'est le premier Pêché qui nous attire le Froid & le Chaud, la Faim & la Soif, les Douleurs & les Inquiétudes, & qui arme contre nous la Féroçité des Bêtes.

Il est d'ailleurs si éloigné de la vérité, que la Vertu, & la Sagesse, ne sauroient tomber en partage aux Hommes, sans le Mal Physique, qu'il faut soutenir au contraire, que l'Homme est uniquement sujet à ce Mal, par ce qu'il a renoncé à la Sagesse & à la Vertu.

Les Stoïciens, qui nioient, que la Divinité pût jamais être irritée contre nous, ont fait la même Faute que Lactance, en soutenant l'Utilité du Vice, sans lequel, à leur Avis, la Vertu ne pouvoit pas exister (2). Voïons avec (2) laquelle Solidité Plutarque réfute une ^{lus Gel-} Opinion si bisarre. *Quoi! dit-il (3), lius, Libr. n'y a-t-il donc point de Bien parmi les VI, Cap. Dieux, parce qu'il n'y a point de Mal ? I. Quand Jupiter se concentre en lui-même, (3) Plu- en se retirant des Choses humaines, n'y a-t-il rien de bon dans sa Nature, par ce d'Osiris. qu'il n'y a rien de mauvais ? Il n'y a rien*

rien de plus déraisonnable que de soutenir une pareille Opinion. Une Concert de Musique peut-être harmonieux, quoique personne n'y chante faux, & un Corps peut être en Santé, quoi qu'il n'y ait aucun Membre malade. Je m'étonne, que les Stoïciens ne soutiennent pas, que la Consomption a été faite exprès en faveur de la bonne Constitution du Corps humain, que la Goute a été produite pour l'amour de l'Adresse & de la Légèreté, & qu'Achille n'auroit jamais eu une belle Tête, si Thersite n'auroit pas eu des Cheveux roux. Il n'y a pas plus d'Extravagance d'admettre ces Chimères-là, qu'à soutenir, que l'Intempérance a été faite pour la Sobriété, & la Justice pour l'Injustice. Selon ces belles Maximes, nous sommes obligés de demander aux Dieux comme une Grace, de vouloir bien conserver toujours le Crime parmi nous.

Sans le secours de la Religion Révélée il n'y a pas moien de répondre à l'Argument d'Epicure, sinon en admettant le Système des deux Principes, qui applanit tout d'un coup cette Difficulté, & toutes les autres, qui en-
vi-

SUR LA PREDESTINATION: 141

viennent de toutes parts l'Origine du Mal. Quelle fatalité déplorable pour la Raison humaine, qu'il faille que des Hérétiques de la plus mauvaise espece, & des Païens mêmes, soient capables d'expliquer par une seule Hypothese absurde & contradictoire, ce dont les Chrétiens les plus Orthodoxes ne sauroient venir à bout, avec la Supposition nécessairement véritable d'un seul Principe infini en Bonté & en Puissance ?

La Doctrine des deux Principes, connue généralement sous le Nom de *Manichéisme*, a troublé souvent de la maniere la plus violente la Paix de l'Eglise Chrétienne. Elle s'établit autrefois dans plusieurs Provinces de l'Empire; & quelques Marcionites marquèrent tant de Zèle pour ces Sentimens impies, qu'ils les ont scellez de leur Sang, & qu'ils ont donné sujet à ceux de leur Secte de les mettre au nombre des Martirs. St. Augustin lui-même, avant qu'il eût été converti par St. Ambroise, avoit embrassé cette Hérésie, & en avoit soutenu la plupart des Dogmes avec beaucoup de cha-

(4) St.
August.
Confess.
Libr. VI,
Cap. XV.

chaleur (4). Les Pauliciens, les Carpocratiens, les Gnostiques, & plusieurs autres Sectes, qui ont divisé l'Eglise, ont été tous dans ces mêmes Principes; mais, il est pourtant vrai, que cette Erreur n'est pas sortie du Christianisme même, & qu'elle est beaucoup plus ancienne. *Il est impossible*, dit Plutarque, dans son Traité d'Isis & d'Osiris,

(5) Plutarque,
d'Isis &
d'Osiris.

qu'une seule Cause, soit bonne, soit mauvaise, ait été le Principe de toutes Choses: & après avoir allégué plusieurs Raisons pour prouver sa These, il ajoute ceci: *Rien ne sauroit exister, sans avoir une Cause de son Existence; & ce qui est bon dans sa nature ne sauroit jamais être l'Origine du Mal. Par conséquent, il doit y avoir dans la Nature un Principe dont le Mal procede comme de sa Cause; aussi bien qu'un Principe, dont procede le Bon. C'est-là l'Opinion de la plus grande & de la plus sage partie des Anciens, qui ont admis deux Dieux opposez dans leur Caracteres, l'un Auteur de tout Mal, l'autre Auteur de tout Bien.*

Pithagore & Platon avoient embrassé la même Hypothese monstrueuse; mais

ce-

celui, qui le premier a donné cours à cette Doctrine, a été Zoroastre Roi des *Bactriens*. Il donna au bon Principe le nom d'*Oromazes*, & au mauvais celui d'*Arimanius* (6). On lui at- (6) Dio-
tribue encore l'Invention de la Ma- gene
gie (7). Il vivoit, selon quelques Laerce,
uns, à peu près huit cens ans avant la dans sa
Guerre de Troie; &, selon d'au- Préface.
tres (8), il est encore bien plus an- (7) Jus-
cien. Quoi qu'il en soit, c'est un des tin, *Livr.*
Hommes de l'Antiquité, qui s'est ac- I, *Chap. I.*
quis le plus de Réputation; & il y a mippus,
des Savans, qui assûrent qu'il y a jus- & Her-
qu'à présent des Restes de sa Secte modorus.
dans les Indes, & dans d'autres Païs Diogene
de l'Asie (9). Laerce,
dans sa

Pendant plusieurs Siecles, le Dog- Préface.
me des deux Principes coëternels n'a (9) Hy-
pas été soutenu, ni dans l'Asie, ni de, Hif-
dans l'Enrope, quoi qu'il soit certain toire de
que dans ce tems-ci un Manichéen se- la Reli-
roit plus formidable que jamais: puis gion des
qu'à peine y a-t-il un seul Argument anciens
employé dans la Controverse touchant Perses.
le Libre-Arbitre, qui ne fût propre à
fortifier sa Cause, s'il falloit la plaider
uniquement devant le Tribunal de la
Raison humaine.

La

La Religion Révélée, qui consiste dans les Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament, est seule capable de couper ce Nœud Gordien. Tout autre Expédient y est emploïé en vain. Il y a autant d'Absurdité à priver l'Être Suprême d'une Puissance & d'une Science sans bornes, qu'à le supposer cruel & tyrannique. Il est encore plus déraisonnable de retrancher une partie considérable du Pouvoir infini, & de la Toute-Science de Dieu, quand on voit clairement, qu'on ne débarrasse pas de toute Difficulté, les Attributs divins qu'on veut défendre, quoi qu'on leur sacrifie tout autre Attribut également essentiel à la Divinité.

Les Sociniens croient se tirer d'affaire, en niant que le Monde ait été fait de rien : ils cherchent l'Origine du Mal dans la Matière même, qui, (10) Dict. selon eux, est éternelle (10). Mais, de Bayle, Dieu n'a-t-il pas modifié cette Matière ? N'y a-t-il pas imprimé le Mouvement ? N'en a-t-il pas fait l'Univers ? S'il étoit impossible à la Divinité de détruire entièrement ces Particules de Matière, qui contenoient les Semences du

du Mal, du moins doit-elle avoir eu assez de Puissance & de Sagesse, pour les disposer si bien, qu'elles ne pussent pas déranger son Ouvrage. Seroit-il vrai que cet Ouvrage fût plein de Défauts? Messieurs les Sociniens y auroient-ils remarqué quelques Imperfections? Qu'ils jettent les yeux sur le Firmament, & sur les Corps celestes; qu'ils en considerent le Nombre, la vaste Grandeur, le Mouvement rapide; & l'Ordre constant avec lequel ils continuent leur Courses différentes, & inégales; sans la moindre Irrégularité.

Les Loix du Mouvement ont sur cette Terre la même Constance & la même Régularité: & les différentes Parties de la Matière, qui ont concouru dans la Formation de notre Globe, n'offre pas à nos yeux un Spectacle moins étonnant, que celles dont a été formé le Ciel qui nous enveloppe. Que la Matière ait été créée, ou qu'elle soit coéternelle à la Divinité, il n'importe, il a fallu pour l'arranger, & pour en composer cet Univers, une Puissance, & une Sagesse, si supérieures à tous les Effets de notre Imagination,

K

tion,

tion, qu'il n'y a que l'Ignorance & la Stupidité, qui puissent empêcher un Homme de tomber dans un Etat d'Admiration, quand son Esprit se hazarde à s'y perdre.

(11) Ba-
ronius,
Annal.
Ecclesiast.
Ann.
120.

L'Ordre & la Beauté sont donc remarquables dans tous les Objets qui sont hors de nous; & la moindre Partie de l'Univers prouve, qu'elle ne sauroit sortir que de la main d'un Dieu (11). L'Homme seul, selon le Sentiment de ceux que je réfute ici, est le Centre de toutes les Imperfections de ce divin Ouvrage. Ils doivent s'imaginer que dans cette Masse de Matière, qu'une Sageffe toute-puissante a choisie, pour en former la Créature la plus parfaite, les Particules qui contenoient le Mal, si dociles par tout ailleurs, ont été assez peu maniables, & assez opiniâtres, pour ainsi dire, pour éluder l'Art & le Pouvoir du souverain Architecte. C'est dans nous seuls, qu'elles ont conservé assez de Force, pour déterminer vers le Mal un Etre créé vertueux, innocent, raisonnable, & suffisamment éclairé pour connoître ses véritables Intérêts. Quels Faux-

Faux-Fuians les Hommes ne cherchent-ils pas, pour sauver la Gloire de leur foible Raïson ? Qu'on en montre bien toute la Foiblesse, quand, pour se débarrasser d'une Difficulté aussi considérable que celle dont il est question, on soutient que Dieu auroit voulu prévenir l'Entrée du Mal dans le Monde, mais qu'il n'en étoit pas le Maître, parce que la Matière par rapport à sa Nature étoit indépendante de lui !

Cependant, quand on leur accorderoit une Proposition si absurde, ils seroient fort éloignés encore de sortir de tout Embarras. Ils ne me nieront pas, peut-être, qu'il est conforme aux Notions, que nous avons d'une Bonté infinie, de croire que si Dieu avoit eu en son Pouvoir un Préservatif efficace pour prévenir le Chûte de l'Homme, il le lui auroit certainement donné. C'est là précisément le Nœud de la Question. Ils ne me diront pas, sans doute, qu'il étoit impossible à Dieu d'assister nos premiers Parens de sa Grace dans une Circonstance si délicate. Ils furent pourtant privez de ce Secours salutaire ; & Dieu, qui pou-

voit dans une Occasion si dangereuse leur ôter le Présent fatal qu'il leur avoit fait ; leur laissa pourtant le Libre-Arbitre, selon le Système que je combats ici. Une Mere, qui auroit donné à ses Filles la Permission d'aller à un Bal, ne la revoqueroit-elle pas, si elle étoit persuadée, qu'elles y perdroient l'Honneur ; ou bien, si cette Mere avoit en son Pouvoir un Préservatif infailible contre les Tentations, enverroit-elle ses Filles au Bal, sans les en munir ?

La seule Ressource, qui reste ici aux Défenseurs de la Liberté humaine, c'est de soutenir que Dieu auroit certainement assisté les premiers Hommes de sa Grace, s'il avoit prévu le Malheur, qui leur devoit arriver ; mais, qu'il est impossible d'avoir une Prescience certaine de choses absolument contingentes. Ce n'est-là qu'une misérable Echapatoire ; & , pour le faire sentir, poussons un peu plus loin notre Comparaison. Si la Mere, dont je viens de parler, accompagnoit ses Filles au Bal, & si elle découvroit par une Fenêtre, qu'une de ses Filles ne ré-

résistoit que mollement aux Persuasions & aux Attaques d'un agréable Séducteur, & qu'elle alloit se rendre dans le moment, n'accourroit-elle pas au plus vite, pour arracher son Enfant de ce Danger? L'appelleroit-on une bonne Mere dans le Monde, si elle en agissoit autrement? C'est pourtant-là une Représentation exacte de la Conduite que les Sociniens attribuent à la Divinité.

En vain diroient-ils, que Dieu ne prévoyoit le Péché du premier Homme, que comme un Evénement possible. Il est du moins certain, que dans le tems, que le Serpent tentoit Eve actuellement, Dieu connoissoit toutes les Circonstances de cette Tentation, & que dans l'instant même que cette Femme trompée alloit se rendre, il savoit, qu'elle étoit sur le point de se précipiter dans un Abîme de Malheurs. On ne me niera pas du moins, que le Scrutateur des Cœurs & des Reins ne connût toutes les Pensées d'Eve: &, par conséquent, il suit du Système des Sociniens, que Dieu a souffert le Péché en question,

K 3 dans

dans le moment même qu'il ne pouvoit pas ignorer qu'il seroit commis indubitablement.

Il étoit encore plus facile à Dieu de prévoir le Péché d'Adam, puisque celui d'Eve, dès qu'il fut commis, donnoit un grand degré de Probabilité à la Chute future de son Epoux. Si le Créateur avoit eu la Volonté de conserver Adam dans son Innocence, & de prévenir les déplorables suites du Péché, n'auroit-il pas du moins retiré l'Epoux du bord de l'Abîme, quand l'Épouse s'y étoit déjà précipitée?

Il est donc évident, que le Système des Sociniens prive Dieu de la Prescience, & lui arrache le Gouvernement Despotique du Monde, sans applanir la grande Difficulté, qui les force à nier qu'il soit possible à Dieu de prévoir les choses contingentes.

Un Défenseur de la Prédestination travaille de son côté avec aussi peu de fruit à sauver son Opinion de tout Embarras par le moyen du Raisonnement; & il s'efforce en vain de trouver dans les Lumieres Naturelles des Solutions propres à résoudre toutes les diffi-

Difficultez. Quand on lui objecte, qu'il suit de son Système, que Dieu est Auteur du Péché, il feroit mieux de mettre sa Philosophie à l'écart, & de n'avoir recours qu'à sa Bible. Plus il voudra se servir de la Raison, plus il donnera de Force aux Objections qu'un habile Antagoniste poussera avec vigueur contre ce Dogme. C'est un Homme engagé dans la Fange, qui s'y enfonce davantage, à proportion des Efforts qu'il fait pour en sortir.

La meilleure Réponse, dont il puisse se servir, est celle-ci: *Je vois, aussi bien que vous, qu'il paroît y avoir de la Liaison entre mon Principe & la Conséquence que vous en tirez: ma Raison croit le voir; mais, elle ne me donne pas des Lumieres suffisantes pour me faire découvrir ce qui me fait illusion, dans le tems que je crois voir une Connexion nécessaire entre cette Conséquence & ce Principe. Cependant, voiant le Dogme, que je défends, clairement établi dans l'Ecriture Sainte, je suis persuadé qu'il y a, dans les Trésors infinies de la Sagesse & de la Puissance de Dieu, un Moien sur & infaillible de découvrir la Fausseté*

de cette Connexion apparente. *Un semblable Moien peut exister, quoi que la Foiblesse de mes Lumieres m'empêche de l'appercevoir.*

Pour faire sentir que ce devoit être-là l'unique Réponse d'un sage Défenseur de la Prédestination, je lui proposerai l'Exemple des Apôtres, qui sont les meilleurs Guides qu'il puisse suivre; &, je le prierai sur tout de réfléchir sur la Conduite dont s'est servi St. Paul, dans le même Embaras.

Il établit la Prédestination de la maniere du monde la plus précise, & la plus claire. *Dieu, dit-il, a donc compassion de celui qu'il veut, & il endureit celui qu'il veut.*

Là dessus cet Apôtre, qui sentoît parfaitement bien l'Objection qu'on pouvoit faire naturellement contre ce Dogme, la propose lui-même. Or, *tu me diras, pourquoi se plaint-il encore? car, qui est celui qui peut résister à sa Volonté?* Jamais le plus fin Moliniste, ni le Philosophe Socinien le plus subtil, n'ont mis cette Objection dans un plus grand jour; & jamais St. Augustin, Luther, Calvin, les Thomistes, &

& les Jansénistes, n'ont rien avancé dans leurs Ecrits, qui fut plus propre que les Paroles de St. Paul à s'attirer une Objection de cette force. On le verra clairement, si l'on veut bien remarquer, qu'un peu auparavant l'Apôtre nous met devant les yeux ce qui s'étoit passé entre Moïse & Pharaon, où nous voïons l'Exemple le plus fort, qu'on puisse trouver dans toute la Bible, de l'Empire Despotique que Dieu exerce sur la Créature raisonnable. Il semble que St. Paul l'allegue de propos délibéré, pour nous empêcher de nous soustraire à la Difficulté, en expliquant dans un Sens adouci le Terme d'Endurcissement. Nous savons que Dieu avoit endurci le Cœur de Pharaon contre les Miracles, & contre les Menaces de Moïse, & qu'ensuite il le punit de sa Desobéissance: Conduite, qui nous doit paroître naturellement opposée, de la maniere du monde la plus directe, aux Idées que nous avons de la Bonté & de la Justice Divine. Cet Exemple si marqué nous doit persuader, par conséquent, que l'Apôtre n'avoit pas la moindre envie de biaiser & de gau-

K 5

chir

chir à la Difficulté, en ménageant ses Expressions.

Après avoir ainsi proposé l'Objection dans toute sa Force, il ne prétend la résoudre qu'en alléguant le souverain Pouvoir de la Divinité, & le Droit absolu, qu'elle a de disposer de ses Créatures, comme elle le trouve à propos. *Mais plutôt, ô Homme, qui es-tu, toi, qui contestes contre Dieu? La chose formée dira-t-elle à celui qui l'a formée, Pourquoi m'as-tu ainsi faite? Il insiste là dessus; & dans le Verset suivant, il place le Sens de ces Paroles dans une Comparaison très propre à inspirer à l'Homme de la Résignation & de l'Humilité.*

Cet Apôtre, quelque inspiré qu'il fût, ne prétendoit pas être en état de résoudre la Difficulté d'une autre manière: il se perdoit lui même dans cet Abîme, ce grand Apôtre des Gentils, en qui un Savoir profond étoit joint aux Lumières du St. Esprit. Bien loin de trancher ici mal-à-propos du Philosophe, il s'écrie, *O! Profondeur des Richesses & de Sapience de la Connoissance de Dieu! Que ses Jugemens sont incom-*

com-



compréhensibles, & ses Voies impossibles à trouver ! Voilà ce qui devrait finir toutes nos Disputes, & imposer un profond Silence à notre Raisson. St. Paul lui même ne trouve pas le Nœud de la Question : qu'on me dise, après cela, si le plus subtil Logicien, & le Théologien le plus profond, peuvent s'arroger plus de Droit à l'Explication de ce Mystere, que le moindre Berger, ou que le plus ignorant Laboureur. Je croi qu'on peut soutenir, sans la moindre témérité, que lorsqu'il s'agit de pénétrer dans le Sens de la Révélation Divine, la Supériorité du plus habile Théologien, sur le Païsan le plus idiot, ne doit pas seulement entrer en comparaison avec la Supériorité de St. Paul, sur le Théologien le plus éclairé qui ait paru dans l'Eglise depuis le tems des Apôtres. Les deux Partis ne devroient-ils pas rougir de Honte, en prétendant expliquer, d'une manière claire, ce qui a été un Mystere pour St. Paul ?

S'il y a de la Superstition à forger & à multiplier les Mysteres sans nécessité, & quand on peut rendre les Ma-
tie-

rières intelligibles par une Interprétation naturelle, il y a une espece de Rebellion contre la Parole de Dieu, à ne pas prendre pour Misteres les Dogmes que l'Ecriture Sainte même nous donne comme mystérieux. On fait avec justice un Crime aux Carpocratien, d'avoir placé l'Image d'Aristote à côté de celle de Jesus Christ, & d'avoir rendu le même Hommage à l'une & à l'autre (11). Mais, si l'Impiété de ces Hérétiques nous paroît monstrueuse, de quel œil faut-il que nous regardions les Chrétiens, qui prétendent avoir un profond Respect pour une Religion entièrement fondée sur des Misteres, & qui en même tems ne veulent rien admettre, qui ne soit absolument au Niveau de la Raison Humaine ?

(11) Ba-
ronius,
Annal.
Ecclesiast-
ticor.
Ann.
120.

Qu'on me permette du moins de conjurer ces Idolâtres de l'Entendement humain, de vouloir bien en faire usage à un autre égard, & de commencer à la fin à songer à ce qu'il y a de raisonnable dans la Charité, & dans la Tolérance. Si jamais il est juste d'en faire usage, c'est dans le Cas dont il

s'a-



s'agit ici. L'Impossibilité, que l'on trouve à concilier le Système de la Prédestination, & celui du Libre-Arbitre, avec tous les Attributs essentiels de Dieu, devoit, sinon réunir les deux Partis, les empêcher du moins de se quereller, & de se taxer mutuellement du Crime de prêcher des Impiétés & des Blasphêmes horribles. Ceux, qui, de l'un ou de l'autre Parti, ne veulent pas entendre parler de Tolérance, feroient encore supportables, s'ils pouvoient démontrer leur Sentiment, & répondre à toutes les Objections d'une manière satisfaisante; mais, rien n'est plus capable de donner de l'Horreur, que de voir des Gens excommunier, bannir, & punir corporellement des Personnes, qui sont d'un Sentiment opposé au leur, quoi que ces Persécuteurs avouent eux mêmes, qu'il n'y a que l'Incompréhensibilité de l'Etre suprême, qui leur puisse fournir une Solution pour répondre aux Difficultez qu'on leur oppose.

Je fortifierai les Exhortations, que je viens de faire, par un brillant & rare Exemple d'Humanité & de Modération

ration entre deux Théologiens d'Opinions différentes. Heureux les Païs Chrétiens, si on se faisoit une Gloire de se régler sur ce Modèle. Le célèbre Melanchton étoit le Chef des Sinergistes, Secte de Théologiens Allemands, qui s'éleva dans le seizieme Siecle, & qui, rebutée par ce qu'il y a de rude & de dur dans le Siftême de Luther sur la Prédestination, croioit que Dieu ne convertissoit pas les Hommes sans le Concours de leur Volonté (12).

(12) Mi-
crelii
Syntagm.
Hist. Ec-
clesiast.

Tout le monde fait quel rigide Défenseur de la Prédestination Calvin a été, & quels Cris s'élevèrent de tous côtez contre lui, comme contre un Homme dont la monstrueuse Doctrine rendoit Dieu Auteur du Péché, de la maniere du monde la plus abominable. Melanchton, néanmoins, avoit pour ce Réformateur une véritable Estime, & une forte Amitié, comme il paroît par différens Ecrits, dans lesquels il entreprit de le défendre (13).

(13) Be-
ze, dans
la Vie de
Calvin,
sur l'an
1552.

Il savoit que ce grand Homme avoit de l'Horreur pour les terribles Conséquences qu'on tiroit de son Siftême, & que dans ses Ouvrages il n'avoit rien

non

rien dit de Dieu, qui fût indigne de la Justice & de la Sainteté de cet Etre très parfait. Il étoit trop équitable, d'ailleurs, pour faire un Crime à Calvin d'avoir enseigné, qu'avec des Lumieres aussi foibles que les nôtres, il étoit imprudent de vouloir pénétrer dans les Principes de la Conduite d'un Dieu dont les Jugemens sont un Abîme, & dont les Voies sont incompréhensibles. C'est uniquement de ce côté-là qu'il prioit les Ennemis de ce grand Homme de considérer son Système; &, malgré l'Opposition qu'il y avoit entre les Sentimens de l'un & de l'autre, il ne négligeoit aucune Occasion de faire l'Eloge de la Piété, & des bonnes Intentions de cet célèbre Réformateur.

Calvin croïoit que le souverain Empire de Dieu, & les Droits d'une Providence digne d'un Etre infini, demandoient une Prédestination absolue. Pour Mélancton, il étoit persuadé, que la Justice, la Bonté, & la Sainteté de l'Etre suprême, ne pouvoient pas subsister sans que l'Homme fût libre. L'un & l'autre, néanmoins, avoient

avoient en vue la plus grande Gloire de Dieu. Mélancton, Homme doux & raisonnable, en étoit persuadé; &, considérant d'ailleurs la Difficulté, & l'Incompréhensibilité du Sujet sur lequel ils différoient, il étoit toujours prêt à rendre justice à Calvin, il admiroit ses Talens & son Erudition, & le reconnoissoit pour son Compagnon d'Oeuvre, dans le Ministère de l'Evangile.

CHAPITRE VII.

DE L'EGLISE.

IL n'y a jamais eu une Nation civilisée, qui fût sans Religion, & le Culte Religieux a passé de tout tems pour l'Affaire générale du Genre-Humain, & pour le Devoir indispensable du Monarque, aussi bien que du Berger. Cette Raison, jointe au profond Respect qu'on a pour les Objets de ce Culte, a toujours porté les Hommes à rendre les Edifices destinez au Service Divin des Religions Nationales, non seulement grands & spacieux, mais encore

core beaux & magnifiques, à proportion de la Richesse des Peuples, & du Génie qu'ils avoient pour l'Architecture. Comme la Structure de ces Batimens coute des Sommes immenses, on les fait d'ordinaire aux Dépens du Public: ils appartiennent par conséquent à toute la Nation; & ils ne servent qu'au Service Divin, qui est conforme à la Religion Nationale, dont le Souverain & la Partie la plus considérable du Peuple font profession.

Ce qui est beau par Excellence plaît à tous les Hommes, aux uns plus, aux autres moins, à mesure qu'ils ont du Jugement & du Gout; & comme le grand Nombre, dans toutes les Nations, ne possède rien, qui passe le médiocre, & qui puisse fournir matière à la Vanité, le Peuple a un tendre Attachement pour toutes les Choses extraordinaires, qui appartiennent au Public. Chaque Sujet croit participer à tout ce qui concerne sa Patrie en général. Quand on gagne une Bataille, la Joie se répand dans tout un País: ceux, qui sont demeurez tranquillement dans leurs Maisons, sont

L

aussi

aussi fiers de la Victoire, que les Guerriers qui ont exposé leur vie pour la remporter. Le Gouteux, qui a été couché mollement dans un Lit, pendant que ses Compatriotes se batoient, croit avoir une bonne part à l'Honneur de la Journée. C'est par la même Raïson, que les plus pauvres Membres de la Société, pendant qu'ils logent dans une petite Cabane, ont un Respect excessif pour les Eglises, quand même ils n'en auroient point du tout pour la Religion.

Ils ne s'amusent point à calculer la Portion, qu'ils peuvent avoir dans les Choses magnifiques qui appartiennent au Public: il suffit qu'ils y aient part, & qu'ils puissent s'en appeller les Propriétaires. Quel Individu humain assez vil & assez misérable y a-t-il au Monde, qui ne puisse jouir de la Satisfaction de dire, *notre Armée, notre Flotte, notre Gouvernement, nos Fonds?*

On peut remarquer encore, que l'Estime & la Tendresse, qu'ont les Hommes pour tout ce qu'ils possèdent d'une manière si vague, sont plus ou moins fortes, à mesure que les Objets
de

de ces Attachemens sont permanens , ou périssables. Une seule Tempête détruit une Flote entiere , une Armée peut être taillée en pieces dans un seul jour , & les Fonds peuvent être facilement dissipés par la mauvaise Conduite de ceux à qui ils ont été confiés , ou épuisés par les Nécessitez publiques. Mais , des Temples , & d'autres Edifices solides , peuvent braver le Temps & flatter la Vanité d'un grand nombre de Générations. Quoi que les Hommes soient Amateurs de la Nouveauté , ils traitent eux-mêmes ce Penchant de Foiblesse , & ils ont une profonde Vénération pour tout ce qui est durable , & qui a la Réputation d'avoir subsisté pendant plusieurs Siecles.

J'ai fait voir suffisamment dans les précédens Chapitres , que la Religion intérieure , & la Dévotion réelle de l'Âme , n'ont jamais été des Objets , dont la Multitude se soit extrêmement mise en peine : il lui faut quelque chose de matériel , qui fasse de grossieres Impressions sur les Sens ; & , quand on veut parler au Vulgaire sur la Religion d'une maniere propre à le remuer , on se

L 2

fert

sert d'ordinaire des Termes d'*Autel*, & de *Temple*, & on représente la Piété sous l'Image de quelque chose de visible & de palpable. Cependant, à l'exprimer d'une manière propre, la Religion, & sur tout la Religion Chrétienne, n'a rien à démêler avec des Edifices. Jesus Christ, & ses Apôtres, prêchèrent dans des Maisons particulières; &, lorsque les Chrétiens furent augmentez considérablement en nombre, ils s'assemblèrent en plain Air, pour assister au Culte Religieux. Le grand nombre même ne fait rien à l'Essence de la Religion, non plus que l'Architecture d'un Batiment superbe. Pour faire sentir l'un & l'autre, le Sauveur du Monde a promis à ses Disciples, que *là où deux ou trois Fidèles seroient assemblez, en son Nom, il seroit au milieu d'eux.*

Les Assemblées des vrais Chrétiens, qui se réunissoient pour adorer Dieu, soit dans une Chambre, soit dans un Désert, furent appelées Eglises, du tems des Apôtres; &, tous ceux qui croïoient en Jesus Christ, quelque dispersés qu'ils fussent par toute la Terre, furent

furent considérez comme Membres de l'Eglise Universelle. Mais, lors qu'ensuite le Christianisme fit des Progrès, & qu'il fut toléré, ou protégé, par les Souverains du Monde, on bâtit un grand nombre de Maisons destinées au Service Divin; &, peu-à-peu on s'accoutuma à les distinguer par le Nom, qu'on avoit donné autrefois à chaque Assemblée de Fidelles. On appella encore *Eglises*, les Temples des Païens, dès que les Chrétiens, après en avoir chassé les Idolâtres, s'en furent rendus paisibles Possesseurs. Il ne faut pas s'étonner de cette Conduite des Chrétiens, malgré l'air d'Injustice qu'on y trouve. Dans tous le Pais du Monde, à chaque Révolution arrivée dans la Religion Nationale, on a vu les Prêtres du Parti triomphant s'approprier les Temples, & tout ce qui y avoit du rapport. La première Eglise, qu'en Angleterre on a consacrée à St. Paul, avoit été un Temple Païen, bâti à l'Honneur de Diane; & la principale Mosquée de Constantinople étoit autrefois une Eglise Chrétienne dédiée à Ste. Sophie.

Ceux, qui ont seulement une légère Idée de l'Histoire du troisieme, quatrieme, & cinquieme Siecles de l'Eglise, doivent savoir combien de fois les Prêtres Païens & Chrétiens se sont chassés tour-à-tour des Temples, selon que la Religion des uns ou des autres avoit gagné le dessus. Quelque fois, ces Changemens étoient accompagnés de Persecutions cruelles; &, quelquefois, on s'y prenoit avec assez de Douceur, à proportion du degré d'Inhumanité ou de Modération, qui se trouvoit dans le Naturel des Empereurs, & de leurs Favoris. Au reste, le Clergé Chrétien n'étoit dès lors pas moins intrigant que les Prêtres des Gentils, ni moins ingénieux à ménager son intérêt temporel. Aussi-tôt qu'il se vit le Maître, ils ne négligea rien, pour faire bâtir des Eglises, qui n'étoient gueres inférieures en Magnificence aux Temples les plus pompeux du Paganisme, desquels, par un Motif de Prudence, ils trouvèrent à propos de conserver ceux, que dans la première impétuosité on n'avoit pas abbatus par un Principe de Zèle.

On

On voit par tout ce que je viens de dire, que quand on a donné le Nom d'Eglise aux Temples & aux Edifices élevez exprès pour y célébrer le Service Divin, on s'est servi d'une Maniere de parler figurée ; & que ce Terme, qui, selon son Etimologie, ne sauroit signifier, que Congrégation ou Assemblée, doit exprimer, dans son Sens le plus naturel, la Multitude de tous ceux qui croient en Jésus Christ, Laïques, aussi-bien qu'Ecclésiastiques, de quelque Secte qu'ils soient. C'est-là une Vérité incontestable ; &, cependant, à peine y a-t-il parmi le Clergé un seul Homme, qui soit d'Humeur à l'admettre, pour ainsi dire, à pur & à plein. Il faut s'en prendre à l'Ambition, l'Envie, & l'Esprit vindicatif de plusieurs Gens d'Eglise, dont les Vices soutenus par la vaine Gloire, l'Extravagance, & l'Impiété d'un grand nombre de leurs Collegues, ont excité & entretenu, parmi les différens Troupeaux confiés à leurs soins, des Animosités, des Discordes, & des Haines implacables. En vain l'Eloquence, la Sageffe, & la Piété d'un petit nom-

bre de leurs Compagnons d'Oeuvre se font-elles opposées à ce Torrent impétueux. Elles n'ont point empêché jusqu'ici, que les Chrétiens ne disputassent, à tous ceux qui refusoient d'embrasser toutes leurs Opinions, la Gloire d'appartenir à Jesus Christ. Chaque Secte prétend constituer la véritable Eglise, & traite tout le reste d'Anti-Chrétiens, de Schismatiques, & d'Hérétiques.

Ce qu'on entend généralement, dans tous les Païs, par le Nom d'Eglise, est la Religion protégée par le Gouvernement, & dont le Clergé possède les Eglises Nationales avec leurs Revenus. Dans ce Sens, le Terme d'Eglise renferme la Discipline Ecclésiastique, avec tous les Rites & toutes les Cérémonies, aussi bien que les Privileges & les Immunités, que les Loix d'un Païs accordent au Clergé de la Religion dominante.

Il est certain que l'Eglise, considérée de cette manière, est différente chez toutes les différentes Nations, & que dans le Monde Chrétien, il n'y en a pas deux qui se ressemblent parfaitement.

tement. En France & en Espagne l'Eglise est Catholique-Romaine; mais, celle de France n'a point d'Inquisition: elle differe de celle d'Espagne par rapport au Gouvernement Ecclésiastique, & elle est moins servilement soumise à l'Autorité du Pape. A Venise, il y a une Inquisition; mais, il faut qu'un Noble Vénitien assiste toujours à tout ce qui se passe dans ce Tribunal, qui, dès qu'il en est absent, cesse d'être une Cour de Justice: ce qui change la Nature de cette Inquisition même, & la rend essentiellement différente de celle d'Espagne. En Angleterre, l'Eglise est Protestante & Episcopale, semblable à cet égard à plusieurs Eglises Luthériennes, dont elle differe pourtant beaucoup, par rapport à la Doctrine, aux Cérémonies, & au Gouvernement Ecclésiastique.

Quand le Mot d'Eglise signifie la Religion, comme par exemple l'Eglise Anglicane, il comprend les Laïques, aussi bien que le Clergé; mais, quand on s'en sert avec relation à son Autorité, & à son Gouvernement, il ne désigne que le Clergé seul, à qui les

L 5

Laï-

Laiques sont censez devoir une Soumission, & une Obéissance absolue. Lorsqu'il s'agit de l'Intérêt de l'Eglise, ce Terme a une Signification plus étendue. Il renferme alors, outre le Clergé, tous ceux qui se déclarent en faveur de la Félicité temporelle & de l'Autorité de cette Eglise. C'est ainsi que Louis XIV a été regardé, par un assez grand nombre de nos Ecclésiastiques, comme le meilleur Ami de l'Eglise Anglicane; que plusieurs Papes ont été dans les Intérêts des Protestans; & que le Grand Seigneur a mérité plus d'une fois d'être appelé le Protecteur des Eglises opprimées dans la Transilvanie.

Faute de bien démêler tous ces différens Sens attachés au Mot d'Eglise, certaines gens se sont rendus coupables de l'Injustice la plus criante, en mettant sur le compte d'une Religion toute sainte des Actions qui ne procédoient que de la Fourberie des Ecclésiastiques. L'Eglise de Christ, considérée comme une même chose avec la Religion Chrétienne, a été établie & étendue d'une manière miraculeuse par des

des Hommes sans Lettres, qui, en prêchant la Modération, la Patience, l'Obéissance au Magistrat Civil, & une entière Résignation à la Volonté Divine, ont gagné un nombre infini d'Ames, sans l'Assistance du Bras séculier, & sans emploier aucun Moïen violent. Tout l'Héroïsme de ces Conquérans spirituels, qui ne recommandoient aux Hommes, que la Paix, l'Union, & la Charité, & qui méprisoient souverainement tout Intérêt mondain, consistoit à hasarder leur Vie pour le Salut de leur Prochain, & à la sacrifier gaiement à la Gloire de leur Maître. Mais, l'Eglise de Christ, qui signifie la Juridiction, l'Intérêt temporel, & l'Autorité du Clergé, qui fait profession de la Religion Chrétienne, doit son Etablissement, & son Etendue, à de tout autres Moïens. Dès le premier Siecle, les Ecclésiastiques commencèrent à se quereller les uns les autres : ils se persécutèrent déjà dans le second ; &, aussi-tôt qu'ils eurent affermi leur Pouvoir sur la Protection des Souverains, ils se servirent de la Pompe, de
la

la Magnificence, & d'autres Artifices mondains, pour attirer les Hommes, & pour les faire entrer dans le Sein de l'Eglise, tandis que ceux, qui refusoient d'adopter toutes leurs Opinions, y étoient forcés sans aucun Miracle, & par le seul Secours du Gouvernement.

Si le Terme d'Eglise signifioit toujours la Religion, & si toujours l'Idée de la Religion y entroit du moins pour quelque chose, on ne verroit pas dans les plus Scélérats de tous les Hommes les plus grands Zélateurs de l'Eglise. Ce Phénomène est ordinaire chez toutes les Nations, tout comme chez nous. Nous voïons des Gens, qui se contentent de jurer, de boire, & de dire des Mensonges, en faveur de l'Eglise; pendant que d'autres, plus fervens dans leur Zèle, se parjurent, excitent des Rebellions, font des Conspirations contre la Vie des Souverains, brulent & désolent leur Patrie, par le même Motif.

Pour faire comprendre à mes Lecteurs une Bisarrerie si prodigieuse de l'Esprit humain, il faut que je le prie
de

de consulter de nouveau ce que j'ai dit sur la Dévotion Populaire. Comme il est rare qu'un Homme soit assez ignorant ou assez impie, pour n'avoir pas du moins quelque Idée confuse de la Vertu & du Vice, du Ciel & de l'Enfer, il est naturel que les plus grands Scélérats aient de tems en tems quelques Rémords & quelques Fraïeurs. Une Habitude constante les a rendus Esclaves des Plaisirs criminels; &, au milieu des Troubles, qui s'excitent dans leur Conscience, ils se sentent incapables de se guérir de leurs Inquiétudes par une Conversion réelle, & par la Pratique des Devoirs, que la Religion nous impose. Il ressemblent alors à un Homme, qui est sur le point de se noïer, & qui saisit une paille flottante, pour s'empêcher d'aller à fond. Ils sont assez stupides, pour se mettre dans l'Esprit, qu'une Tendresse zélée, pour le Nom de l'Eglise, ou pour l'Edifice à qui l'on donne ce Nom, jointe à une profonde Vénération pour l'Habit du Clergé, & pour tout ce qui leur semble avoir du rapport à la Religion extérieure, est

est plus que capable de balancer tous les Defordres de leur Conduite. Cette Illusion les console, & les tranquilise; & c'est là, si je ne me trompe, la véritable Raison, pour quoi l'on trouve chez tous les Peuples, tant de Gens plongés dans le Vice, qui aiment jusqu'à la Fureur l'Eglise Nationale, qu'ils ne connoissent que de réputation. Si l'on veut bien considérer attentivement ce que je viens de dire, & se rappeler dans l'Esprit la Raison qu'au commencement de ce Chapitre j'ai donnée de l'Amour du Vulgaire pour tout ce qui appartient au Public, je me flatte qu'on ne trouvera plus rien d'incompréhensible dans le Respect outré, que l'Eglise inspire par tout à ceux là mêmes qui s'éloignent le plus du véritable Esprit de la Religion.

Les Personnes dont les Opinions diffèrent de celles de l'Eglise Nationale, ou plutôt qui refusent de se soumettre aux Cérémonies de cette Eglise, sont continuellement animées contre elle par leurs Docteurs. Dès leur Enfance, on leur met devant les yeux
les

les Abus de cette Eglise, quoi qu'il n'y ait point de Secte dont le Culte soit absolument raisonnable dans toutes ses Parties. On les excite à mépriser la Religion dominante, & à la haïr mutuellement, dès que leur Zèle sera suffisamment accru avec leur âge. Cette Aversion pour l'Eglise revêt, dans l'Esprit de ceux à qui on l'inspire le même caractère de Piété, que les Zélateurs de l'Eglise trouvent dans leur tendre Attachement pour elle; & les uns & les autres sont animez du même Motif, en mettant ainsi l'Ombre à la place de la Réalité.

Il est vrai pourtant, que quelque Haine & quelque Mépris que l'Eloquence de la Chaire puisse inspirer à des Esprits foibles, le Vulgaire ne laisse pas d'être charmé, quand il voit son Parti en possession des Eglises Nationales. Dans tous les Païs, où la Religion cause d'indignes Querelles, ceux qui haïssoient jusqu'au Nom de ces Eglises, pendant qu'ils en étoient exclus, se reconcilient sans peine avec elles, dès que par une Révolution favorable pour eux leur Secte gagne le
dessus

dessus & devient la Religion dominante. Il y a dans une Eglise vaste & magnifique un certain charme, qui enchante la Populace. Elle la regarde comme une Forteresse élevée contre le Diable, & contre l'Enfer. Elle y met sa Confiance dans tous les Incidens de la Vie; elle croit trouver dans sa Vénération pour ce Batiment superbe, & dans ses Emportemens contre ceux qui le méprisent, une Absolution de tous ses Péchés, & un Droit de s'abandonner au Crime avec une tranquillité parfaite.

On me pardonnera, sans doute, de m'être arrêté si long-tems sur cet Article, quand on voudra bien considérer, que c'est uniquement cette Foiblesse du Peuple qui a été la Baze solide, sur laquelle ont été fondées la Splendeur & l'Autorité, non seulement de la Religion Païenne, mais encore de la Mahométane, & de la Chrétienne. Le Clergé a su toujours employer parfaitement bien ces bisarres Idées du Peuple; mais, il faut admirer sur tout la merveilleuse Industrie & l'Héroïsme incomparable des Ecclésiastiques Chrétiens,

tiens, qui, par leur Fermeté, & par leur Adresse ont su faire du Terrain le plus aride les Campagnes les plus fertiles. On ne sauroit réfléchir, sans le plus grand Etonnement, sur les Trésors inépuisables, dont l'Eglise se trouve actuellement en possession, & sur l'Etendue du Pouvoir temporel que s'arrogent les Successeurs des Apôtres. Il est pourtant très certain, que l'Evangile est la Chose du Monde la moins propre, par sa Nature, à procurer des Avantages si merveilleux à ceux qui font profession d'y trouver les Principes de leur Conduite.

Pour expliquer ce que j'entens par l'Héroïsme du Clergé, je me contenterai d'en alléguer quelques Exemples, & de prendre les premiers, qui s'offrent à mon Esprit, de cette foule que les Histoires nous en ont donnez.

Si c'est une Entreprise dangereuse de s'opposer aux Grands, & aux Favoris des Princes, il doit y avoir bien plus de Danger à résister en face aux Souverains mêmes. Cette Maxime n'empêcha pas le hardi St. Ambroise de s'opposer vigoureusement à un grand

M

Em-

(1) E-
rasm. E-
pist. *Libr.*
XXVIII,
Epist.
III; Libr.
XXIX,
Epist.
LXIX.

Empereur (1). Lorsqu'après une Ac-
tion, qui déplaisoit à ce Prélat, Théo-
dore voulut entrer dans l'Eglise de
Milan, le brave Evêque ôsa l'arrêter
sur le seuil de la Porte, & le forcer à
faire Pénitence avec toute l'Humilité
possible, avant que de lui permettre
d'assister au Service Divin. Pour

(2) Eu-
seb. Hist.
Ecclesiast.
Libr. VI,
Capit.
XXXIV.

bien comprendre le Danger, qu'il y
avoit dans cette Action, & l'Intrepidi-
té qu'il falloit pour les mépriser, il
faut savoir qu'une pareille Entreprise
avoit été formée auparavant, à Antio-
che, par St. Babilas, & qu'elle lui
avoit coûté la Vie (2). St. Chri-
sostome qui, pour le dire en passant,
s'est trompé sur le Nom de l'Empe-
reur, & sur la nature de l'Action,
qui lui attira la Sévérité de ce Prélat,
a déployé plus d'une fois son Elo-
quence ordinaire, pour faire l'Eloge
de ce Saint Babilas, à qui il assigne
un Rang considérable parmi les Mar-
tirs (3).

(3) St.
Chrisost.
Homélie
sur St.
Babilas,
contre
les Gen-
tils, &
ailleurs.

Les Caracteres du Christianisme peu-
vent être comptez entre les Preuves les
plus sensibles de la Divinité de notre
Religion; & elles l'ont rendue agréa-
ble

ble à tous les Esprits sensez. L'Obéissance pour le Magistrat Civil, l'Amour de la Paix, & une Charité générale pour tous les Hommes, Vertus si souvent recommandées dans l'Evangile, devoient naturellement plaire à tous ceux, dont le Cœur bien placé étoit sensible à la Vertu, & à l'Ordre; & elles ont toujours été le plus sûr Moïen d'étendre la Doctrine de Jésus Christ. Cependant, le Zèle précipité des Ecclésiastiques leur a fait trouver d'ordinaire ce Moïen trop lent, & ils ont voulu augmenter leur Pouvoir, qu'ils confondoient adroitement avec les Intérêts de la Religion, par des Vertus plus actives que n'est la Patience qu'un Chrétien doit opposer à la Persécution, & la Constance qui convient aux Martirs. Leur Humeur inquiète les a rendus quelquefois les Agresseurs dans des Païs mêmes, où ils étoient Etrangers, & où il se devoient croire trop heureux de ce qu'on les toléroît.

Du tems de Théodose le Jeune, quand les Fidèles jouissoient en Perse d'une pleine Liberté de Conscience,

Abdas, Evêque zélé, eut le courage d'abatre un Temple, où les Gens du Pais adoroient le Feu. Les Mages en portèrent leurs Plaintes devant le Roi, qui fit venir cet Evêque impétueux, & qui ne lui demanda pas d'autre satis-

(4) Theod. Hist. factation, que de rebatir le Temple (4).

Ecclesiast. Abdas le refusa avec dedain, quoi que

Libr. V, le Monarque lui eut déclaré, qu'en

Capit. cas de Desobéissance, il feroit renver-

XXXIX. ser toutes les Eglises Chrétiennes, qui

(5) Idem, seroient dans tout son Empire (5). Il

So- le fit effectivement, & cet Acte de

crat. Hist. Justice fut suivi d'une terrible Persécution,

Ecclesiast. tion, qui commença par le Martire

du vaillant Abdas. Les foibles restes

des fidelles Héros, qui échappèrent à

la Cruauté des Prêtres Païens, bien

loin d'avoir le Courage abbatu par cet-

te Catastrophe, animez d'un noble Es-

poir de Vengeance, implorèrent l'Assis-

(6) So- tance de l'Empereur (6) : ce qui ex-

crat. Hist. cita une longue Guerre entre les Per-

Ecclesiast. ses & les Romains, & inonda la Terre

Libr. VII, d'un nouveau Déluge de Sang répan-

Capit. du pour la Gloire de l'Eglise.

XVIII. Il est évident par ces Exemples, &

par un grand nombre d'autres, que

l'E-

l'Eglise a marqué autant de Valeur , à attaquer ses Ennemis , & à se relever de ses Chûtes , qu'elle a montré de Constance & d'Application à pousser ses Progrès. C'est cette noble Fermeté toujours soutenue , qui l'a élevée à ce haut Degré de Depotisme , & de Gloire Mondaine. Poser une Couronne sur la Tête d'un Empereur à genoux , & la renverser ensuite d'un coup de pied , paroît à la vérité dans un Evêque de Rome une Action passablement brutale , & peu convenable à une Cérémonie si solennelle ; mais , en récompense , c'est une Embleme très significative d'un Despotisme absolu , qui pourtant n'est pas encore aussi forte que la Liberté qu'un autre Pontife a pris de mettre le pied sur la Gorge à un Souverain prosterné devant lui. Chacun fait que les Papes ont donné un grand nombre d'autres Preuves extraordinaires de leur Pouvoir absolu sur les Rois de la Terre.

Ce qu'il y a de plus surprenant dans la Grandeur temporelle de l'Eglise , c'est que tous les Domaines que possèdent les Successeurs de St. Pierre ont

été disputez sans relâche, & gagnés pied à pied sur les Laïques, sans en excepter ce qu'ils s'arrogent en vertu d'une Donation de Constantin, qui a été tournée en ridicule par les Poetes Italiens eux-mêmes.

Il n'y a rien de plus divertissant, que de voir dans les Histoires les différentes & nobles Luites qu'il y a eu entre les Pontifes Romains, & les Princes de la Chrétienté, jusqu'à ce qu'enfin Grégoire VII, vainquit toutes les Difficultez, par une Intrépidité qui méprisoit les Dangers les plus grands, & réussit enfin à soumettre la Souveraineté Temporelle au Pouvoir Ecclesiastique. C'est ce Prélat habile & majestueux, qui refusa d'admettre un Empereur (7) en sa Présence, avant que ce Prince eût passé trois jours de suite nus piés, & tout seul, dans une grande Sale, jeunant depuis le ma-

(7) Henri
IV.

(8) Maim-
bourg, me
encore, qui
osa s'arro-
ger le Droit
de priver son
Seigneur & Maitre de la
Dignité Impériale.

Quelques

uns ajoutent que ce Prince avoit dans les mains des Ci-
seaux, & des Verges, comme se soumettant au Foiet
à la Tonsure.

A peine peut-on nommer un seul Empereur assez hardi pour résister à la Puissance Papale, qui, à la fin, n'ait été obligé de plier. Les Princes les plus habiles, les plus braves, & les plus fermes, ont succombé sous cette Autorité sacrée. Henri IV, tout grand Roi qu'il a été de toutes manières, a été forcé de se soumettre au Châtiment que le St. Pere lui a infligé dans la personne de ses Ambassadeurs. C'étoit Clément VIII. Ceux, qui représentoient l'auguste Monarque des François, étoient à genoux la tête baissée devant le Trône du Pontife, qui, pendant qu'on chantoit le Pseaume cinquantième leur donnoit des coups de Verges à la fin de chaque Verset (9). (9) Commentaires de Bote-
On dit même, que cette sainte & honteuse Cérémonie fut répétée par le Légat du Pape à l'égard du Roi lui-même (10). (10) D'Aubi-
gné.

Quand l'Autorité de l'Eglise est une fois établie dans l'Esprit des Hommes, on lui paie, même dans son Adversité, les Hommages qu'on croit lui devoir. Leon X, avant que d'occuper le St. Siege, se trouva en qualité de Légat

(11) Pala-
vicini,
Hist. del
Concilio
Trident.

de Jules II, dans l'Armée que les François défirent près de Ravenne. Quand il fut fait Prisonnier, les Soldats victorieux, à ce que nous assure le Cardinal Palavicin (11), marquèrent une si grande Vénération pour lui, qu'ils lui demandèrent pardon de leur Victoire, & l'Absolution, avec promesse de ne plus jamais porter les Armes contre le St. Pere. Ce Fait me rappelle dans l'Esprit un Exemple plus noble de la profonde Vénération, que la seule vue d'un Pape, & de ses Ornemens Sacerdotaux ont su arracher, non pas à des Enfans de l'Eglise, mais à des Barbares, aux plus cruels Ennemis, & aux plus grands Persécuteurs des Orthodoxes.

Le fameux Attila, après avoir pris & mis en cendres Aquilée, & ravagé tout sur son chemin jusqu'à Paris & Milan, s'empara de ces deux grandes Villes mêmes, & en fit deux Théâtres affreux de tous les Defordres de la Guerre. Toutes ces Nouvelles, qui arrivèrent à Rome les unes sur les autres, y causèrent la plus grande Consternation, & le Sénat s'assembla pour dé-

délibérer si l'Empereur quitteroit l'Italie, puisqu'il paroissoit impossible de défendre Rome contre ce Déluge de Barbares, qui sembloient avoir inondé l'Empire. Il ne trouva point de meilleur Expédient, à la fin, que d'envoier à Attila une Ambassade pompeuse, qui eut le Pape lui-même à sa Tête.

Conformément à cette Résolution, Léon I sortit de Rome, d'une manière intrépide, pour aller à la rencontre d'un si redoutable Ennemi. Le Roi des Goths fut frappé de ce Spectacle: il se soumit à tout ce que lui dit le St. Pontife, comme à des Ordres venus immédiatement du Ciel; & il se retira de l'Italie dans le moment, avec toute son Armée saisie d'une espece de Terreur Panique. Dans la suite, Attila fut honteux de cette Foiblesse, & il fut assez bien pallier une Faute si puérile, aidé peut-être par les Lumieres de ses Courtisans pour l'attribuer à un Miracle dans les formes. Pendant que Léon lui adressa son Discours, un Vieillard vénérable se tenoit auprès du Saint Prélat. Ce Vieillard majestueux avoit une Epée

M 5 nue

(12)
Maim-
bourg,
Décaden-
ce de
l'Empire.

nue à la main, & menaçoit continuellement Attila de la lui plonger dans le sein, s'il n'accordoit pas au Pape tout ce qu'il trouvoit à propos de demander (12). Belle Excuse pour un Conquérant à la tête de ses Troupes victorieuses, pour le terrible Attila, le Fleau de Dieu, l'Ennemi du Genre-Humain; pour cet Attila, dont les Regards seuls inspiroient la Terreur aux plus braves, & dont le Nom faisoit trembler toute la Terre !

Dans le Chapitre suivant, je m'efforcerai de faire voir, que l'Héroïsme des Ecclesiastiques n'a pas été plus utile à l'Avancement de la Grandeur temporelle de l'Eglise, que leur Politique raffinée. Cependant, avec la connoissance la plus exacte de ces Moïens, qui ont été employés avec une si grande application, il est impossible de ne pas regarder cet Ouvrage prodigieux bâti sur une Baze si foible, comme un Chef-d'Oeuvre de la Force d'Esprit & de la Sagesse humaine, qui est supérieure à tout ce dont les Hommes peuvent se glorifier avec le plus de Justice.

Les



Les Païens, dont toute la Religion étoit fondée sur des Fictions Poétiques, n'avoient qu'une misérable Théologie, dont les Prêtres pouvoient faire tout ce qu'ils vouloient, sans courir risque de se voir traversés par la Morale. Le Mahométisme influe plus sur les Mœurs, & donne des Idées assez justes des Attributs divins: deux Qualitez qu'il doit selon toutes les apparences à l'Evangile; mais, d'un autre côté, toute cette Religion paroît être faite exprès pour flatter la Sensualité des Hommes. Il y a d'ailleurs dans l'Alcoran des Passages badins & méprisables, & dans plusieurs Endroits on y a laissé de la place pour des Additions. Dans la Religion Chrétienne tout est grave, tout est solide: elle est, jusques dans ses moindres Parties, digne d'occuper la Réflexion la plus sérieuse d'un Homme qui peut & qui ose penser librement & profondément. L'Idée, qu'elle nous donne de la Divinité, est sublime; & aussi incompréhensible qu'elle le doit être par la nature même du Sujet. La Doctrine de Jésus Christ n'est pas ornée de Fleurs
d'E-

d'Eloquence, capables de s'insinuer dans le Cœur des Mondains ; &, bien loin de se liguer avec les Penchans vicieux de l'Homme, elle attache tous ceux qui la suivent aux Regles de la Morale la plus sévère. Tout l'Esprit, tout le But, de l'Evangile marque un Caractere de Divinité. On n'en sauroit rien tirer qui favorise la Fraude pieuse, ni qui s'accommode aux Passions humaines. Quiconque veut l'entreprendre doit être résolu à insulter la Vérité, & le Sens commun, de la maniere du monde la plus grossiere. Malgré tous ces Obstacles, qui paroissent invincibles, avec quel Succès n'a t'on pas travaillé à en faire un Prodige de Grandeur temporelle.

Le Divin Fondateur de cette sainte Religion recommandoit la Frugalité, il embrassoit la Pauvreté, il ne prétendoit aucun Droit sur les Richesses, il les méprisa, aussi bien que tout Pouvoir temporel, & il enseigna formellement que *son Roïaume n'étoit pas de ce Monde.*

Quand on entre dans ces sortes de Considérations, est-il facile de comprendre

prendre, de quelle maniere ceux, qui prétendent être les Vicaires de Jésus Christ, ont ôsé se déclarer Princes Temporels à la face du Ciel & de la Terre? Peut-on n'être pas dans le dernier Etonnement, en les voïant vivre d'une maniere magnifique, splendide, & luxurieuse; s'attribuer, non seulement une souveraine Sageſſe, une Sainteté ſuprême, dont ils se croient poſſeſſeurs par un Droit d'Héritage, mais encore une Juridiction illimitée, & un Despotiſme abſolu ſur toute la Terre, que les Apôtres n'ont jamais ſongé à mettre au nombre de leurs Prérogatives? Ce n'est pas tout. Ces prétendus Vicaires de Dieu se regardent encore comme les Sources des Honneurs mondains: ils donnent des Titres aux Souverains, & les leur ôtent, quand ils le trouvent à propos. On dit même que Jules II avoit délibéré un jour, s'il ôteroit le Titre de Roi très Chrétien à Louis XII, pour le transporter à Henri VIII, Roi d'Angleterre (13).

Le Pontife Romain, dit Leon Alladin, *Livr.*
tius, Bibliothécaire du Vatican, *ne II.*
dé-

(13)
Guicciar-

dépend de Personne : il juge tout le Monde; & il n'est soumis au Jugement de qui que ce soit. Il faut lui obéir, quand il gouverneroit injustement. Il donne des Loix, sans en recevoir de Personne; & il change ces Loix, comme il le trouve à propos. Il crée des Magistrats, il détermine les Matieres de la Foi, il regle les grandes Affaires de l'Eglise selon son bon Plaisir. Il ne sauroit errer, quand il le voudroit; par ce qu'il est inaccessible à l'Erreur, & à la moindre Illusion. Muni, comme il est, de l'Autorité de Jésus Christ, il lui est impossible de changer de Sentiment, quand même un Ange du Ciel s'efforceroit de lui inspirer d'autres Opinions (14).

(14) Al-
latius, de
perpetua
Confen-
sione,
Libr. I.
Cap. II.

Quelle Extravagance, de supposer un semblable Pouvoir dans une Créature humaine ! Il est aisé de démontrer, sur tout, que l'Infaillibilité du Pape est absolument étrangere à la Religion, & qu'elle n'a son Origine que dans une Ambition inventive, & ingénieuse. Le Clergé ne sauroit l'avoir reçue par Voie d'Héritage de la main des Apôtres, qui ont avoué eux-mêmes qu'ils

qu'ils étoient sujets à des Doutes. Il est tout aussi déraisonnable de chercher dans l'Ecriture Sainte les Sources de ces Prérogatives, puisqu'un Cardinal lui même (15) à pris fait & cause (15) *Le Cardinal Holius.* pour un Auteur assez hardi pour avancer, que *sans l'Autorité de l'Eglise, il n'aurait pas une plus grande Vénération pour la Bible, que pour les Fables d'Esopé* (16). Selon cette Proposition, (16) *Hofius in Prolegomena Brentii, Libr. III.* ce sont les Livres Sacrez, qui reçoivent toute leur Autorité de l'Eglise; & par conséquent, l'Eglise ne sauroit emprunter la sienne des Livres Sacrez. Quoi que cet Argument paroisse d'abord avoir plus de Subtilité que de Poids, il est impossible, pourtant de ne le pas trouver solide, quand on l'examine avec attention.

Je m'assure, qu'il n'y a point de Protestant, qui ne souscrive à tout ce que je viens de dire au Desavantage de l'Eglise, pourvu que je n'entende par là que l'Eglise Romaine; mais, si je m'avisais d'en appliquer la moindre partie à celle dont il est Membre, & qui passe dans son Esprit pour la véritable Eglise de Jésus Christ, il y a de l'ap-

l'apparence qu'il seroit très mécontent de moi, & qu'il seroit tous les Efforts pour me faire sentir ce que pe- se le Bras séculier. Je m'exposerois aux mêmes Dangers par une pareille Audace, en Angleterre, en Hollande, & en Suede; & il y a quelque chose de moins étonnant dans la grande Diverfité d'Opinions qui regne parmi les Protestans, que dans la maniere, dont ils s'accordent unanimement avec l'Eglise dont ils se sont séparés, à défendre la Religion qu'ils professent par le Secours des Puissances Temporelles. Il n'y a pas une seule Secte dans tout ce Corps, qui, outre les Preuves tirées de l'Ecriture, & l'Habileté de ses Théologiens, n'emploie le Pouvoir du Souverain, quand elle en a le moien, avec autant d'Ardeur & de Zèle, que les Papistes eux-mêmes.

On n'a jamais manqué une Occasion de s'en servir dans les Disputes qu'on a eu en Hollande sur la Religion. Les Gomaristes n'ont rien négligé pour animer les Princes d'Orange contre les Arminiens; & ils se sont munis contre ces mêmes Adversaires
du

du Pouvoir des Magistrats dans le Synode de Dordrecht, sans avoir seulement la Politique de cacher leur Zèle sous une Modération apparente. D'autres Synodes suivans ont fait voir une pareille Ardeur, en excitant les Etats contre les Sociniens, dont plusieurs ont été bannis, & dont un grand nombre de Livres a été condamné au Feu. (17) Samuel Andreas,

Dans le tems d'Edouard VI, Professeur Laſcus & Micronius étoient Ministres de l'Eglise Flamande à Londres. Forcés seur en Théologie à Mar- d'abandonner l'Angleterre après la la pour Mort de ce Prince, ils tachèrent de s'établir avec leur Troupeau en Danne- ce Fait dans son Epistola marc; mais, les Luthériens les traversèrent dans ce Dessein, sous prétexte, que la Doctrine de ces Ministres étoit Gratulatoria & Apologética contre la condamnée par la Confession d'Augsbourg; & ils les obligèrent de sortir de ce Roïaume au milieu de l'Hiver (17). Dania Quelque tems après, Micronius, se trouvant à Hambourg, eut une Conférence avec Westphalus Théologien Orthodoxa, Fide- Pacifica, Danois, qui se servit du Consentement des Eglises Saxonnnes, comme de Ma- d'un Argument invincible contre les Calvinistes. Professeur en Théologie à Cop- Micronius lui répondit, que penhagæ.

N

que si la Vérité des Opinions dépendoit du Consentement de plusieurs Eglises, le Pape avoit Cause gagnée. *Le Cas est différent*, repliqua l'habile Luthérien; *les Eglises Saxonnnes sont la véritable Eglise de Dieu* : & , lorsque le Calviniste repartit , que l'Eglise n'étoit pas dépendante d'un certain Territoire, & que selon Luther lui-même il n'y avoit point de Sociétez Chrétiennes, qui ne fussent sujettes à l'Erreur, Westphalus coupa ce Nœud Gordien, en soutenant que Luther n'avoit eu en vue que l'Eglise Romaine, & non pas l'Eglise de Jésus Christ: Micronius n'oublia pas de lui dire, que l'Ecriture Sainte est l'unique Regle de la Foi, & d'insister continuellement sur cette Regle fondamentale de la Réformation. Il eut pour toute Réponse, *Voilà de beaux Raisonnemens ! Il suivroit de là, que Sa Majesté Danoise, & tout le Sénat de Hambourg, se fussent rendus coupables d'une grande Faute, en faisant un Décret contre vous. Songez seulement que vous êtes condamnés par l'Assemblée d'Augsbourg.*

Ce qui sert de Base à cette Solution

Go-

Gothique de Westphalus est une Maxime qui regne dans toutes les Sectes de l'Univers. Il n'y a point de Pais où le Clergé de la Religion dominante ne s'efforce de faire passer pour Crimes d'Etat toutes les Opinions, quelque indépendantes qu'elles soient de la Politique, qui sont contraires à son Système; sur tout, quand il a de la peine à répondre aux Argumens dont on se sert pour les défendre. La Preuve banale, que toutes les Eglises soutenues par le Pouvoir Temporel, emploient contre leurs Adversaires, est par tout à peu près la même. Elle tend toujours à mettre la Divinité de la Religion au niveau des Sens, sans avoir le moindre égard à la Raison.

Au commencement du Christianisme, les Païens se vantoient de l'Antiquité de leur Culte, de sa vaste Eten- due, des Victoires qu'ils avoient rem- portées par l'Assistance des Dieux, & des Miracles qui avoient été opéréz en leur faveur. C'étoient là, à leur Avis, des Prérogatives visibles, dont ils jouissoient eux seuls, & qui prou- voient évidemment que leur Religion

étoit la véritable. L'Eglise de la nouvelle Rome, après avoir duré pendant quinze Siècles, a fait usage de la même Preuve, avec beaucoup d'Ostentation, contre les Sectes qui s'étoient séparées d'elle : & elle s'en sert encore; mais, selon moi, avec beaucoup moins de Droit que ne faisoient les Païens. Pour ce qui regarde les Victoires, à peine y a-t-il une centaine d'Années, que cet Argument ne prouvât infiniment mieux en faveur des Mahométans, qu'en faveur des Chrétiens. Pour ce qui regarde l'Etendue de l'Eglise, les Catholiques Romains le doivent céder aux Turcs; & les uns & les autres pris ensemble sont fort inférieurs aux Païens. Conformément au Calcul le plus exact, si l'on divise tout notre Globe en trente-sept Parties égales, les Chrétiens en occupent six, les Mahométans sept, & tout le reste est le Partage des Nations Païennes.

Il n'est pas aisé à déterminer, quelle Eglise Protestante est la véritable Eglise de Jésus Christ. On peut plus facilement en avoir une Conviction inté-

térieure, qu'être en état de le démontrer, par des Preuves incontestables; mais, quelle que puisse être la Religion d'un País, il est toujours certain, que plus l'Autorité de l'Eglise est grande, plus le Clergé en est charmé, & que par tout, où cette Autorité est excessive, les Laïques courent risque de tomber en Esclavage, sans en excepter le Souverain, à moins que le suprême Pouvoir ne soit entre les mains des Ecclésiastiques mêmes.

On en voit un Exemple très remarquable dans l'état où se trouve l'Eglise d'Italie, sur tout dans les Domaines du Pape. Les Prêtres y sont les Maîtres absolus, & jouissent de toute la Graisse de la Terre. Les Eglises y sont magnifiques, & brillantes d'immenses Richesses, pendant que les Laïques sont pauvres, & que les Gens du commun, habitant les Campagnes les plus fertiles, sous le plus beau Climat de l'Europe, sont les plus misérables de tous les Peuples Chrétiens, par rapport aux Maisons, aux Vivres, aux Meubles, aux Habits, & à toutes les Commoditez réelles de la Vie.

Durant la Situation la plus heureuse des Israélites, lorsqu'ils étoient encore sans Rois, & que Dieu les gouvernoit immédiatement, ils ont évité l'Inconvénient dont je viens de parler, qui sans une Direction de cette nature est presque inévitable. Il faut de nécessité, que tous les Gouvernemens du Monde deviennent des especes d'Hiérarchies, dès que le Souverain, peu attentif à ses véritables Intérêts, ne garantit pas suffisamment l'Etat contre la Fineffe & contre l'Audace de l'Eglise, ou qu'il manque de Force, d'Habileté, ou de Résolution, pour tenir tout le Clergé dans une exacte Dépendance. Ceux, qui sont un peu versés dans l'Histoire, & qui ont lu seulement Hérodote, & Diodore de Sicile, sont persuadés que je n'en impose pas ici à mes Lecteurs. Ils savent que le Clergé Egyptien, qui dans les tems les plus reculez étoit plus nombreux que celui de tout autre Païs, avoit en sa possession les deux tiers de toutes les Terres du Royaume, & qu'à la fin il étoit arrivé à un tel point de Richesse, qu'il avoit englouti presque tout l'E-
tat

tat (18). Les Mages, qui étoient⁽¹⁸⁾ Diodore de Sicile, les Ecclésiastiques de la Perse, ont^{dore de Sicile,} réussi à changer réellement le Diadème^{Livr. I.} en Mitre; & peu s'en fallut, qu'ils ne se s'emparassent un jour de toute cette vaste Monarchie (19). Dans l'Empire étendu de l'Ethiopie, l'Autorité⁽¹⁹⁾ de la Hiérarchie monta à un^{Hérodote,} tel excès, que les Prêtres y usurpèrent^{Livr. III.} un Pouvoir arbitraire sur la Vie des Laïques, & sur celle des Rois mêmes (20).⁽²⁰⁾ Diodore de Sicile,

L'Empire suit toujours la Richesse & l'Etendue des Possessions: on l'a^{Livr. III.} vû par tout; & on le verra jusqu'à la fin du Monde. Les Modes & les Coutumes peuvent changer; mais, le Fond de la Nature humaine est le même dans tous les Païs, & dans tous les Ages. J'ose défier même le plus adroit Champion du Clergé de produire, depuis Adam jusqu'à présent, l'Exemple d'un seul Peuple considérable, où les Ecclésiastiques aient été respectez autant qu'ils le souhaitent, & où pendant cinquante ans on leur ait permis de s'agrandir autant qu'ils le croient nécessaire pour le Bien de la Religion,

fans que l'Eglise ait englouti l'Etat, & que les Laiques soient tombez dans l'Esclavage.

Sur cet Article, il n'y a pas la moindre Différence entre les Papistes & les Protestans. La rigide & pieuse Geneve nous en a fourni une Preuve, dès le commencement de la Réformation, dans une Dispute, entre l'Eglise & l'Etat, poussée avec Vigueur & avec Opiniâtreté de côté & d'autre, dans laquelle le Clergé l'emporta de haute lute sur le Magistrat. C'est un Fait que j'aurai occasion de rapporter ci-

(21) *Voiez* après (21).

*ci-dessous
le Chapitre
X de cet
Ouvrage,
vers la
fin.*

Je sai bien, que dans les Pais, où les Protestans n'ont jamais été l'Eglise Nationale, les Docteurs déclament avec force contre la Pompe du Culte, & contre l'Autorité Temporelle du Clergé. Comme parmi ces Prédicateurs il y a de Personnes sinceres, intègres, & pieuses, je suis persuadé qu'ils pensent d'ordinaire ce qu'ils disent; mais, j'ose conjurer pourtant ces Docteurs si bien intentionnez, de ne se pas glorifier beaucoup de la *Virginité* de leur *Modération*, avant qu'elle ait été

ex-

exposée à l'Epreuve. Une Femme peut être convaincue de sa Sagesse, quoi qu'elle n'ait jamais été attaquée par un Homme propre à la séduire ; mais, elle auroit tort de se faire un Mérite de la Conservation de son Honneur, si elle n'a jamais été la Maitresse de le perdre.

Y a-t-il une Secte parmi les Chrétiens, qui puisse prêcher un Evangile plus simple, plus désintéressé, plus propre à conduire les Hommes à la Modération, que celui qui a donné l'Origine à l'Eglise Romaine ? La Richesse & le Pouvoir ont quelque chose de très suborneur : ce sont des Pièges terribles pour la Vertu ; & l'Homme le mieux intentionné ne sauroit être garant de la Conduite qu'il tiendra, quand ils se trouvera dans d'autres Circonstances, que dans celles qui mettent pour le présent sa Vertu à l'abri de la Tentation.

CHAPITRE VII.

DE LA POLITIQUE DE
L'EGLISE.

L'Immortalité de l'Ame, quoi que solidement prouvée par Platon, & déjà reconnue par des Sages de l'Antiquité qui l'ont précédé, est resté pour- tant un Sujet de Dispute plusieurs Sie- cles après sa Mort, parmi les Philoso- phes dont on a admiré le plus les Lumieres & la Pénétration. Quel- que Opinion que les Païens aient em- brassée sur l'Existence de l'Ame après la Mort, il est toujours certain, que leurs Notions sur la Vie à venir ont été très confuses, & comme ensévelies sous les Fables les plus extravagantes, & qu'elles sont restées dans cet Embarras jusqu'aux tems de l'Evangile. Jésus Christ a enseigné le premier aux Hom- mes, que ce Monde sera détruit & remplacé par un autre, où les Hom- mes, selon la Conduite qu'ils auront eue dans celui-ci, seront punis, ou récompensez.

Ceux,

Ceux, qui suivent cette Doctrine avec Sincérité, doivent considérer nécessairement la grande disproportion entre l'Eternité & la courte Durée de cette Vie. Ils ne peuvent que se représenter fortement les Plaisirs du Ciel préparés pour les Justes, & les Tourmens de l'Enfer qui seront soufferts par les Méchans : Tourmens & Plaisirs si extraordinaires, que les plus grands Efforts de l'Imagination n'y sauroient atteindre. De pareilles Réflexions fournissent aux Gens sensez les Motifs les plus pressans de souffrir avec constance des Peines d'une courte Durée, qui conduisent à une Félicité sans fin & sans bornes, & de se refuser aux Voluptez d'un moment, qui traînent après elle des Misères infinies en degré & en durée.

La suite naturelle de ces Considérations devoit être précisément celle, que l'Evangile exige de nous, savoir, un Attachement exact aux Devoirs de la Religion, & une Résignation absolue à la Volonté de Dieu. Cependant, ces Véritez n'ont servi qu'à favoriser les Desseins les plus criminels, & les Fourberies les plus odieuses. Dès

Dès que les Hommes ont été bien persuadés des Châtimens & des Récompenses à venir, le Clergé a fait tous les Efforts imaginables pour leur faire croire en même tems, que les Prêtres, comme les Ministres & les Favoris de la Divinité, étoient les seuls Dépositaires, aussi bien que les seuls Interpretes des Oracles de Dieu, & que notre Destinée dépendoit de la manière dont ils ménageroient nos Intérêts auprès de l'Etre Suprême.

Ils savoient parfaitement bien, que s'ils pouvoient donner la vogue à cette bisarre Opinion, ils deviendroient les Maitres absolus de la Liberté & des Richesses de tous les Chrétiens. Est-il naturel que des Gens voluptueux, à qui les Plaisirs coutent si cher, refusent d'acheter le Droit de s'y livrer impunément; & qu'un Homme riche ne s'abandonne pas à toutes ses Passions, s'il est assuré que son Argent rachetera tous ses Crimes, pourvu qu'il le donne à l'Eglise à l'article de la Mort, & quand la Possession de ses Trésors lui est devenue inutile?

On ne sauroit réfléchir sans la dernière

niere Surprise, sur la Maniere honteuse, dont l'Eglise Romaine a abusé à cet égard de la Superstition des Hommes, & sur le peu de soin qu'elle a daigné se donner pour pallier son infame Avarice. Sous le Pontificat de Leon X, les Revenus de l'Eglise n'étaient pas suffisans pour fournir au Luxe de sa Cour, & à l'Avidité que sa Sœur avoit pour les Richesses, on trouva le Moïen de ramasser de grandes Sommes, en affermant les Indulgences & d'autres Branches des Fonds Sacrez. Ceux, qui avoient avancé leur Argent en achetant ces Marchandises en gros, en firent un prodigieux Débit en détail, par tout le Monde; &, selon le Témoignage de Guicciardin, elle devint si commune en Allemagne, qu'on jouoit dans les Cabarets les *Pleins-Pouvoirs pour délivrer les Ames du Purgatoire*. Il est vrai que, graces à la Facilité de perfectionner les Inventions d'autrui, les Mahométans ont surpassé les Prêtres de l'Eglise Romaine, par rapport à l'Etablissement de ces *Compagnies d'Assurance*. J'ai lu, du moins, que le Prince de Ballera vend les Places,

194 PENSÉES LIBRES SUR LA
ces du Paradis, dont le Rang doit ré-
pondre au Prix que les Fidèles Mu-
sulmans en donnent ; & , qu'aussi-tôt
que le Paiement en est fait , ils reçoivent
avec la plus grande Satisfaction
des Ordres signez de sa main, pour les
Directeurs de ce Séjour des Délices.

Je ne dirai rien des faux Miracles ,
des Voix descendues du Ciel , des
Saints & des Diables représentez par
des Moines, des Lettres écrites par la
Vierge Marie elle-même , de l'Art de
contrefaire les Reliques & de les multiplier
à l'infini avec la dernière Impudence ,
ni de tant d'autres Exemples de la
Fourberie Monacale, qui seroient
restez cachés apparemment , s'ils ne
s'étoient rendus suspects en ne donnant
aucunes bornes à leur Effronterie. Je
garderai encore le Silence sur les Arti-
fices employés dans les Exorcismes, sur
les Meurtres , & sur d'autres Actions
abominables commises de propos déli-
bééré par des Religieux, pour décréditer
ceux d'un autre Ordre , & pour
leur débaucher leurs Chalandes. Toutes
les Ruses & tous les Stratagèmes sortis
de l'Imagination du Clergé sont aussi

aussi innombrables, qu'ils sont infâmes; & je n'ai pas la moindre envie de fouiller dans cette Etable d'Augie. Les Travaux d'Hercule même ne suffiroient pas pour en ôter toutes les Ordures, parce que quand une fois les Inventions des Prêtres ont réüssi à passer pour des Véritez, elle subsistent éternellement, en dépit de tous les Efforts qu'on fait pour les bannir de l'Esprit des Hommes. Ce sont des Monstres accoutumés à l'Obscurité: ils peuvent devenir malades à la vue de la Lumière; mais, ils meurent rarement, tant qu'il reste quelqu'un au Monde qui soit intéressé à en prendre soin.

St. Amable, qui vécut dans le VI^e Siècle, est le Patron de Riom, Ville située dans l'Auvergne. On rapporte de lui, qu'allant vers Rome, il eut l'Honneur d'avoir pour Laquais le Soleil, qui lui porta son Manteau & ses Gands au dessus de la Tête, en guise de Parasol, pour le défendre contre la Chaleur, quand il faisoit beau, & contre la Pluie, quand il faisoit mauvais tems. Ce n'est pas d'aujourd'hui, que

que les plus sèntez d'entre les Catholiques traitent ce Miracle de Fable ; mais , dans l'Endroit où le Fait doit être passé, on croit cette Tradition si fermement, què presque tous les Tableaux de St. Amable nous représentent son Manteau & ses Gands soutenus dans l'Air, par un Assemblage de Raisons du Soleil. Quoi que cette Histoire paroisse inventée exprès, pour insulter à l'Entendement humain, il est certain qu'elle a été reçue autrefois comme un Fait constant. Il n'y a rien là, qui ne doive paroître vrai-semblable à ceux qui connoissent les Lumières du Siecle où l'on a commencé à y ajouter foi, & l'Impudence de ceux qui étoient intéressés à abuser de la Crédulité des Peuples.

C'est une Opinion généralement reçue, que les Guerres & les Désolations causées par les Irruptions des Goths, & des Vandales, en Italie, y ont introduit cette profonde Ignorance, qui fut répandue pendant plusieurs Siecles sur toutes les Parties de l'Empire, Mais, en vérité, en l'attribuant uniquement à cette Origine, on ne rend pas

pas justice à l'Habileté du Clergé ; qui, parfaitement bien instruit de ses Intérêts, a si bien secondé les Efforts des Barbares. Le Savoir a été toujours l'Objet de la Haine des Ecclésiastiques : rien ne parut à ceux de l'Eglise Primitive plus nuisible à leurs Desseins, que les Philosophes, aussi bien que les Historiens, & que tout le Bon-Sens contenu dans les Ecrits des uns & des autres. Les Belles-Lettres, & les Sciences, sont l'Eceuil de la Fourberie des Prêtres. C'est la Vérité de cette Maxime, qui porta les Pélats, dès qu'ils en furent les Maitres, à attaquer avec une espece de Rage, tout ce qui concernoit le Savoir, & les Beaux-Arts. Ils brûlèrent plusieurs excellens Livres de l'Antiquité, ils détruisirent des Tableaux d'un Prix inestimable, ils mutilèrent, gâtèrent, & brisèrent les plus beaux Morceaux de Sculpture ; en un mot, ils ruinèrent ou ensevelirent les plus nobles Restes de l'Antiquité. On dit même qu'un jour tous les Livres, qui n'avoient point des Chrétiens pour Auteurs, ont été en danger d'être condamnés aux Flammes par un des

O

plus

(1) Vita
D. Gre-
gorii, ex
Joanne
Laziardo
Coelesti-
no.

(2)
Maim-
bourg,
Histoire
du Ponti-
ficat de
St. Gré-
goire.

plus grands Saints de l'Eglise, savoir Grégoire surnommé le Grand (1). L'Aversion de ce Prélat pour le Savoir, & pour le Paganisme, fut si outrée, qu'il s'emporta contre un Archevêque de Vienne, qui permettoit qu'on enseignât la Grammaire dans son Diocèse, & qu'il affectoit lui-même une mauvaise Latinité (2). On en peut juger par une de ses Lettres, où il dit, *qu'il dédaignoit de se conformer aux Regles Grammaticales, afin de n'avoir rien de commun avec les Païens.*

Conformement à cette Politique raffinée, le Clergé a toujours opiniâtement refusé de céder un pouce du Terrain, qu'il avoit gagné sur l'Esprit des Hommes, à l'aide de leur Crédulité, & de leur Ignorance; & quiconque a ôsé songer seulement à détromper le Peuple, a toujours passé pour un Faux-Frere, digne d'être exposé à la Haine du Public.

Si quelqu'un infère de ce qu'il vient de lire, que je fais des Allusions à ce qui se passe dans notre Siecle; il ne connoît pas mes véritables Sentimens. Je le prie du moins d'être persuadé, qu'au-

qu'aucun Particulier n'est le but de mes Réflexions. Je méprise trop le Caractere d'un Homme possédé de l'Esprit de Parti, & mon Dessen n'est de toucher au Mal de personne, que dans la vue de contribuer à sa Guérison, en lui fournissant des Remedes généreux, qu'il puisse s'appliquer soi-même. Les Fautes, dont je charge ici le Clergé, l'ont déjà rendu généralement coupable avant le milieu du V. Siecle, & elles ont éclaté mille & mille fois depuis ce tems-là.

Déjà avant l'Epoque dont je viens de faire mention, l'Eglise Orthodoxe avoit commencé à recueillir les Fruits des Semences de Superstition qu'elle avoit répandues sur l'Ignorance des Hommes soigneusement cultivée. Elle tiroit déjà des Profits considérables des Reliques, & de la Charité des Dévots, qui venoient visiter les Chasses où ces précieux Restes des Saints étoient conservez. Vigilantius, Prêtre Espagnol, ôsa censurer un tel Abus, aussi bien que les Prières faites pour les Morts; & il enseigna au Peuple, qu'il ne falloit adresser aucun Culte Réligieux



210 PENSÉES LIBRES SUR LA
gieux aux Cendres des Saints & des
Martirs : Doctrine , que les Apôtres
auroient certainement avouée ; mais ,
que l'Eglise ne gouta en aucune ma-
niere. Qu'on en juge par les Expres-
sions extravagantes , dans lesquelles St.
Jérôme exhale sa Colere contre ce pau-
vre Ecclesiastique. Il l'appelle Sama-
ritain, Juif, un Malheureux à qui il
faudroit couper la Langue, un Furieux

(3) Saint
Jérôme,
Epître à
Riparius.

digne d'être enchainé (3). *Je sai,*
dit-il, dans un autre Endroit (4), *ce*
qui vous engage à écrire de cette maniere.
L'Esprit immonde a choisi son séjour
dans votre Corps, & il craint d'appro-
cher la Poussiere des saints Sépulcres, qui
lui causent les plus affreux Tourmens.

(4) Le
même,
Epître
contre
Vigilan-
tius.

Une autre Maxime fondamentale de
la Politique du Clergé , c'est de s'at-
tacher à ses bons Amis avec fermeté,
honnêtes gens ou non : ce n'est pas là
ce qui mérite d'entrer en considéra-
tion. L'Eglise est une bonne & in-
dulgente Mere , qui récompense ceux
qui la servent & qui la chérissent. El-
le connive à toutes les Fautes , dont
ses Enfans se rendent coupables , ex-
cepté à la Desobéissance , & au man-
que

que de Respect. Quiconque se déclare son Partisan ne doit jamais craindre sa Sévérité ; & le plus grand Scélérat de la Terre, pourvu qu'il contribue à son Intérêt temporel, s'attirera ses Eloges & ses Gracieusetés. Que d'Encens n'a-t'on pas prodigué autrefois, & ne prodigue-t'on pas encore tous les jours, au premier Empereur Chrétien, tout comme s'il avoit été le Modèle des Princes vertueux ?

Il est évident, pourtant, que c'étoit un très malhonnête Homme. Je ne le prouverai pas par le Témoignage des Auteurs Païens (5), qui débitent (5) So- que Constantin, ne trouvant dans la sipater Religion de ses Ancêtres aucun Moïen *Et d'au- tres, con- tre les- quels ont écrit So- lomene Et Eva- grius.* d'expier les Meurtres dont il s'étoit rendu coupable, se fit Chrétien, parcequ'on l'avoit assuré qu'il en seroit lavé par les Eaux du Batême. Je veux croire que c'est là une Accusation mal fondée ; mais, je ne saurois m'empêcher pourtant de remarquer, que si ce Prince avoit été Homme de Bien, il auroit été difficile de répandre & de faire croire une pareille Calomnie, pendant qu'il vivoit encore, & que sa

Conduite pouvoit être connue de tout le Monde.

Eusebe a écrit sa Vie, qui est un Panégyrique perpétuel; mais, il oublie d'y mettre, que ce Prince avoit tué sa Femme Fausta, & son Fils Crispus, uniquement par un Motif de Jalousie & de Vengeance (6). Il est vrai qu'il rapporte ces Faits dans ses Chroniques; mais, d'autres Peres ont fait tout leur possible pour déguiser ces Crimes, qui étoient connus de tout le Monde: & Evagrius, en réfutant les Auteurs Païens, dont je viens de faire mention, a le courage de les nier tout net (7). Sozomene s'y prend d'une maniere plus prudente: il a grande envie de n'en pas convenir; mais, il é-

(6) Ba-
ronius,
sur l'An
324.

(7)
Evagr.
Hiftor.
Ecclef.
Libr. III,
Cap. IV.

(8) So-
zomen.
Hift.
Ecclef.
Libr. I,
Cap. V.

lude adroitement la Question, en prou-
vant que Crispus & Fausta, ne pou-
voient avoir été mis à mort, que
plusieurs années après l'Abjuration que
Constantin avoit faite de la Religion
Païenne (8).

Le Cardinal Baronius censure avec
justice les Ecrivains de l'Histoire Ec-
clésiastique, qui ont supprimé ces sor-
tes de Faits. Une pareille Equité dans
un

un Cardinal du premier rang donnera sans doute de l'Etonnement au Lecteur ; mais , il en reviendra bien tôt , quand il saura , que ce Prélat étoit in-
 téressé dans cette Occasion à faire l'im-
 partial , & qu'il vouloit fonder , sur le
 Mépris des Peres décrédité , quelque
 Tradition favorable au St. Siege Aposto-
 lique (9).

Si les Peres de l'Eglise , qui ont jet-
 té la Baze de la Grandeur temporelle
 du Clergé , se sont fait un Devoir
 d'accabler d'Eloges leurs Patrons &
 leurs Bienfaiteurs , la Postérité de ces
 Fondateurs , qui jouit du Fruit de leurs
 Soins infatigables , en marque tous les
 jours sa Reconnoissance , par les Pané-
 giriques les plus pompeux. La plupart
 des Vies de ces Saints Hommes , écrites
 par les Modernes , sont des Eloges ,
 plutôt que des Histoires.

Annibal , comme l'on fait , avoit
 perdu un œil , & cependant un Pein-
 tre flatteur eut la hardiesse de donner
 deux yeux à son Portrait. Cette Adula-
 tion grossiere déplut à ce Conquérant ,
 qui ne laissa pas d'applaudir à celle
 d'un autre habile Homme dans cet

(9) Il se
 sert de
 ce Biais
 pour con-
 firmer les
 Actes du
 Pape Sil-
 vestre.
 & pour
 prouver
 que Con-
 stantin
 avoit été
 baptisé par
 ce Pape à
 Rome ,
 peu de
 tems
 avant le
 Concile
 de Nicée.
 Voyez la
 Remar-
 que B. de
 l'Article
 Fausta ,
 du Dict.
 de Bayle.

Art, qui le peignit de profil : Biais ingénieux, pour cacher cette Déféc-
tuoſité, ſans que la Vérité en pâtît.
La plûpart des Eccléſiaſtiques ne ſon-
gent pas à ſe ſervir de Tours ſi déli-
cats : ils veulent avoir les coudées fran-
ches dans les Panégiriques qu'ils font.
Quand ils travaillent au Portrait d'un
Favori de l'Egliſe, ils le peignent avec
deux yeux, quand tout le monde ſau-
roit qu'il a été borgne, ou même a-
veuglé.

Grégoire le Grand, quoi qu'il fût
Perſécuteur outré de l'Efprit & des
Sciences, ne laiſſoit pas, pour attirer
les Hommes au Chriſtianisme, de ſe ſer-
vir de Moïens plus honnêtes, que ceux
qu'on mettoit d'ordinaire en uſage
dans ce Siecle-là. Il tâchoit de réfor-
mer les Mœurs du Clergé : il puniſ-
ſoit avec Sévérité l'Incontinence des
Prêtres, qui étoit exceſſive; & ne né-
gligeoit rien, pour réprimer la Calom-
nie par des Châtimens rigoureux (10).
Ce n'eſt pas tout, il entreprit encore
la Conversion de la Grande Bretagne,
& il y réuſſit par le moïen de pluſieurs
Religieux, qu'il y envoïa ſous la Con-
duite

(10)
Maim-
bourg,
Hiſt. du
Pontificat
de St.
Grégoire.

duite de l'Abbé Augustin (11). En (11)
 un mot, il a mérité de passer pour un Maim-
 Homme de bonnes Mœurs, & pour bourg,
 un des plus honnêtes gens, qui aient Hist. du
 jamais occupé le St. Siege. Mais, Pontificat
 de St.
 quels égards pour la Piété ont d'ordi- Grégoire.
 naire les Ecclésiastiques qui ont le plus.
 de Réputation, quand cette Piété est
 opposée à l'Intérêt de l'Eglise? On
 en pourra juger par quelques Exemples
 scandaleux, qu'on trouve dans la Vie
 de ce Grand Pontife.

L'Armée de l'Empereur Maurice,
 s'étant révoltée contre lui à l'instigation
 de Phocas, marcha vers Constantino-
 ple, & s'en empara sans aucune diffi-
 culté. Elle livra l'Empereur à son En-
 nemi, qui, par une Cruauté abomi-
 nable, fit mourir cinq jeunes Princes
 Enfans de Maurice aux yeux de leur
 déplorable Pere. La Nourrice du plus
 jeune Prince avoit su adroitement le
 dérober au Massacre, en mettant son
 propre Fils à la place; mais l'Empe-
 reur, qui s'en aperçut, ne voulut
 point le permettre, & il fit en sorte
 qu'on livrât son véritable Enfant aux
 Boureaux du barbare Phocas. Une

(11) Action si noble & si généreuse arracha des larmes à tous les Spectateurs; mais, elle ne fit pas la moindre impression sur le Tiran, qui ordonna qu'on tuât le petit Prince, & qu'on massacrât le Pere lui même sur les Cadavres de ses cinq Enfans. Le Fils aîné de Maurice avoit été envoié peu de tems auparavant en Perse; mais aiant été pris à Nicée, il fut mis à mort aussi. Tous les Amis, tous les Parens de Maurice, eurent le même Sort, aussi bien que l'Impératrice Constance avec ses trois Filles, quoi que Phocas se fût engagé au Patriarche Cyriacus d'épargner la vie à ces dernieres (12). Jamais, sous le Regne d'aucun Empereur, il n'y eut plus de Sang innocent répandu, & jamais l'Empire ne fut soumis à un Tiran plus infame de toutes manieres que Phocas. Il étoit difforme: ses seuls Regards inspiroient de la Fraïeur. Il n'avoit ni Naissance, ni Génie, ni Honneur, ni Mérite. Ivrogne, lascif, vuide de tout Sentiment humain, il avoit toutes les mauvaises Qualitez opposées aux Vertus que les Historiens ont louées dans Maurice (13).

Dès

(12) Maim-
bourg,
Hist. du
Pontificat
de St.
Grégoire.

(13) Là-
même.



Dès qu'on fut à Rome ce qui étoit arrivé à Constantinople, où ce Monstre avoit déjà été couronné, notre saint Pontife envoya à Phocas & à sa Femme Léontia des Lettres de Félicitation, dans lesquelles il se réjouit de l'Avènement de ce Scélérat au Trône Impérial, comme du plus grand Bonheur, qui pût arriver à l'Empire (14). Il y parle de l'Usurpateur dans les Termes les plus avantageux, & comme d'un Prince admirable, envoyé au Monde pour la Félicité du Genre-Humain. Il rend graces à Dieu de ce que la Terre, délivrée d'un Joug insupportable, commençoit sous ce nouveau Règne à goûter les Douceurs de la Liberté. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il ne dit pas un seul mot, pour marquer la moindre Douleur de la Mort de Maurice & de toute sa Famille. Voici la Raison d'un si honteux Silence. Dans une Dispute, où il s'agissoit de la Supériorité des deux Sièges, Maurice s'étoit déclaré pour le Patriarche de Constantinople; & le Pape, charmé de se voir délivré d'un Empereur qui n'étoit pas son Partisan,

ne

(14)
Cave,
Hist.
Litter.
Script.
Ecclesiast.
ticorum.

218 PENSÉES LIBRES SUR LA
ne vouloit rien négliger pour mettre le
nouveau Monarque dans ses Intérêts.

La Complaissance excessive du même
Saint, pour Brunehauld, Reine de
France, est un second Exemple du peu
de Respect que l'Eglise a pour la Vérité,
& de son Affection constante pour
ses Bien-faiteurs, dont aucun Crime,
(15) aucune Impiété, n'est capable de la dé-
tacher jamais. Cette Princesse selon la
plupart des Historiens, étoit la plus
abominable Femme de l'Univers; &
cependant St. Grégoire l'accable de
toutes les Louanges qui peuvent conve-
nir à la Reine la plus parfaite (15).
Il ne se fait pas le moindre scrupule,
de dire dans les termes les plus forts,
que les François étoient la plus heureu-
se des Nations, puis qu'elle avoit mé-
rité d'avoir une Reine comme elle,
douée de toutes sortes de Vertus &
d'excellentes Qualitez (16).

(16) L'unique Cause de l'Estime qu'il
témoigne à la dernière des Femmes,
Gregor. c'est qu'au milieu de ses Crimes les
Epist. VIII plus odieux, elle se montroit libérale
Libri XI. aux Ecclésiastiques; qu'elle prodiguoit
ses Trésors pour bâtir des Eglises &
pour

(15)
Maim-
bourg,
Hist. du
Pontifi-
cat de
St. Gré-
goire.

(16)
Gregor.
Epist.
VIII
Libri XI.

pour fonder des Monasteres, & qu'elle avoit prié très dévotement le St. Pere de lui envoyer des Reliques (17). (17)

La Réponse, que Philippe de Co-^{Maim-}mines dit avoir reçu d'un Moine en ^{bourg,} Histoire
Italie, ne viendra pas mal-à-propos ici. Dans le Couvent des Chartreux de Pa-^{ficat de}
vie on trouve le Sépulcre de Jean Ga-^{St. Gré-}leazzo, grand Scélerat & vrai Tiran.
Comines eut la curiosité de l'aller voir, & surpris de ce que le Moine qui le lui montrait traitoit Galeazzo de Saint, il lui demanda à l'oreille, comment il pouvoit lui donner ce Nom, dans le tems qu'il voioit son Tombeau environné des Armes de plusieurs Villes, dont il s'étoit emparé sans y avoir le moindre Droit? *Monsieur*, lui répondit le Religieux, d'un ton bas, *nous* *appelons Saints, dans ce Pais, tous ceux qui sont nos Bienfaiteurs* (18). (18)

Si les Hommes les plus méprisables, ^{moires} pourvu qu'ils soutinssent les Intérêts ^{de Philip-}temporels de l'Eglise, n'ont jamais ^{pe de}manqué de s'en attirer les plus magni-^{Comi-}fi-ques Eloges, les Gens les plus ver-^{nes,} tueux n'ont jamais échappé à son Indignation & à sa Vengeance, quand
ils

ils s'opposoient à ces Intérêts, ou qu'ils ôsoient trouver le moindre Défaut dans le Clergé, avec quelque Modération qu'ils pussent s'exprimer là-dessus. Il y a autant de Preuves de cette dernière Vérité, qu'il y a eu de Princes sages, éloignés de la Bigotterie & d'un Dévouement superstitieux pour les Ecclésiastiques. La Réformation seule est capable encore de nous en convaincre quand nous considérons les Calomnies horribles, que l'Eglise Romaine a vomies avec fureur contre tous les Protestans en general, sans épargner plus une Secte que l'autre.

C'est là une Politique, dont l'Eglise a déjà fait usage de très bonne heure. Dès qu'une fois les Empereurs se furent rangés du côté des Chrétiens, le Clergé tira de leur Autorité de si grands Avantages, & un Pouvoir si étendu, qu'il ne pouvoit plus se passer d'un Appui si considérable. C'est pour cette Raison, qu'il perdit patience, & qu'il fut incapable de garder les moindres mesures, quand il vit Julien parvenu à l'Empire. Dans tous les Discours, dans toutes les Actions des Ecclé-

clesiaſtiques, éclata tout ce que la Haine & la Rage peuvent inspirer de plus violent. Ils ne parloient jamais de cet Empereur, ſans le traiter d'Apoſtat, Surnom odieux, qui lui eſt demeuré juſques dans nos jours. Ce Prince avoit été élevé tour à tour dans des Ecoles Chrétiennes & Païennes, ſelon la Religion des différens Gouverneurs qu'on lui avoit donnez; mais, on n'a jamais pu, à mon Avis, prouver clairement, qu'il ait adhéré au Chriſtianisme, dans un tems où il auroit pu ſe déclarer Païen ſans s'expoſer à quelque Danger, & l'on ne ſauroit nier, que dès qu'il fut Maître de choiſir librement, il n'ait embrasſé le Paganisme, comme la Religion de ſes Ancêtres.

Mais, qu'on l'appelle Païen, Apoſtat, ou tout comme le Clergé le trouve à propos, ſi nous voulons juger de lui avec Impartialité, & conformément à l'Histoire, il faut avouer que c'étoit un brave & vertueux Prince, plein d'Esprit & d'Humanité, & ſupérieur en Modération & en Sageſſe à tous ſes Prédéceſſeurs Chrétiens.

On

On découvre dans ses Lettres le Caractere d'un vrai Pere du Peuple. Celle, que je prendrai la liberté d'inférer ici, est très propre à nous donner une Idée juste de son Esprit tolérant, & à nous mettre devant les yeux la véritable Cause des Animosités du Clergé contre lui.

(19)
C'est la
LII de ses
Lettres.

JULIEN A CEUX DE
BOSTRE (19).

„ Je me serois imaginé que les
„ Conducteurs Galiléens se seroient
„ crus plus redevables à moi, qu'à ce-
„ lui qui m'a précédé dans le Gouver-
„ nement de l'Empire; car, il est ar-
„ rivé souvent sous son Regne, que
„ plusieurs d'entre eux ont souffert
„ l'Exil, la Persécution, & l'Empri-
„ sonnement. Un grand nombre de
„ ceux, que dans leur Religion ils
„ appellent Hérétiques, a passé au fil
„ de l'Epée, de maniere que Samosa-
„ te, Cizique, & plusieurs autres
„ Villes de Paphlagonie, de Bithinie,
„ & de Galatie, ont été ruinées de
„ fond en comble. Depuis que je
„ tiens

„ tiens le Gouvernail de l'Empire, on
 „ en a agi d'une maniere toute con-
 „ traire. Les Exilez ont été rappel-
 „ lez, & les Proscrits ont été remis
 „ dans la Possession légitime de leurs
 „ Biens. Malheureusement, ces Gens
 „ sont arrivez à un tel degré d'Extra-
 „ vagance & de Fureur, que privez
 „ du funeste Privilege de se tyranniser
 „ les uns les autres, & de persécuter
 „ leurs propres Freres, aussi bien que
 „ les Membres de l'ancienne Eglise,
 „ ils s'enflent de Rage, & remuent
 „ Ciel & Terre, pour trouver l'Oc-
 „ casion d'exciter des Séditions & des
 „ Tumultes : tant ils ont de Mépris
 „ pour nos Loix, & pour nos Con-
 „ stitutions, quelque pleines qu'elles
 „ soient d'Humanité & de Tolérance.
 „ Cependant, nous continuons dans
 „ notre Sentiment, & nous avons fer-
 „ mement résolu de ne souffrir jamais,
 „ qu'on tire quelqu'un deux vers nos
 „ Autels, contre sa Volonté. Pour
 „ ce qui regarde le Peuple même, il
 „ me paroît qu'il est animé aux Tu-
 „ multes & aux Séditions, par ceux
 „ qu'ils appellent Gens d'Eglise, qui
 „ P „ sont

„ sont à présent au Desespoir de ce
 „ qu'on a renfermé dans de justes
 „ bornes leur Pouvoir déréglé. Ils
 „ ne peuvent plus faire les Magistrats
 „ & les Juges, disposer des Testa-
 „ mens des Sujets, supplanter les pro-
 „ ches Paréns, se mettre en Possession
 „ des Biens d'autrui, & engloutir tout
 „ sous de spécieux Prétextes. Pour
 „ toutes ces Raisons, j'ai trouvé à
 „ propos d'avertir les Gens de cette
 „ Religion par le présent Edit, de se
 „ tenir en repos, & de ne plus s'as-
 „ sembler d'une maniere seditieuse, au
 „ tour de leurs Ecclésiastiques, pour
 „ braver le Magistrat, qui a déjà été
 „ insulté par cette Populace, & en
 „ danger d'être lapidé. Il leur est
 „ permis, pourtant, de s'assembler,
 „ comme il leur plaira, dans leurs
 „ Congrégations ordinaires, d'envi-
 „ ronner leurs Conducteurs, pour as-
 „ sister au Service Divin, pour être
 „ endoctrinez, & pour faire les Priè-
 „ res, selon les Rites qui sont en u-
 „ sage parmi eux. Mais, si on tache
 „ à les porter à la Sédition, qu'ils
 „ prennent garde à n'y pas prêter l'o-
 „ reille ;

„ reille; & qu'ils sachent que c'est à
 „ leur risqué, si leurs Docteurs se ser-
 „ vent de ces Moïens avec succès, pour
 „ les engager à des Soulevemens & à
 „ des Mutineries. Vivez en Paix &
 „ en Tranquilité, sans vous opposer
 „ les uns aux autres d'une maniere in-
 „ sultante, & sans vous maltraiter ré-
 „ ciproquement. Vous, Peuple abu-
 „ sé de la nouvelle Religion, prenez
 „ garde à votre Conduite; & vous,
 „ Membres de l'Eglise ancienne, éta-
 „ blie par nos Ancêtres, ne faites au-
 „ cun tort à vos Voisins, & à vos
 „ Compatriotes, qui sont portez dans
 „ l'Erreur par un malheureux Entou-
 „ siasme, plutôt que par une Malice
 „ préméditée. C'est par le Raisonne-
 „ ment, & par la Force des Preuves,
 „ & non pas par des Coups, des In-
 „ sultes, & des Violences, que les
 „ Hommes doivent être instruits de la
 „ Vérité, & convaincus de leurs Ega-
 „ remens. C'est pourquoi, j'ordon-
 „ ne de nouveau aux Sectateurs zélez
 „ de la véritable Religion de ne
 „ point injurier, molester, ou affron-
 „ ter le Peuple Galiléen.

Ce sont-là les Sentimens d'un Empereur, dont le Clergé fait un si terrible Monstre, & de qui la Clémence même a donné de la nourriture aux Calomnies des Zélateurs, qui soutiennent que par ses Manieres douces, & par sa Tolérance illimitée, il a fait plus de Mal à l'Eglise, que toute la Cruauté des Persécutions. Ce Prince joignoit les Talens d'un habile Politique au Caractere d'un parfaitement Honnête-Homme. Cependant, il fit de vains Efforts pour maitriser le Clergé, qui ne cessa jamais de faire des Complots contre lui, jusqu'à ce qu'à la fin, à la grande Satisfaction des Orthodoxes, il fut assassiné par un Soldat Chrétien de son Armée.

S'il faut donner à cette Partialité des Ecclesiastiques le Nom de Zèle pieux, & s'il faut la leur pardonner en faveur du Motif, je voudrois bien savoir de quelle Excuse l'Eglise peut pallier sa Haine violente contre les Papes mêmes, quand par un Principe de Piété ils ont voulu s'opposer au Libertinage du Clergé? Adrien VI étoit un Prélat de beaucoup de Génie, & d'une
grande

grande Erudition ; sa Frugalité étoit
 exemplaire , & ses Mœurs hors d'at-
 teinte : en un mot , il s'est distingué
 par ses Vertus , de presque tous les
 Papes , qui ont rempli le Trône Ponti-
 fical dans les derniers Siecles. Il fut
 élu à cause de ses grandes Qualitez ,
 & de la Réputation qu'il s'étoit aquisé
 d'être fort versé dans les Affaires d'E-
 tat. La Brigue n'eut pas la moindre
 part à son Election , puis qu'elle se fit
 pendant son absence , & dans le tems
 qu'il étoit occupé entièrement à gou-
 verner l'Espagne (20). A peine avoit-
 il commencé à agir en qualité de Sou-
 verain Pontife , qu'on le méprisa ,
 qu'on l'accabla de Pasquinades , &
 qu'on mit bon ordre à ce que son Re-
 gne ne fût pas de longue durée. De-
 puis sa Mort , on l'a toujours accusé
 de Stupidité , & de mauvais Gout ,
 à cause de sa Maniere de vivre simple
 & unie , & de son Aversion pour le
 Luxe & pour la Volupté. (21)

(20)
 guirald
 ch V ai
 inistat
 IV

(20)
 Paul Jo
 ve, dans
 la Vie
 d'Ha-
 drien VI.

(21)
 Chris-
 tophor.
 Battus.

Le Lecteur veut-il pénétrer dans la
 Raison de la Haine que le Clergé con-
 çut contre ce digne Prélat ? La voici.
 Il eut assez de Hardiesse pour faire at-

228 PENSÉES LIBRES SUR LA
tention à la mauvaise Conduite des Ec-
clésiastiques, & pour prendre la Réso-
lution de réformer leurs Mœurs (22).
Pour le prouver, j'insérerai ici une par-
tie des Instructions, qu'il donna à son
Nonce, en l'envoiant à la Diète que
tint l'Empereur au commencement de
la Réformation.

(22)
Moring.
in Vita
Hadriani
VI.

*Vous leur direz, que nous reconnoissons
sincèrement, que la Persécution que Dieu
permet que son Eglise souffre de la part
des Luthériens, est un effet des Péchés
des Hommes, & sur tout des Prêtres.
L'Ecriture Sainte elle même déclare, que
les Péchés se répandent des Prêtres sur le
Peuple. C'est pour cette Raison, selon le
Sentiment de St. Chrisostome, que notre
Sauveur, voulant réformer la malheu-
reuse Ville de Jérusalem, entra dans le
Temple pour punir d'abord les Ecclésiasti-
ques; semblable à un habile Médecin,
qui s'efforce à déraciner les Maux. Nous
savons, que dans ce Saint Siege, de-
puis plusieurs années, il s'est commis de
grandes Abominations. Des Abus crians
se sont glissés dans les Choses spirituelles:
les Décrets ont été remplis d'Ordonnances
ontrées; en un mot, tout a été changé*
à



à son desavantage : & , si les Maladies tombent de la Tête sur les autres Membres , il ne faut pas s'étonner que les Vices se soient répandus des Pontifes sur le Clergé. Nous autres Ecclesiastiques, tous tant que nous sommes, nous nous sommes égarés, chacun dans son propre chemin; & , depuis long-tems, il n'y en a point, qui aient fait bien, non pas un seul.

Voilà un Echantillon des Crimes de ce Pape; & un certain Auteur Protestant s' imagine , que les Cardinaux furent si irrités de la maniere dont Adrien deshonorait l'Eglise , & de la Sévérité avec laquelle il avoit condamné au Feu un Homme convaincu du Crime de Bestialité, qu'ils se crurent obligés d'abrégier sa Vie (23).

On peut apprendre sans peine de ceux qui doivent le mieux entendre les Intérêts de l'Eglise Romaine, qu'une Vertu réelle, & un Attachement sincere au Christianisme, ne sont pas des Qualitez extrêmement nécessaires dans un Vicaire de Jésus Christ. Innocent XI craignoit le Pouvoir exorbitant & l'Ambition démesurée de Louis XIV, & il s'opposa à la Prospérité de la France, avec autant de vigueur, qu'au-

(23) Novorum
Episcoporum
Belgii
Divisio.

230 PENSÉES LIBRES SUR LA
cun Prince Protestant ; ce qui irrita
extrêmement les François contre lui.
Voici la Saillie d'un de ces Messieurs ,
devant lequel on fit l'Eloge de la Piété
& des Mœurs austeres de ce Pontife.
*La Grandeur, & la Majesté de l'Eglise
Catholique, dit-il, demande un Chef,
qui ne soit pas doué des Vertus d'un Pré-
tre, mais des Talens d'un rusé Politique.
Elles requierrent un Chef, qui ait le cou-
rage de se damner lui-même, pour faire
accroître sa Puissance. C'est là la véri-
table Méthode de s'acquitter du Devoir
d'un bon Pasteur, qui donne sa Vie pour
ses Brebis. Un Pape scrupuleux & dé-
vot, tel que le bon Adrien VI, n'est
propre qu'à faire périr le Pouvoir tempo-
rel de l'Eglise, qui est si avantageux au
maintien du Pouvoir spirituel.*

Si ce François n'avoit pas été par-
tial, il auroit vu qu'Innocent ne né-
gligeoit pas ses Intérêts mondains, par
un Principe de Piété ; puisque la Cour
de Rome est aussi intéressée que toutes
les autres à conserver dans le Monde
Chrétien l'Equilibre du Pouvoir. Si
ce Pape avoit assisté le Turc contre
l'Empereur, le même Bel-Esprit l'au-
roit

roit loué d'agir contre la Religion Catholique, en faveur de l'Eglise Catholique.

Sixte V se conduisit d'une maniere semblable, en favorisant l'Angleterre & la Hollande contre l'Espagne; & ce que Leti en rapporte est assez vraisemblable: savoir, qu'il entretenoit une Correspondance exacte avec la Reine Elisabeth, & qu'il étoit en liaison d'Intérêts avec elle, au préjudice de Philippe II, dans le tems même qu'il fulminoit contre elle des Bulles d'Excommunication (24). Sa Politique étoit parfaitement bien raisonnée. Il vaut mieux pour le Pape n'être pas reconnu dans cette Qualité en Angleterre & en Hollande, que d'y être reconnu, & de se voir par là obligé d'accorder à un Prince Catholique tout ce qu'il ose exiger de lui, quelque injustes que puissent être ses Prétentions.

Ce que je viens de dire ne doit pas passer pour une Digression, dans un Auteur qui tache de faire voir la grande Différence qu'il y a entre la Religion & l'Eglise. Je dois y avoir réussi, ce me semble, en démontrant,

(24)

Leti, Monarchie
Universelle,

Tome II.

que quiconque veut bien songer aux Intérêts de la dernière, obtient des Ecclésiastiques une pleine Liberté de se mettre aussi peu en peine de la première, qu'il le trouve à propos.

Les Athéniens, qui pendant quelque tems s'étoient occupez uniquement de la Religion, furent un jour avertis par quelqu'un, de ne s'attacher pas si fort au Ciel, qu'ils en perdissent la Terre. J'ai toujours cru qu'un Conseil tout opposé seroit très utile au Clergé, qui ne songe qu'à affermir son Pouvoir sur la Terre, quoi qu'il en puisse arriver de ses Intérêts spirituels. Rien n'est plus certain, pour ceux qui savent, qu'on appelle souvent de bons Papes ceux qui sont fort irréguliers dans leur Conduite, & que l'Eglise même n'a pas trop bonne opinion de leur Salut. On n'a qu'à consulter là-dessus Bellarmin. *Les Papes, dit-il, sont si éloignez de mériter la Canonisation, qu'ils ont bien de la peine à se garantir contre l'Enfer.* Si l'Autorité d'un Cardinal n'est pas suffisante, je puis l'a soutenir par l'Infaillibilité même; puisque Marcel II s'écria un jour

jour à table, qu'il ne voioit pas com-
ment ceux qui étoient assis dans la Chaire
de St. Pierre pouvoient être sauvez. (25). (25) O-

Parmi les Branches de la Politique ^{nuphrius,}
de l'Eglise, il ne faut pas oublier les ^{in Mar-}
Fraudes pieuses. Je ne parle pas de ^{cello II,}
petites Fictions sorties de la tête d'un ^{cité par}
Moine ou d'un chétif Ecclésiastique, ^{Ancillon.}
& qui n'ont pour But que de mettre à
profit la Dévotion du Vulgaire. J'ai
en vue des Calomnies essentielles, débi-
tées par les Peres, avec le plus grand
Air de Sincérité & de Bonne-Foi. Les
Paiens, comme je l'ai déjà dit, a-
voient une très pauvre Théologie, &
l'on ne pouvoit pas souhaiter d'avoir à
combattre un Système de Religion plus
foible & plus exposé de tous côtez aux
Attaques du Bon-Sens. Néanmoins,
les Champions du Christianisme ont
trouvé bon de le représenter beaucoup
plus odieux qu'il n'étoit réellement,
& de le charger de plusieurs Imperti-
nences chimériques.

Les Jeux Floraux étoient célèbres
d'une maniere très scandaleuse, par les
Obscénitez les plus choquantes. Ce
fait est incontestable. Mais Lactance
in-

34 PENSÉES LIBRES SUR LA
 insulte impudemment à la Vérité, en
 débitant qu'ils avoient été instituez par
 une Courtisane appelée Flora, qui,
 enrichie par son Commerce infame, fit
 le Peuple Romain son Héritier, à
 condition que le Revenu d'un certain
 Fond spécifié dans le Testament seroit
 employé à célébrer son Jour de Naissance
 (26). Ce qu'il ajoute est tout
 aussi faux; savoir, que le Sénat, pour
 cacher au Public l'Origine d'une Coutume
 si infame, s'étoit servi adroitement
 du Nom de cette Fille de Joie, pour
 persuader au Vulgaire, que c'étoit la
 Déesse des Fleurs, & qu'il étoit
 nécessaire de lui rendre des Hommages
 toutes les Années, pour en obtenir une
 riche Moisson.

Il est aisé de prouver que le Culte
 de cette Déesse a été introduit à Rome
 par Tatiüs, & par son Collegue Romulus,
 & que les Sabins l'ont reconnue pour
 une Divinité avant la Fondation de Rome
 (27). D'ailleurs, ces Jeux ne furent
 célébrés pendant un tems assez considérable,
 que dans des occasions particulieres, lors
 qu'on croïoit que le Déréglement des
 Saisons les éxi-

(26) Lac-
 tant. Di-
 vinar. In-
 titut. Cap.
 XX.

(27) Var-
 ro de
 Lingua
 Latinâ,
 Libr. IV.



éxigeoit, ou que les Livres de Sibilles ordonnoient aux Romains de se rendre cette Déesse propice. On ne commença à en faire une Fête annuelle, que l'an de Rome 580, conformément à un Décret du Sénat effraïé par les Dommages qu'un Printems très irrégulier avoit causez dans les Campagnes (28). Il suit de là évidemment, (28) Vos-
 que le Culte superstitieux, que les Pa-
 fius de
 iens rendoient à la Déesse Flora n'étoit Origine
 Idololatr!
 pas fondé sur une Fourberie du Sénat, Lib. I,
 & qu'il s'adressoit réellement à une Cap. XII.
 prétendue Divinité des Fleurs.

Enfin, le Fond destiné à fournir aux Frais de cette Fête, bien loin de venir de l'Héritage d'une Femme publique, consistoit dans les Amendes qu'étoient obligés de païer ceux, qui s'approprioient les Terres qui appartenoient à la République (29).

(29) Ibi.
 Vossius, aussi bien que plusieurs autres Savans, a pris garde à cette Calomnie, & il nous avertit de ne pas prendre sans autre Examen, pour des Véritez, tout ce que les Peres ont débité dans leurs Ecrits contre les Païens. Un Homme peut rapporter un
 Fait

236 PENSÉES LIBRES SUR LA

Fait contraire à la Vérité, par Méprise, & sans avoir aucune intention d'en imposer à son Prochain ; la chose est pardonnable : mais, les Peres l'ont fait bien souvent de propos délibéré ; &, qui est bien pis, ils s'en sont quelquefois vantez, tout comme si la Fourberie étoit sanctifiée, dès qu'on l'employoit avec succès contre les Ennemis de la véritable Religion. Qu'on en juge par l'Aveu de St. Jérôme, qui, entraîné par la violence d'un Préjugé si infame, nous dit cavalièrement, que les Peres de l'Eglise n'étoient pas obligés de dire ce qu'ils pensoient ; mais, qu'ils devoient employer tout ce qui leur paroissoit propre à réfuter les Opinions des Païens (30). Il s'efforce de le prouver par des Exemples qu'il prétend tirer de la Conduite de St. Paul ; mais, le savant Blondel a fait voir, que tout ce que ce Saint Homme

(30) Hieron. Apolog. ad Pammachium pro Libris adversus Jovinian.

(31) Blondel, des Simbles, Livr. I, Chap. XXVI.

dit là-dessus est d'une Futilité pitoïable (31). Un pareil Procédé ne fau- roit jamais être justifié par les Actions des Apôtres. La Vérité n'a pas besoin de s'aider du Mensonge : elle méprise souverainement un pareil Secours.

C'est

C'est une Opinion généralement reçue, qu'à la Naissance de Jésus Christ, ou du moins lorsqu'il commença à prêcher l'Evangile, tous les Oracles des Divinitez Païennes cessèrent. Je ne sai quel Père, ou quel Prêtre, peut avoir donné cours à ce Sentiment; mais, je sai bien que sous l'Empire de Constance, Fils de Constantin le Grand, l'Oracle du Dieu appelé Besa subsistoit encore dans la Ville d'Abide en Egipte, & qu'il étoit extrêmement fameux. La Preuve qu'on en peut donner est très remarquable. Cet Empereur étoit un Prince crédule, soupçonneux, d'un très petit génie. Aiant appris que plusieurs Personnes alloient consulter cet Oracle, sur la Durée de sa Vie, & sur le Nom de son Successeur, il s'en mit dans une furieuse Colere, & ordonna dans le moment qu'on donnât la Question aux Coupables (32); ce qui causa de très grands Troubles dans l'Empire.

(32)
Ammian.
Marcel.
lin. ad

Il est évident que plusieurs autres Oracles ont encore subsisté long-tems après l'Etablissement du Christianisme. On peut s'en convaincre par un Passage

am. 359.

238. PENSÉES LIBRES SUR LA

sage de Pausanias, qui dit que de son tems il n'y avoit aucun Oracle si digne de Foi, que celui d'Amphiloque, à Mallus Ville de Cilicie (33): ce

(33) Pausanias, qui est confirmé par Plutarque, qui
Libr. I. témoigne que cet Oracle d'Amphiloque florissoit, & étoit très fameux

(34) dans son tems (34). Or, si cet Oracle étoit si célèbre, & s'il passoit pour plus digne de Foi que tout autre, il faut de nécessité qu'il y en ait eu plusieurs dans le même tems.

Plutarch.
de sera
Numinis
Vindicta.

Comme j'ai des Raisons, pour m'attendre à des Censures plus sévères que tout autre Auteur, je dois prendre des Précautions, qui, dans d'autres Circonstances seroient très superflues. Je suis donc bien aise d'avertir, avant que d'aller plus loin, que je n'ai aucun Desein de plaider la Cause des Oracles. Mon seul But est de soutenir, qu'ils ont continué de subsister après Jésus Christ, comme ils avoient subsisté auparavant, par la Fourberie des Prêtres, qui en tiroient des Profits considérables. Je crois même, qu'ils auroient subsisté jusques à nos jours, si le Peuple n'avoit pas cessé d'y ajouter foi.

foi. Je fai bien, que l'Opinion générale veut qu'ils étoient ménagés par le Diable, à qui les Avocats de sa Puissance ont la bonté de prêter la Connoissance des Choses futures; mais, j'avoue ingénûment, que je ne croi pas qu'il y ait eu plus de part, qu'il en a dans certains Crimes extraordinaires, dont le Genre-Humain trouve bon de se décharger sur lui. Les Miracles ne sauroient être opérez que par Dieu, & par ces Hommes qu'il trouve à propos de munir de sa Puissance; & j'ai bien de la peine à m'imaginer, qu'elle ait jamais été employée à accréditer l'Idolatrie, quoi qu'il y ait d'habiles Théologiens de notre Eglise, qui semblent insinuer le contraire. J'en alléguerai un Exemple.

Brennus étoit en marche avec une grande Armée de Gaulois, pour piller le riche Temple de Delphes; mais, au milieu de la Route, une Tempête furieuse se leva, qui, mêlée d'affreux Coups de Foudre & de Tonnerre, détruisit ce Prince sacrilege avec toutes ses Troupes (25). Les Païens ne man-
 Justin.
 Histor.
 Libr.
 XXIV.

Q

me



me auroient fait indubitablement en pareil cas les Sectateurs de toute autre Religion.

Quand on a objecté aux Chrétiens un Fait si remarquable, ils l'ont d'abord jetté sur les Epaules du Démon, accoutumées à porter de tout tems les Fardeaux qui les incommodoient. Certains Chrétiens modernes ne se sont pas servi d'une Défaite si grossiere. Le Docteur *Prideaux*, entre autres, ne voulant pas accorder un Pouvoir si immense à l'Ennemi du Genre-Humain, a soutenu que c'étoit un véritable Miracle, & que Dieu l'opéra en faveur de la Religion en général (36). Je ne saurois adopter cette Solution, non plus que l'autre. J'avoue avec ce savant Théologien, qu'Apollon, Jupiter, ni aucun autre d'entre les Dieux Païens, purs Etres de Raison, ne pouvoient pas exciter la Tempête, dont il s'agit; mais, plus je considère l'Aversion que le vrai Dieu, jaloux de sa Gloire, marque par tout pour l'Idolatrie, moins je puis m'imaginer qu'il ait voulu sauver par un Miracle un Temple des Païens. J'aimerois mieux

(36)
Prideaux,
Conne-
xions en-
tre le
Vieux &
le Nou-
veau
Testa-
ment.

at-



attribuer cette Tempête à un Accident fort ordinaire dans les Païs extrêmement chauds, que de supposer à la Divinité une Conduite, qui, à plusieurs égards, me paroît si incompatible avec l'Idée, que j'ai de ses Perfections. En supposant que Dieu prévint l'Entrepri-
se sacrilege de Brennus, pour l'amour de la Religion en général, on prête, ce me semble, à Dieu le Raisonnement que voici. Si Brennus pille & détruit impunément le Temple de Delphes, le succès de son Crime pourroit bien encourager d'autres Impies à former le même Attentat sur le mien; &, par conséquent, pour mettre mon Temple en sûreté, je suis intéressé à punir toutes sortes de Sacrileges, aussi bien ceux qui attaquent l'Idolatrie, que ceux qui insultent à la véritable Religion.

Si les Paroles en question ne renferment pas ce Sens indigne de la Majesté Divine, j'avoue que je ne les entens pas, & je prie le savant Homme qui s'est servi de cette Solution, de me pardonner, si j'ai dit ici la moindre chose qui puisse lui paroître offensante. Je suis bien persuadé du moins,

Q 2

que

que ce n'a pas été mon Desein , & je lui suis véritablement obligé des beaux Ouvrages qu'il a donnez au Public. Je retourne à mon Sujet.

Les Mahométans n'ont pas été traités par les Chrétiens plus charitablement que les Païens. Mahomet étoit un Imposteur, & personne n'a dit de lui des choses plus propres à le décréditer que ses Adhérans mêmes. Il feroit bon de s'en tenir là ; mais , le Zèle Chrétien n'en est pas encore satisfait , & trouve bon de mettre sur son compte plusieurs choses absolument fausses. On croit généralement , que pour contrefaire un Miracle on a suspendu à la Mecque le Corps de Ma-

(37) Vie de Mahomet, par Mr. Prideaux. homet dans un Cercueil de Fer , soutenu au milieu de l'Air par la force de deux Aimans. Cependant , son Sépulcre n'est pas à la Mecque, mais à Médine, où on le voit encore à présent sans Aimans, & sans Cercueil de Fer (37). Qui plus est , les habiles Naturalistes soutiennent , qu'une pareille Suspension au milieu de l'Air , par le moyen de l'Aimant , est une chose absurde & ridicule (38). On

(38) Voiez, l'Abrégé de la Philosophie de Gassendi, par Bernier,

On a rapporté encore avec beaucoup de confiance l'Histoire du Pigeon, accoutumé à approcher de l'Oreille du faux Prophète : & plusieurs Ecrivains célèbres nous assurent, que les Musulmans eux-mêmes en font mention (28). ⁽³⁹⁾ Cependant, si nous en croions le ^{Gabriel} Docteur Pocock (39), aucun ^{Sionita,} Auteur Arabe n'en a jamais dit un seul ^{Joan.} mot. On débite parmi nous plusieurs ^{Hefronita, in} autres Extravagances de Crédulité ^{Tractatu} de non-^{nullis O-} autres Extravagances de Crédulité ^{rienta-} Ma-^{lium Ur-} hométane, dont ils n'ont jamais rien ^{bibus.} su eux mêmes, à moins que d'avoir lu les Livres des Chrétiens sur ces sortes de Matieres.

Je ferai voir dans plusieurs Endroits ⁽⁴⁰⁾ du Chapitre suivant, que cet Esprit ^{Pocockii} de Partialité & de Fourberie, si ^{Specimen} fa-^{Arabum.} milier autrefois à l'Eglise, n'a pas été chassé entièrement du Zèle des Chrétiens par la Réformation. Cependant, pour satisfaire ceux, dont la Curiosité ne souffre aucun délai, j'en donnerai ⁽⁴¹⁾ ici un seul Exemple. Les Protestans se sont divertis pendant un tems considérable de l'Histoire de la Papesse Jeanne ; & les Catholiques Romains, faute de pousser assez loin leurs Recher-

cherches sur cette Matière, ont été obligés de nous laisser jouir de cette Satisfaction. A la fin, Blondel, Protestant François, a fait voir évidemment que ce sujet de Joie & de Triomphe n'est qu'une Fable; & Spanheim, aussi bien que des Marets, a fait en vain une grande Parade d'Erudition, pour rétablir le Crédit de ce Fait.

(41)

Præfat.

Apolege-

tica,

apud Ma-

resium.

Je ne les en blâme point, & même il m'est très indifférent s'il y a eu un Pape femelle, ou non; mais, je ne saurois pardonner à ceux qui sont convaincus que Blondel a raison, de lui savoir mauvais gré de sa Découverte. Tous les Huguenots se sont presque mis en colere, qu'un Ministre de la Religion Réformée ait fait voir la Fausseté d'une Opinion qu'il importoit aux Protestans de faire passer pour vraie (41): ils ont trouvé mauvais qu'il nettoîât le Papisme de ses Ordures (42); & ils ont soutenu que des Gens, qui ne cessoient d'accabler de Calomnies la Mémoire des Réformateurs, ne méritoient pas, qu'un Protestant les traitât avec tant de Justice & de Charité. C'étoit - là seulement le

(42)

Curcel-

laus, in

Refut.

Samuel.

Maresii.

Lan-



Langage des plus modérez : d'autres ,
 plus échauffez , ont crié contre lui ,
 comme contre un Homme qui s'est
 laissé corrompre par les Ennemis de la
 Religion , pour trahir la Cause Pro-
 testante (43).

(43)

Sarra-

laissé

corrompre

par les

Ennemis

de la

Religion ,

pour

trahir la

Cause

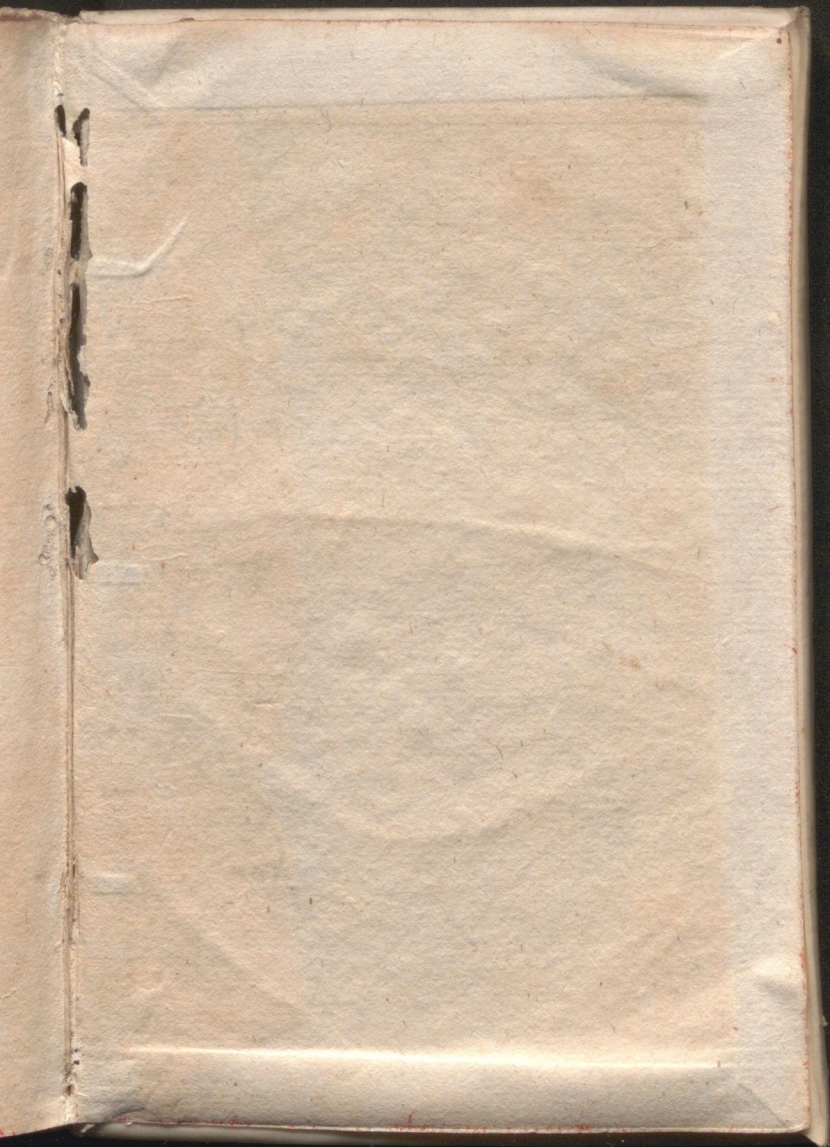
Pro-

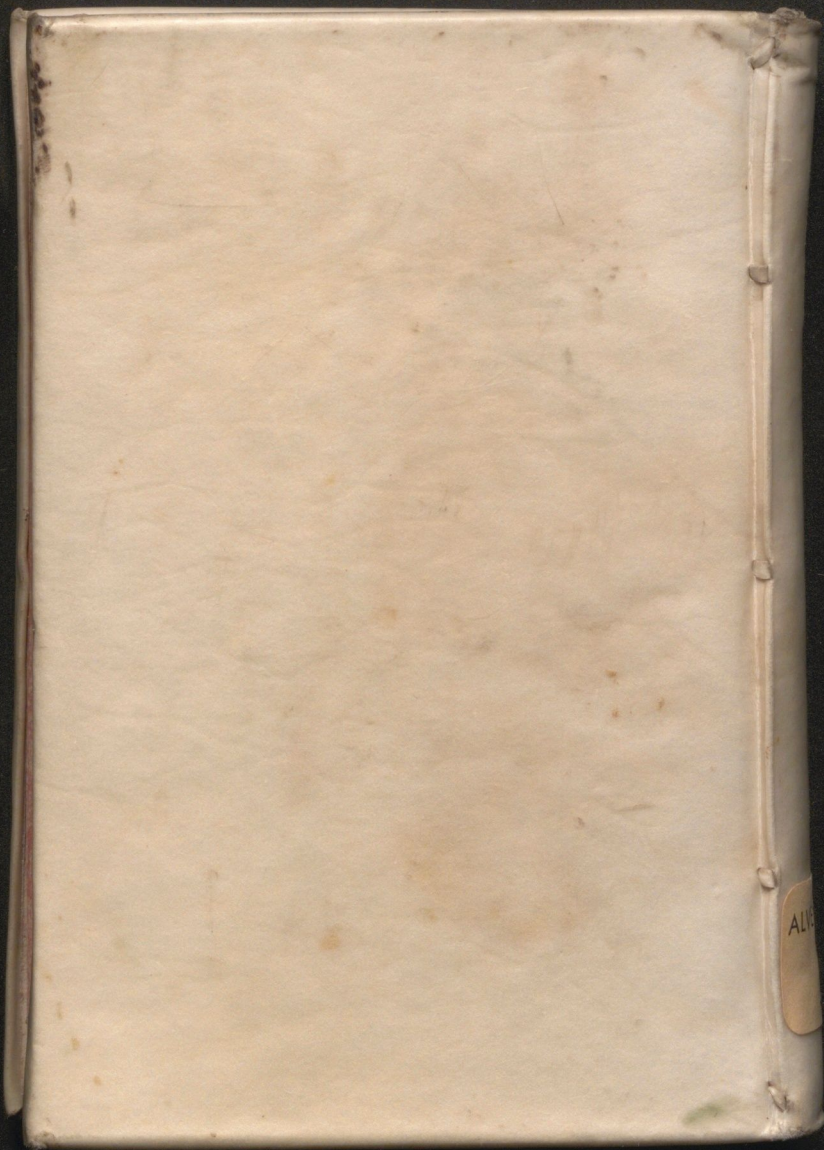
testante

(43).

CLXXVIII.

Fin du I Tome.





ALVENSLEBEN

Ad

584





PENSÉES
LIBRES
SUR LA
RELIGION,
L'EGLISE,
ET LE BONHEUR
DE LA NATION:

Traduites de l'Anglois du Docteur B. M.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,

Chez VAILLANT Freres, & N. PREVOST.

M. DCC. XXII.

